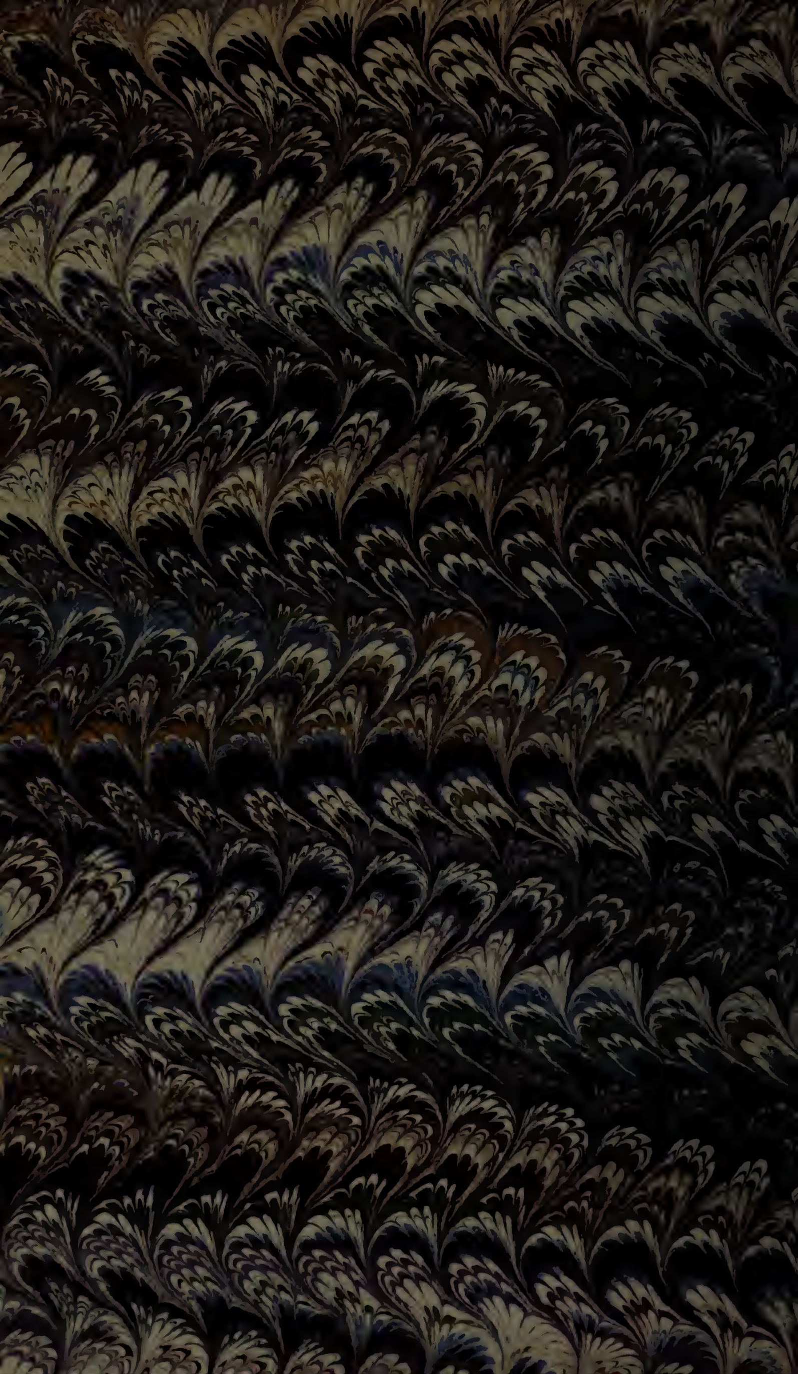
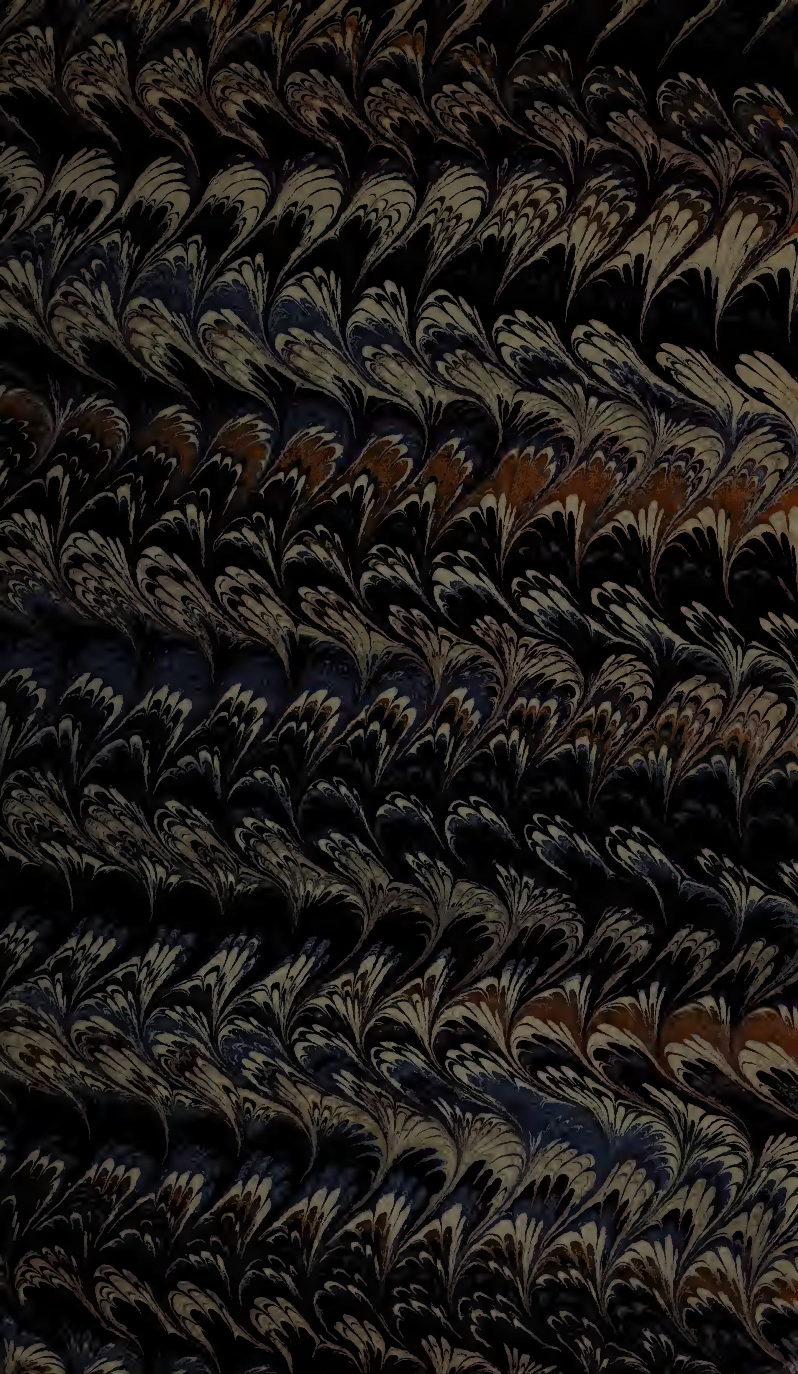
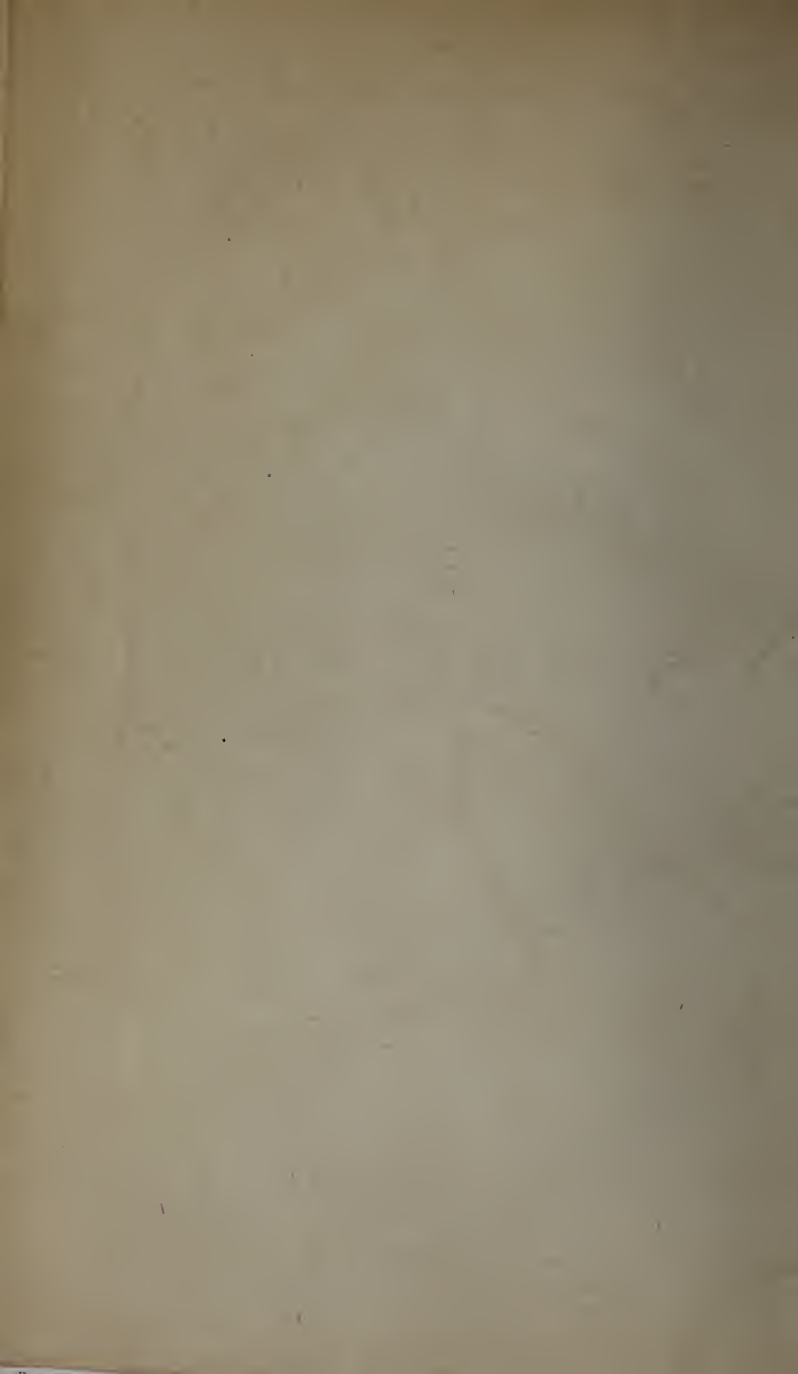
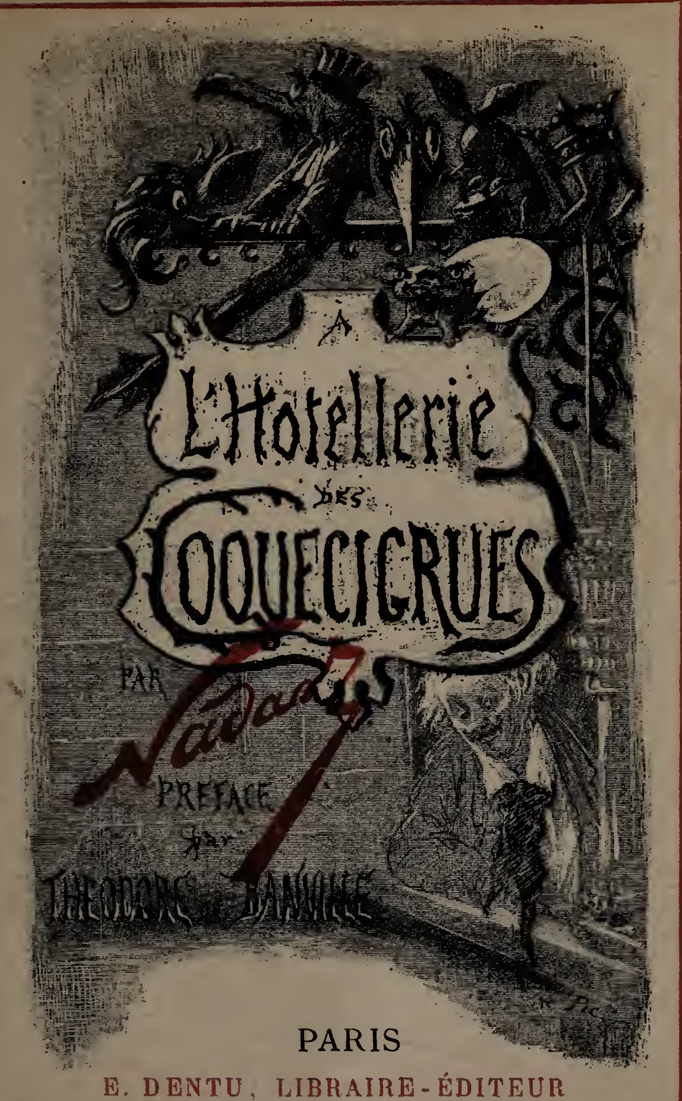








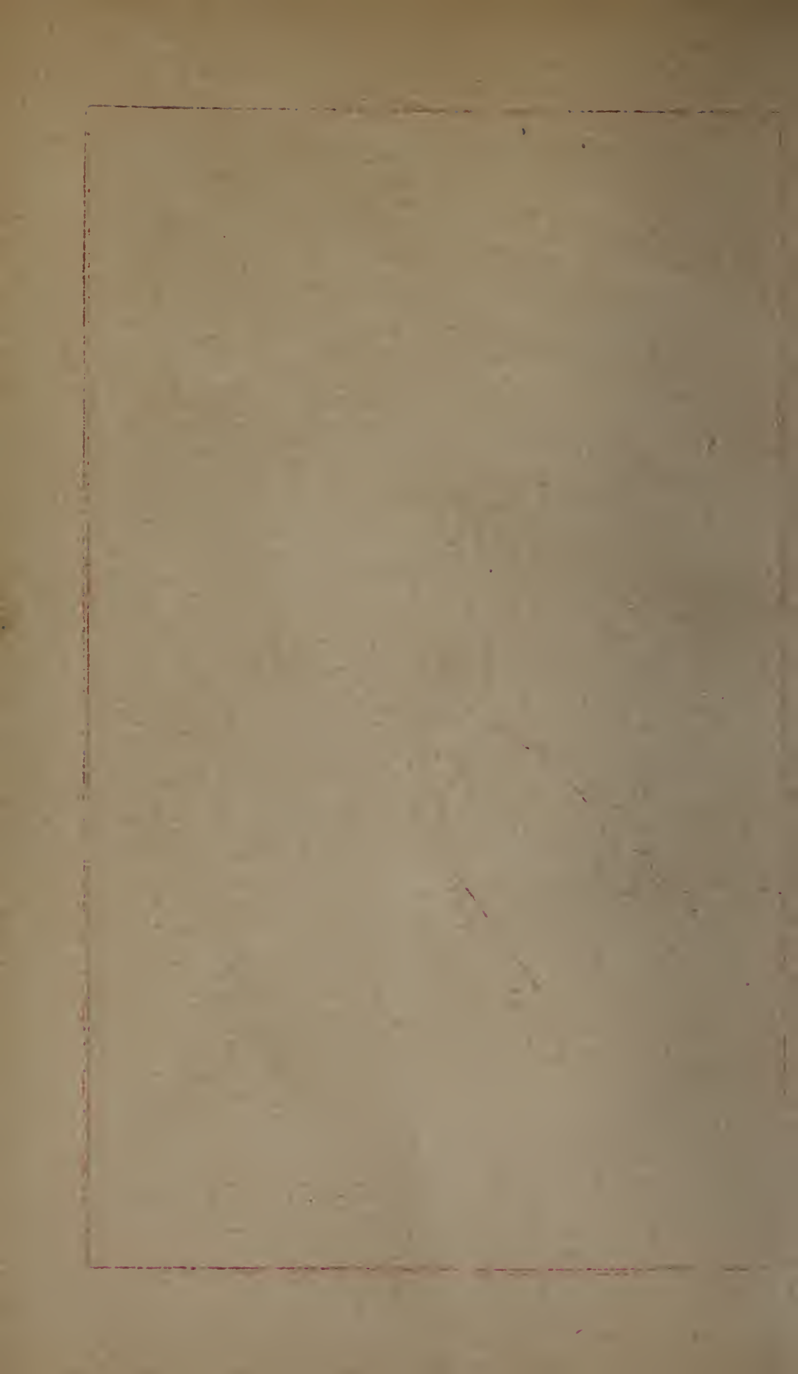


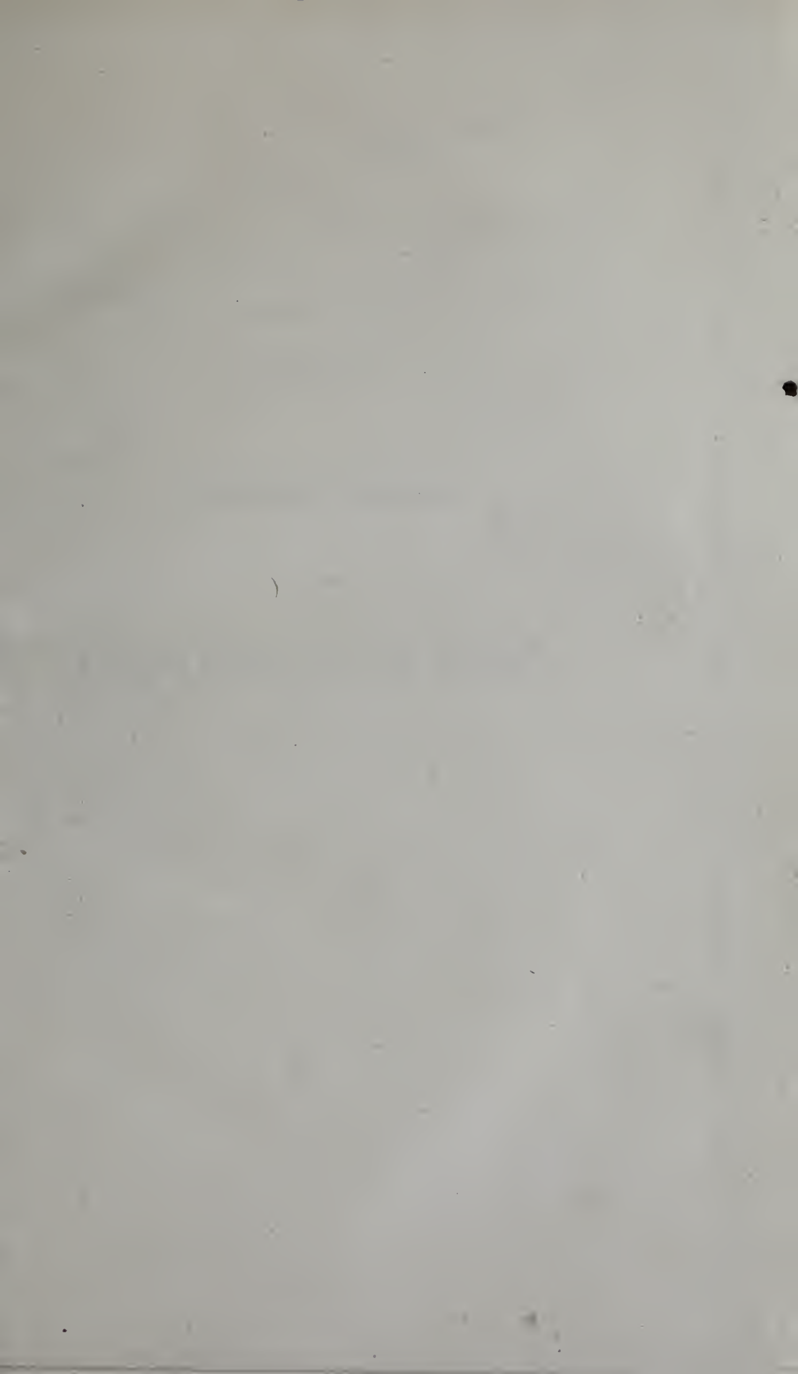


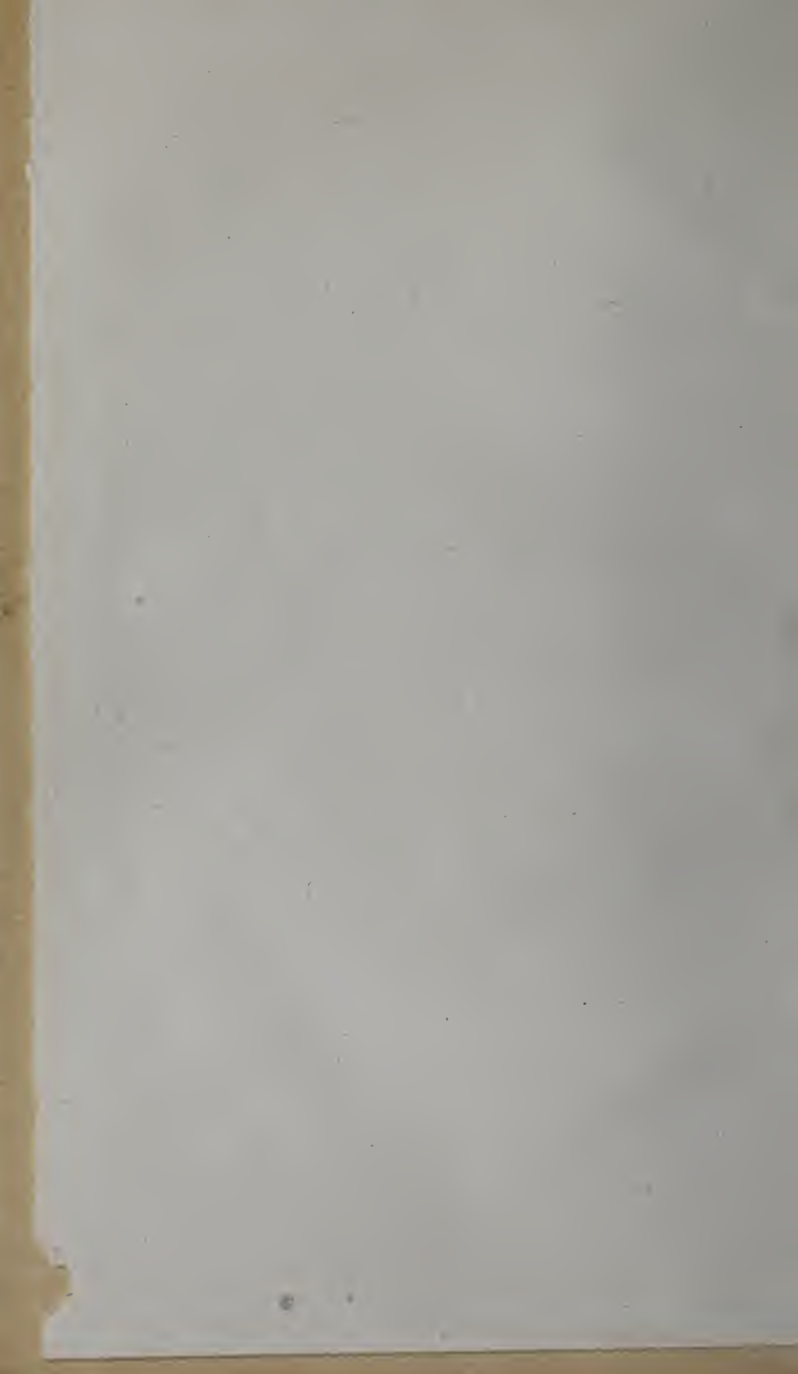
PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS







à mon bon-Gardet — et
même Edouard —
d'un cœur ami — et
sur Chine !!!
Nadar
juillet
1880.

L'HÔTELLERIE

DES

COQUECIGRUES

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. DONNAUD, RUE CASSETTE, 1.

L'HÔTELLERIE

DES

COQUECIGRUES

(NOTES AU CRAYON)

PAR

NADAR

PRÉFACE PAR THÉODORE DE BANVILLE



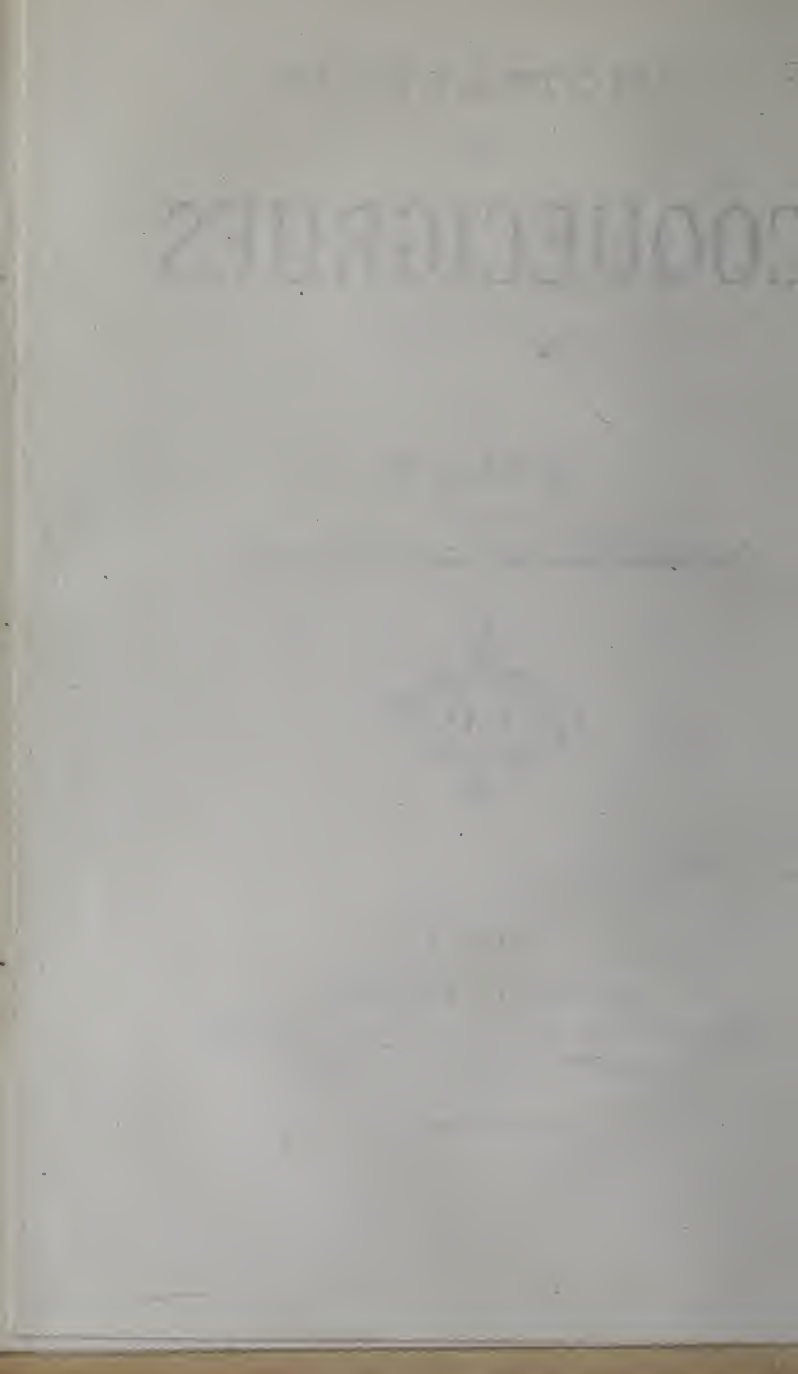
PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1880



A LA MÉMOIRE

POUR MOI ÉTERNELLE

DE

MON CHER ET VÉNÉRÉ

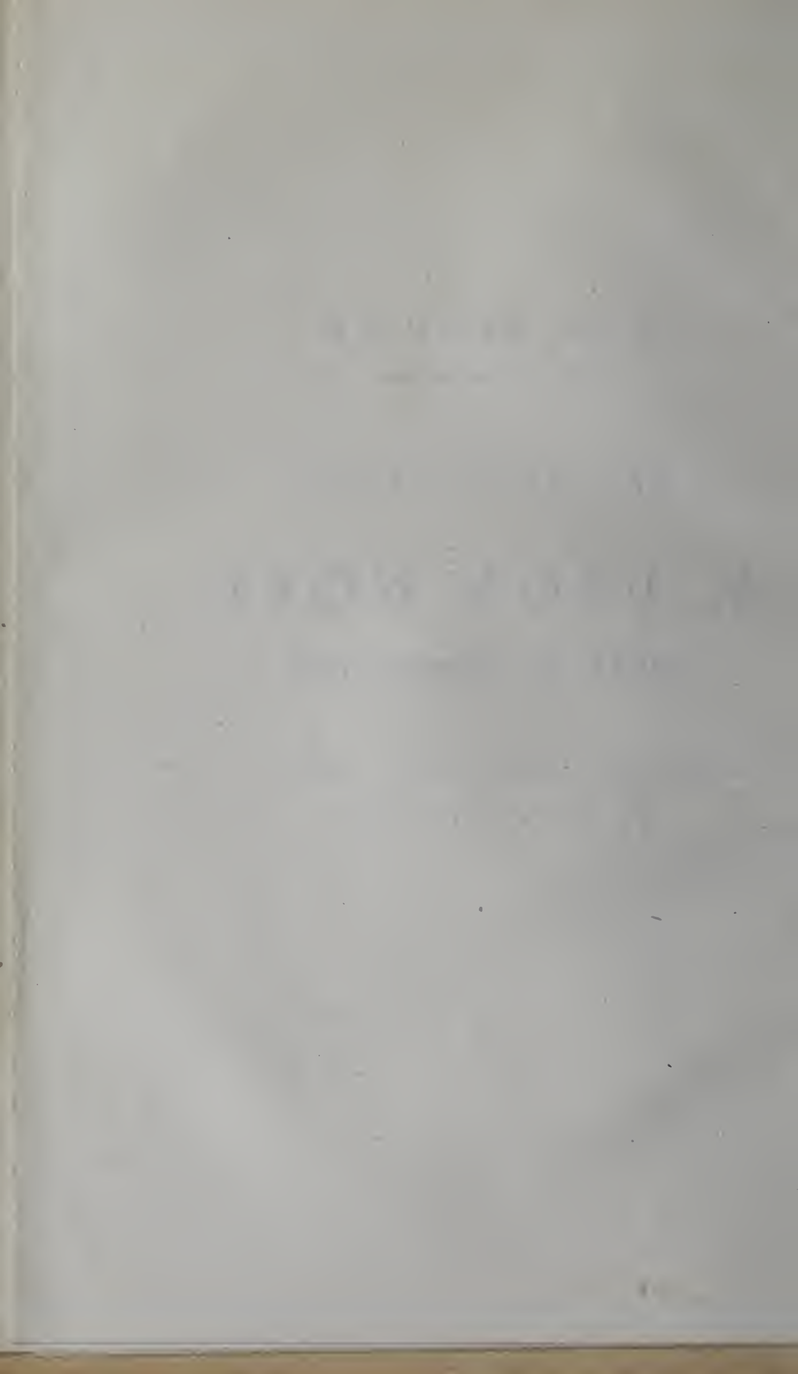
A. LÉON NOEL

POÈTE ET DESSINATEUR

QUI VECUT SIMPLE, MOURUT IGNORE

ET QUI VALAIT TANT

Nadar



PRÉFACE

Voici, lecteur, un livre très original, bref, rapide, incisif, tel qu'il les faut pour être lus, en cette époque à la fois somnolente et furieuse, par des gens qui n'ont pas le temps de vivre, ni de mourir. Notre temps n'est pas précieux, mais il est rare, à ce point que la suprême politesse, à la ville et même sur la scène, consiste à ne jamais faire une tirade. Ce livre est ainsi, parce que son auteur est lui-même un original, affamé de liberté, de vérité, de justice, qui ne craint rien, ne désire matériellement rien, appelle si audacieusement un chat : un chat, qu'au besoin il l'appellerait : deux chats; ne tient ni à sa peau, ni à son argent, et brave ainsi les deux grandes religions modernes.

Et qui sont ces Coquecigrues qu'il chasse et fouaille à tour de bras sans pour cela interrompre un instant son bon et large sourire ? Ce sont les niais, les égoïstes, les marchands d'eau claire, les diseurs de rien du tout, les gens qui achètent des saucisses pour ne

pas attacher leurs chiens avec, les maréchaux ferrants pour ferrer les cigales, les marchands de vessies qui écrivent sur les vessies le mot : lanternes, *les amants de la liberté bâillonnée, les prometteurs qui vous montrent le ciel d'où tomberont les alouettes toutes rôties ; et pour ces gens-là Nadar est lui-même une Coquecigrue, car en effet c'est l'un ou l'autre.*

Lis, sans crainte de t'ennuyer ; tout cela est éblouissant d'esprit et de bon sens ; mais ici l'esprit est fait d'indignation autant que de bonne humeur. Le civilisé qui a écrit ces notes au hasard, avec un bout de crayon qui traînait dans sa poche, a horreur du lieu commun et de la platitude, comme s'il était un sauvage, et peut-être aurait-il en effet mérité de naître dans un pays sauvage ! Il est cependant Parisien jusqu'au bout des ongles et il n'y a pas un point de l'asphalte du boulevard qui ne connaisse la semelle de ses bottes ; mais au lieu de subir Paris, c'est toujours lui qui a entraîné et séduit Paris au profit d'une idée généreuse ou du moins folle, car ce dompteur d'hommes a toujours eu le don de créer l'agitation où, quand et comme il veut, et de faire jaillir du rocher l'argent, le million, le flot vivifiant, dont pas une goutte ne demeure en ses mains toujours ouvertes. Un brave homme a dit de lui comiquement qu'il passait la moitié de sa vie à payer les dettes des autres, et l'autre moitié à ne pas payer les siennes propres ; à ce second membre de phrase commence la fantaisie, car Nadar paie ses dettes aussi, et plutôt vingt fois qu'une ; mais il trouve surtout le moyen de s'embarrasser des affaires du prochain, comme un songeur prodigieusement actif, évidemment né pour se mêler de ce qui ne le regarde pas.

Qui n'a dans la mémoire, dans le cœur, sur les lèvres, le miraculeux poëme de Victor Hugo intitulé « Plein ciel », *où le poëte, le prophète, le clairvoyant exprime avec une vertigineuse éloquence ce qui est l'aspiration, le tourment sublime, le désir effréné de l'homme moderne? Après avoir vaincu le temps, l'espace, la nuit, et fait monter par l'intrépide Science les coursiers fougueux qui furent jadis des Chimères, l'homme n'est pas content ni rassasié d'affranchissement; il lui faut encore plus. Créature pétrie de boue et de ciel, il veut lancer et emporter sa fange en plein ciel; il veut se libérer de l'ignoble pesanteur, s'envoler avec les pensées et les oiseaux dans la lumière, et, comme a dit le maître, jeter derrière lui, dans la sombre nuit les pieds du faune. Le poëte des* « Châtiments », *et aussi des rachats, des pardons, des délivrances, a fait mieux que de deviner, d'imaginer la formidable machine qui fendra les nuées, souffletera les nuages, nous portera éperdus de joie à la patrie natale et effacera sous son ombre gigantesque cet amas d'injustices, de rapines et de niaiseries qui se nomme : la carte du monde. Oui cette machine ailée et libératrice, le poëte a mieux fait que de la deviner ; il l'a vue avec ses clairs yeux, qui ne sauraient être étonnés par les soleils ni par les évidences :*

> *La toile d'araignée humaine, un vaste piége*
> *De cordes et de nœuds, un enchevêtrement*
> *De soupapes que meut un câble où court l'aimant,*
> *Une embûche de treuils, de cabestans, de moufles,*
> *Prend au passage et fait travailler tous les souffles;*
> *L'esquif plane, encombré d'hommes et de ballots,*
> *Parmi les arcs-en-ciel, les azurs, les halos,*

Et sa course, écheveau qui sans fin se dévide,
A pour point d'appui l'air *et pour moteur le vide;*
Sous le plancher s'étale un chaos régulier
De ponts flottants que lie un tremblant escalier;
Ce navire est un Louvre errant avec son faste;
Un fil le porte : il fuit, léger, fier, et si vaste,
Si colossal, au vent du grand abîme clair,
Que le Léviathan, rampant dans l'âpre mer,
A l'air de sa chaloupe aux ténèbres tombée,
Et semble, sous le vol d'un aigle, un scarabée
Se tordant dans le flot qui l'emporte, tandis
Que l'immense oiseau plane au fond d'un paradis.

Mais qui construira, qui déchaînera, qui fera s'envoler l'immense oiseau? Regardant l'entreprise comme plus difficile que de décrocher les étoiles, les plus ardents, les plus fous, les plus avides de ciel et d'infini se contentent de désirer que le hasard suscite le Prométhée qui les délivrera, et en attendant, disent qu'ils n'y peuvent rien, se contentent de manger chaud, de boire frais, de gagner à la Bourse le plus d'argent qu'ils peuvent, et de dormir dans un bon lit, les pieds plus bas que la tête. Certes, ce diable d'homme, mon vieil ami, aurait agi prudemment en faisant comme tout le monde; mais le malheur a voulu qu'il méprise la prudence presque à l'égal de la résignation, et lui aussi, il serait sorti volontiers « d'un monde où l'action n'est pas la sœur du rêve ». *Penser, agir, sont pour lui une même chose, et c'est précisément avec ce système de roulement que les pierres n'amassent pas de mousse.* « A pour point d'appui l'air ! » *lui aussi, comme le poëte,*

sans le secours d'aucune science et guidé par son seul instinct, il devina que, de même que le navire est spécifiquement plus lourd que l'eau, le chariot aérien, comme l'oiseau, doit être plus lourd que l'air; il s'associa avec d'autres hommes dont la même pensée avait traversé l'esprit, et dès lors entreprit cette chose absurde, cette folie, cette niaiserie, ce crime, de vouloir faire prévaloir une idée juste ! Avec quelle rage il parla, prêcha, supplia, écrivit, on se le rappelle encore et qui pourrait l'oublier? Ses cris auraient réveillé les morts; ils ne réveillèrent pas des vivants que n'éveillerait pas la trompette du jugement dernier, et qui veulent avant tout être tranquilles !

Avec son principe faux, l'aérostation avait longtemps retardé, et elle retarde encore l'avénement de la navigation aérienne. Par le plus effroyable paradoxe en action qu'un être vivant puisse réaliser, Nadar entreprit de demander à l'aérostation même l'argent nécessaire pour la combattre. Il construisit un ballon colosse, pour effectuer des ascensions dont les recettes devaient donner le million nécessaire; le ballon, sorti de rien, créé à force de volonté, d'obstination, de génie, d'entêtement, d'audace, s'enleva en effet, et fit plusieurs voyages; mais il n'enrichit pas son capitaine, qui, à cette affaire, laissa quelque trois ou quatre cent mille francs de sa bourse, et lors de sa chute, en Hanovre, abominablement traîné pendant des lieues, faillit y laisser sa chair et ce qu'il aime mille fois plus que sa chair, sa douce, vaillante et intrépide femme ! Nadar avait là une bonne occasion d'apprendre qu'il faut avant tout songer à soi mais le destin avait affaire à un incorrigible, qui vivra jusqu'à la fin dans l'impénitence finale. Il l'a bien prouvé pendant

la guerre de 1870, où il eût réalisé de grandes choses utiles, s'il eût été mieux aidé et mieux compris; du moins il continuait à se donner lui-même, avec cette insouciance qui chez lui est non pas une seconde, mais une première nature!

Je connais Nadar depuis toujours; je l'ai vu riche, grâce à son travail, à son infatigable ardeur, et je ne sais pas d'homme que l'argent ait moins étonné que lui; je l'avais vu tout jeune, luttant contre la pauvreté et l'étonnant à force de virtuelle joie et d'inventions spirituelles. Il était déjà lui, improvisant, dessinant, écrivant des romans sans table et sans plumes, vivant de tous les métiers qu'il ne savait pas encore, et il n'en aurait vécu « que trop honnêtement », *comme dit Racine, s'il n'avait été généreux jusqu'à la sottise (à moins de quoi, l'on est avare), et s'il avait pu voir passer les marchands d'âmes, les faux tribuns, les imbéciles triomphants sans leur jeter à la face quelque épithète rabelaisienne, bien crue et sonore! Et de peur qu'on ne sût pas bien que c'était lui qui avait crié, il avait pris le parti d'être d'une taille énorme, au-dessus de la démesurée; et craignant de ne pas être reconnu, il mettait, il met encore chez lui une vareuse écarlate, parfaitement rouge. Il avait même les cheveux pareils; mais le temps, qui n'a pas osé neiger sur sa tête, les a rendus blonds et il a changé le brasier pourpré en une jaune flamme d'or, afin que les passants continuassent à être étonnés.*

En 1848, l'ardeur de la lutte, la fièvre du combat fit de Nadar un caricaturiste; jusqu'à 1852, à travers les journaux de Charles Philipon, et dans la Revue Comique *il improvisa un tas d'étonnants chefs-d'œuvre bizarres, absurdes, fous, naïfs, ef-*

frontés, charmants, qui n'avaient rien à voir avec l'art de Raphaël, et ressemblaient aux dessins d'un enfant qui aurait été malin comme un diable. Par malheur, l'homme n'est pas parfait, et il faut bien qu'on perde un à un tous les duvets de pêche. La première fois que j'entrai chez Gavarni, en compagnie des frères de Goncourt, il me dit tout de suite, avec l'expression d'une vraie tristesse : — « Ah! nous sommes perdus, voilà Nadar qui a appris à dessiner! » Je pensais comme ce grand homme, et volontiers j'aurais regretté l'innocence première de notre ami; mais on fait ce qu'on peut, et sa seconde manière a bien son prix, puisqu'elle nous a donné le Panthéon Nadar *et beaucoup d'autres planches infiniment curieuses.*

La même transformation s'était accomplie chez l'écrivain et nous ne pouvons pas non plus nous en plaindre; Quand j'étais étudiant, La Robe de Déjanire, Le Miroir aux Alouettes, Le Droit au Vol, *les* Mémoires du Géant, *les* Histoires Buissonnières *auraient suffi à établir une renommée. D'ailleurs Nadar a eu beau apprendre et savoir beaucoup, il ne dépend pas de lui de ne pas rester naïf; il l'a été, le sera et l'est éperduement. Lorsque, dans un de ces beaux discours où il caressait les phrases comme de belles odalisques aux formes harmonieuses, Lamartine engagea les jeunes Français à aller délivrer la Pologne, promettant de leur envoyer des armes et de l'argent, Nadar ne se le fit pas dire deux fois; il partit, en compagnie de notre si aimable ami Antoine Fauchery, n'emportant rien que l'or de ces promesses. Le poëte du* Lac *n'avait pas de rancune; le dos tourné, il ne pensa plus à ses périodes musicales. Nos voyageurs ne reçurent jamais ni armes, ni argent,*

furent d'ailleurs arrêtés aux casemates de Magdebourg, internés à Eisleben, où est né et mort Luther, et durent revenir à pied comme ils étaient partis, Nadar si gaiement, malgré sa déconvenue, qu'il a fait deux fois le chemin, semblable au petit enfant de Saint-Amant,

> *qui va, saute, revient,*
> *Et joyeux à sa mère offre un caillou qu'il tient.*

Malheureusement, s'il ramassait le caillou, il ne pouvait pas l'offrir à son excellente mère, qui ici se consumait et mourait d'inquiétude. Un soir au Café de l'Europe, aujourd'hui aboli par le percement du boulevard Saint-Germain, nous vîmes entrer nos deux amis, coiffés de shapskas de couleur groseille bordés d'astrakan, et qui, après nous avoir embrassés, nous montrèrent leurs passeports sur lesquels leurs noms étaient écrits Nadarsky *et* Faucherisky!

*Mais, bon lecteur, en voilà déjà très long. Entre sans crainte à l'*Hôtellerie des Coquecigrues, *et tu y trouveras un bon et franc compagnon, qui pour être un buveur d'eau, ne t'en fera pas moins faire une pinte de bon sang. Nadar ne possède pas de fermes en Beauce et rien ne brille à sa boutonnière, pas même une fleur des champs, mais il mérite ton amitié tout entière; car toujours, et c'est là sa gloire, son orgueil et le meilleur de son héritage, il a possédé d'illustres, solides et précieuses amitiés, notamment celle du grand poète Baudelaire, ce rare esprit, cette âme divine, qui mourut marqué au front par le mépris et par l'invincible haine des Coquecigrues.*

THÉODORE DE BANVILLE.

L'HOTELLERIE

DES

COQUECIGRUES

I

Le banquier Ruffo Scilla. — Naples sous la colonnade. — Les vieux rats. — L'horloge de Swift. — Mon ancien ami Karr, passé aux Volsques. — Pourquoi ça ne change jamais. — A quoi reconnaît-on une religion ? — Proudhon et le procureur Cordoen. — On demande un commun dénominateur. — Le prince Hohenzollern et les punaises. — Le duc de Medina-Cœli. — *Le Homard à la Coppée.* — L'aimable Monselet, et même Charles. — La *Fève*. — Est-elle sincère? — Les Nihilistes. — L'enfant prodigue. — Chantavoine et Zola. — Le chapeau de castor. — Guiffrey m'afflige! — Eugène Labiche. — Un vieux quatrain. — Le comte de Greffuhl. — Un proverbe polonais. — La Suisse et M. de Gavardie. — Le courage. — Communiqué.

Vers l'an de notre ère 1873, je crois, la bonne ville de Naples en s'éveillant un matin aperçut sur l'une de

ses principales maisons une immense bande de calicot blanc tendue.

Par cette bande de calicot, en caractères tamponnés noirs et rouges, Ruffo Scilla, banquier célèbre dont nul n'avait jamais entendu parler, voulait bien faire assavoir au public Napolitain et d'autres lieux qu'il s'engageait, même personnellement ! à servir pour toute somme en ses bureaux versée un intérêt mensuel de 6 pour 100, par chaque mois, — et payés d'avance !

Nous ignorons si ce Ruffo Scilla avait ou n'avait pas la mèche historique de sa race; nous pouvons dès à présent supposer qu'il possédait au moins quelque toupet. Son affiche en cotonnade était modeste, se contentant de tenir de la place. Quant à ses bureaux, simplicité plus patriarcale encore : d'humbles employés sur des escabeaux, devant des tables de bois noirci.

Immédiatement le public afflua — et les versements commencèrent. On versait cent francs : de la main à la main, ce bon Ruffo Scilla vous remettait six francs, se contentant d'en garder pour lui seulement quatre-vingt-quatorze.

Cet excès de discrétion toucha la population. On ne parlait que de Ruffo Scilla et de sa banque à 6 pour 100 par mois, — payés d'avance. Ce dernier trait, à

lui seul, eût clos la bouche aux plus méfiants. — D'avance !

Le succès fut tel que le Gouvernement s'en émut, et, moins osé que le bon Rouher dans l'Affaire des Mexicains, crut devoir faire annoncer qu'il n'était pour rien dans tout ceci.

Cependant un certain groupe d'incrédules, vieux rats ayant perdu leur queue aux batailles antérieures, se tenaient à l'écart, dans l'expectative. La foule les raillait et leur faisait honte. Ils grognaient tout bas, attendant malicieusement le second mois des fameux 6 pour 100 — d'avance !...

Le second mois arriva.

A la grande surprise des vieux rats, le digne Ruffo Scilla paya sans broncher, à bureaux ouverts, rubis sur l'ongle, d'avance toujours, — et cette fois en or ! — les seconds 6 pour 100 !...

L'enthousiasme alors se changea en délire. Des coins les plus lointains des Abruzzes, de la Calabre, de la Pouille et de la Sicile entière, les populations, avisées comme électriquement, confluèrent aux guichets de Ruffo Scilla. On passait les nuits, entassés dans la rue, pour être premiers à l'ouverture des portes. On s'y battait. Il y eut nombre d'yeux pochés et pas mal de coups de couteau. Les personnes « comme il faut » couraient la ville, en quête de

recommandations à fin d'obtenir de Ruffo Scilla qu'il acceptât leur argent. Les poètes lui composaient des sonnets où ils l'appelaient : le père du Peuple. Les propriétaires escomptaient à tous prix leurs fermages, et il n'était pas un lazzarone ou un pifferare qui ne cherchât à vendre la chemise qu'il n'avait pas pour courir en porter le montant à cet excellent Ruffo Scilla. Il n'y avait plus d'argent nulle part dans la ville et ses environs, si ce n'est chez Ruffo Scilla. Tout commerce était arrêté, toute fabrique suspendue; mais il y en a si peu par là que j'en parle seulement pour ne rien omettre.

Enfin, que vous dirai-je ? Les vieux rats eux-mêmes, les vieux rats, ébranlés peu à peu, finalement gagnés et irrésistiblement entraînés dans le « tutti », vinrent déposer aux pieds de Ruffo Scilla ce qui leur restait de leur tronçon de queue.

D'autre part, l'exemple avait porté ses fruits. Une à une, d'autres banques encouragées par un pareil précédent, ouvraient boutique et arboraient la bande de calicot devenue classique. Chaque matin voyait une nouvelle bande de cotonnade, sous laquelle un nouveau banquier, frais éclos dans la nuit.

Mais ceux-là eussent rougi d'être aussi regardants que le Ruffo Scilla, ce pingre! 6 pour 100 par mois! C'était donc pour humilier les clients? — Ce n'était

plus 6 qu'ils offraient, qu'ils fourraient de force dans vos poches, qu'ils vous flanquaient par le visage : c'était 7, c'était 8, c'était 9, 10, 11, 12, 20, 50, tout ce qu'on voulait pour 100 ! — Non par mois, par quinzaine, par huitaine, par jour, par heure, d'avance et l'avant-veille, en or, en rubis, en diamants !....

Si bien que la ville de Naples entière, des Camaldoli à Portici, de Pausilippe à Capo di Monte, complètement disparue sous les bandes de cotonnade, n'avait littéralement plus une « lire », même dans ses Musées, pour montrer aux étrangers ; et qu'à la fin du troisième mois — d'avance ! — Naples, dépouillée du crâne aux semelles, comme Eve et Adam, ne possédait même plus pour voiler sa nudité les bandes de calicot emportées par la brise et noyées dans les flots bleus de la Méditerranée.....

Je me rappelais cette histoire, — cette histoire éternelle ! — cette nuit, après avoir lu les journaux du soir, en passant devant le logis désert de Ruffo Scilla Philipart Avenue de l'Opéra, cette rue de Quicampoix prolongée à jamais.

Et, — sans plus m'entendre à ces choses que l'horloge de Swift qui marquait l'heure aux passants sans la savoir pour elle-même ; — même devant tant de désastres — dont 100 pour 6 assez peu intéressants au fond, — j'entrevoyais tout au loin dans les ténèbres,

à cette heure sombre, avec une irrésistible et imbécile pitié, le lamentable halluciné et forcené Ruffo Scilla errant sur quelque plage, seul, sans un ami, sans un abri, —plus pauvre encore peut-être et plus affreusement désespéré que tous les misérables faits stérilement par lui...

Mon ancien ami Karr — que je persiste à ne pas désaimer, même un peu par trop passé aux Volsques, — a écrit et je le soupçonne même d'avoir au moins une petite fois répété cet axiome, morceau taillé d'emblée pour gosiers larges et devenu fameux du coup pour sa commodité :

« *Plus ça change, plus c'est la même chose.* »

Ça a « l'air d'une pensée », comme disent les Barbiers à Séville, et l'on se penche pour en admirer la profondeur, les naïfs topant du coup, les malins clignant de l'œil. Ceux-là profitent.

Hélas ! tout au contraire, et vous le savez trop bien, ô Karr !

Oui, c'est en effet toujours la même chose, mais c'est PRÉCISÉMENT *parce que ça ne change jamais.*

Religion, politique, morale, nous nous obstinons à marcher sur la tête, et de temps à autre —(93, 1871),— nous sommes tout surpris de ne pas nous trouver à notre aise...

Et alors, avec quelle fureur horrible nous nous vengeons de nous — sur les autres!.....

Un journal, *la Révolution française*, vient d'être condamné à une grosse amende, et M. Bolâtre, son gérant, balayé pour trois mois en prison comme une brosse à dents derrière une commode, pour — « outrages à une religion reconnue par l'État. »

Je m'incline, c'est convenu, — à moins que le jugement soit cassé, auquel cas j'abuse du droit de ne plus m'incliner du tout ; — mais je reste rêveur...

Comment peut-on « outrager » une religion ?

Qu'est-ce qu'une religion « reconnue » ?

Comment et à quoi peut-on « reconnaître » une religion ? — Et comment la reconnaître, surtout quand on ne l'a jamais vue ?

Combien de religions « reconnues » ? Une, à la rigueur je pourrais un peu mieux comprendre ; mais deux ? mais trois ? — Et puis, s'il en est trois, pourquoi pas quatre ? — Si c'est quatre, pourquoi pas cinq ?

Sommes-nous sûrs, — bien sûrs — qu'il n'y ait de religions que les religions brevetées ?

Comment une religion obtient-elle son brevet ? Quel « État » suffisamment breveté lui-même pour octroyer cette estampille ?

Etc., etc., etc... — Il y aurait vingt volumes de questions à foisonner sur ce thème cocasse, à savoir : — qu'il m'est tout à fait licite de tourner en bourrique, et ça me va, la religion de ce farceur de père Loyson parce qu'il opère à Valentino, mais qu'il m'est rigoureusement interdit même de discuter celle de Léon XIII, parce que celui-ci officie au Vatican.

Je me rappelle — ce n'est pas d'hier, et c'est encore la même chose, ô Karr ! justement et injustement *parce que ça n'a pas du tout changé* — une conversation un peu bien véhémente avec un brave homme de ce temps-là, tenu pour considérable et même considéré, et qui faisait un métier dont il devait d'autant plus souffrir : — rendre la justice sous l'invocation de ce qui est l'inique. C'était un M. Cordoen ou Cordouen, procureur général sous (!) Napoléon Cent Onze, — le crime couronné. — Il mourut à la tâche, m'a-t-on dit. Il y avait de quoi.

On venait de condamner à quelque chose de monstrueux, — trois ans de prison je crois, — Proudhon, pour son admirable livre la *Justice dans la Révolution*, — véritable Manuel de l'Homme de Bien, aujourd'hui de libre parcours en toutes les mains, — et je disais à ce magistrat superlatif :

« — Voici un homme absolument et en tout point honnête, vous le savez de reste ; — désintéressé s'il en fût, vous en mettriez votre main au feu et même la sienne ; — qui a *fait son devoir* en disant ce qui est pour lui la vérité, à tous risques et périls personnels, dont il n'ignore. — Pas de profit, seulement des coups.

» Subsidiairement, — son livre — compact à la fois et abstrait, — ne saurait troubler les masses

auxquelles, pour le moment présent, il ne s'adresse point et qui n'y liraient goutte. C'est à vous, c'est à moi qu'il parle. Moi, comment pourrait-il me corrompre ? Vous, je vous estime assez pour être sûr que depuis longtemps vous avez l'honneur d'être corrompu.

» Eh bien, à cet homme honnête, désintéressé, courageux, qui a fait son devoir, qui ne peut nuire à personne en quoi que ce soit au monde, vous infligez l'abominable supplice de trois ans de prison, — uniquement parce que son avis n'est pas le vôtre !

» Allons un peu plus loin. — Au collège, lorsqu'on nous faisait additionner des fractions, nous devions, préalablement, réduire ces fractions à un commun dénominateur. Et l'inéluctable nécessité de cette opération primordiale d'équilibrer, égaliser équitablement toutes choses si vous voulez les entrepeser juste, vous suit et poursuit dans tous les ordres, matériels et moraux.

» Essayez donc, je vous en défie, de réduire à un commun dénominateur l'impondérable, immatérielle pensée de ce juste ou de tout autre, avec la suppression plus que matérielle de sa liberté, de son droit indéniable à tout être humain, de venir, d'aller, de respirer l'air qu'il lui convient, qu'il *veut !* »

Il répondait,ce procureur général; et à quoi n'eût-il pas répondu, étant procureur, ce qui est même plus que d'avoir été avocat. Mais — *sunt verba*.....

Il n'est question, dans les feuilles, que du prince de Battenberg, que les Bulgares, embarrassés, paraît-il, de manger leur soupe tout seuls, viennent d'obtenir des Russes comme monarque.

Bizarrerie humaine et ubiquiste, comme certaines folies sont parallèles : — la Grèce demande son souverain Georges aux Danois, comme aux Allemands les Roumains leur prince Hohenzollern, — ce qui fut l'occasion d'un beau gâchis, — comme hier l'Espagne son ex-roi Amédée, à l'Italie.

Là-dessus l'imagination travaille, et l'on rêve malgré soi de gens qui, manquant de punaises, iraient en emprunter au voisin.....

Sans comparaison !

Au Salon, devant son portrait, un monsieur attendri :

— Comme c'est bien mon bon regard ! Doux, loyal et intelligent !

Coupé avant-hier chez un aimable confrère, à propos de la mort du duc de Medina Cœli :

« Le duc, à la chasse, avait été blessé *involontairement* de deux balles dans le ventre... »

Probable.

Celui qui nous resterait comme le type unique et charmant du dernier lettré, si Banville n'existait pas, Monselet, le maître exquis, nous servait dernièrement, en façon de nouvelle rémoulade, un de ses plats les plus fins, — *le Homard à la Coppée*, — un chef-d'œuvre que j'ai retenu du premier coup par cœur et qu'on ne saurait jamais assez redire.

LE HOMARD A LA COPPEE

(SONNET)

C'était un tout petit homard des Batignolles;
Nous l'avions acheté trois francs, place Bréda.
Pour le payer moins cher longtemps on marchanda :
Le fruitier, cœur loyal, n'avait qu'une parole.

Nous portions le cabas tous deux à tour de rôle.
Lorsque nous arrivions aux remparts, Amanda
Entra chez un marchand de vins et demanda
Un setier. — Le soleil dorait sa tête folle !

Puis ce furent des cris, des rires enfantins.
Elle avait un effroi naïf des intestins
Dont, je dois l'avouer, l'odeur était amère..

Nous rentrâmes le soir, peu nourris mais joyeux,
Et d'un petit homard ayant fait trois heureux,
Car elle avait gardé les pattes — pour sa mère...

Je dois à Monselet en remerciement cette *Fève* Coppéenne que je trouve en furetant par les tiroirs d'un grave chef de bureau au ministère des finances, l'ami Oury : — eût-il mieux fait, chef de division ?

LA FÈVE

C'était le six janvier, un dimanche, je crois ;
Nous étions en famille et pour tirer les rois,
Elle mit sur la table une large galette.

Il y avait sa tante et, déjà grandelette,
Sa sœur, une fillette aux longs cheveux tombants.

— La mère en ce moment releva les rubans
Roses de son bonnet, — car on sait que tout tache
Cette couleur, — et puis elle me dit :

« — Eustache,

» Découpez le gâteau, d'abord par le milieu,
» Et faites-en les parts, — une pour le bon Dieu ! »

— Je pris donc le couteau noir, à lame mauvaise,
Comme ceux que l'on trouve à la boutique à treize,
Et tâchai de couper en faisant de mon mieux.

— Je sentais sur ma main la flamme de ses yeux !....

Sitôt que j'eus fini, je passai l'assiette
A sa sœur, qui plaça dessus une serviette
Et qui dit :

« — Pour maman, pour tante et pour Manda ! »

Lorsque je pris ma part, elle me regarda,
Et chacun commença de manger en silence.

Moi, j'entendais mon cœur battre avec violence :
Je cherchais, en sondant du doigt et du couteau,

Si je ne trouvais rien au sein de mon gâteau...
Tout à coup Amanda pousse un cri :

— je me lève :.....

— Elle avait avalé par mégarde la fève
Au moment où, joyeuse, elle allait me l'offrir !...

— Ce jour-là, je partis triste et pensai mourir.
Et le lendemain soir, la retrouvant rieuse,
Je souffrais de la voir aussi vite oublieuse.
— Quand, avec un regard, que lapudeur voila,
Elle me prit la main et me dit :

« — La voilà ! »

Le petit-fils a sa chambre de garçon dans les combles.

La bonne vieille mère-grand' — avec le grand bonnet à rubans violets (— un Boilly, un Boissieu, un Pigal), — habite le modeste appartement au-dessous.

Elle s'inquiète toujours, vieille couveuse, se trémousse et s'agite autour du petit-fils bien-aimé. Elle voudrait bien savoir et elle tâche de surprendre. — Oh ! une confidence ! ! ! Une confidence ! — et puis des conseils !...

Mais la confidence ne vient jamais...

Quand parfois, le soir, après dîner, il fait un bout de toilette avant de sortir, la bonne maman tournaille et murmure de son air le plus fin : — Ah! *On a des projets ?...*

Un soir, très tard, il est rentré à pas de loup, ramenant de je sais quel Bullier une abominable taupe de quatre sous — qu'il a congédiée le lendemain, dès l'aube, en lui donnant « pour sa voiture ».

Mais la bonne vieille aux aguets a entendu, deviné; elle sait. Plus que jamais elle tourne et retourne, et enfin, voyant qu'on ne lui dira décidément rien, elle n'y peut plus tenir : — prenant avec effusion dans ses deux honnêtes vieilles mains toutes noueuses la main du jeune homme, elle lui dit, les yeux dans les yeux, toute émue :

— Au moins, — *est-elle sincère?...*

Le *Journal Russe* de Saint-Pétersbourg — et qui

serait-ce ? — nous donne enfin la copie *exacte* du Manifeste des Nihilistes, — le VRAI.

Il y a vingt-six articles, pas un de moins, pas un de plus ; c'est pesé : Tout lait pur ! Le plus doux passage de ce crédo d'amour, à côté duquel le plus fougueux de nos communards selon l'évangile de Saint Saint-Genest devient bénin et même mucilagineux, est celui où le secrétaire chargé de la rédaction — (s'adresser de deux à quatre heures) — déclare avec une onctueuse, angélique simplicité — que « *le devoir* (des nihilistes) *est de réaliser la destruction TOTALE de TOUT ce qui existe, sans reculer devant le feu, le sang et LA RUINE COMPLÈTE DE MILLIERS D'INDIVIDUS* ». — Quelque fatuité peut-être dans cette exagération d'effusion, mais j'ai dû citer textuellement.

Ça me rappelle ce couplet un peu vif de la complainte de l'*Enfant prodigue*, quand il fait la noce :

> Venez à moi, chers lubriques !
> Consumons tous nos instants
> Dans les infâmes pratiques
> Des plus noirs débordements !

Blagueurs sinistres et niais ! — Pas si niais ! dès ce matin, tous les journaux réactionnaires sont tombés

sur cette viande putréfiée comme la pauvreté sur le monde, et, à l'heure qu'il est, dans tous les pays de l'univers où se lit une gazette, des familles entières s'entre-serrent de terreur folle, claquant des genoux, — mais toutes prêtes à égorger, éventrer, mitrailler avec conviction et enthousiasme, femmes et enfants tenant de près ou de loin ou même ne tenant pas du tout à tout individu suspecté de nihilisme.

Chantavoine a donné !

La nouvelle n'est pas mince. A l'instant même où il se plaignait que la politique nous empêche d'entendre le tapage de la littérature, ce vaillant, heureux et ingrat Zola qui finira par lasser la Fortune à le suivre, — voici que Chantavoine débûche de sous le *Lutrin* de Despréaux dont on ne se défiait plus du tout, enfourche Pégase et surgit dans l'arêne.

Chantavoine, hier inconnu, célèbre aujourd'hui, est un porte-lyre dont les pareils à deux coups ne se font pas connaître. Il fait dans le Noble et combat le bon combat des vers « marqués au bon coin ». On a vu, du bureau de la Société des gens de lettres, rue Geoffroy-Marie, — je vous dis qu'Emmanuel Gonzalès a vu distinctement l'ombre de Ponsard qui, de la nue,

souriait à Chantavoine lorsqu'il entra dans la lice et lui indiquait les coups à porter. Car le « genre » préféré de Chantavoine est le Bouillant.

Armagnac et Bourgogne ! Plus ardente que la bataille des réalistes et des nominaux, plus acharnée que celle des gens de Gluck et de ceux de Piccini — plus connu depuis, au boulevard des Capucines et chez Mme Gérard, sous le nom de Paccini, — voilà donc, de par ce prédestiné Chantavoine, la terrible mêlée que rêvait Zola définitivement engagée entre l'Idéal et le Réel, Réalistes et Idéaux, Parnassiens et Natura*lichtes !*

Chantavoine trop mélodieux susurre autour de Zola. Bien ! Mais qui me chantera Chantavoine ?

Le petit Paul est gourmand. Le petit Paul est grondé et repentant.

— Vois-tu comme c'est vilain d'être gourmand, mon petit Paul ! Dis toi-même, dis que c'est bien vilain d'être gourmand ?

— Oh ! oui, petite mère. C'est bien vilain d'être gourmand ; — mais c'est bien bon !

Le Guibollard de Scholl — celui qui tire l'épée « comme Damoclès » — est toujours là.

On parle d'un homme actif et industrieux.

— . . . comme un castor ! surenchérit Guibollard ; — il se ferait un chapeau avec sa queue ! . . .

En voici bien d'une autre ! Le Grand Conseil maçonnique — de l'ordre Écossais, rassurons-nous ! — vient de frapper de sommeil une loge dont il trouve les opinions « trop avancées ». Cette tape à la somnolence est signée du cher et vénérable grand-maître Crémieux, qui a eu tort. Mais c'est Guiffrey, le grand chancelier Guiffrey, qui a contresigné.— Grand chancelier Guiffrey, tu me fais de la peine !

J'achèverai mes jours à m'étonner de cette universelle manie des gens de gouverner, diriger, régenter les autres. Nous avons vu les protestants, soulevés jadis au nom de la liberté, oublier ce beau nom de protestants et s'entre-anathématiser comme de simples catholiques. Si les francs-maçons, hommes de tous les affranchissements et de toutes les franchises, se mettent, et ce n'est pas d'hier, à s'entre-morigéner

et persécuter, faudra-t-il donc aller vivre tout seul au fond d'un bois pour se garer d'être « gouverné » par son voisin?

J'ai eu l'honneur d'être un instant franc-maçon et j'avais subi les épreuves. Malheureusement, à chaque réunion, j'oubliais constamment les rites d'entrée, comment on doit « saluer le temple », comment il faut « découvrir la colonne ». On en riait, de bonne amitié, et moi aussi; mais comme je me trompais toujours, ne pouvant jamais me rappeler ces niaiseries, je craignis qu'on pût croire à la fin que je voulais me moquer des gens; je m'enfuis et je cours encore. Ils n'ont jamais pu me faire revenir. — Ce grand-chancelier Guiffrey ne me le fait pas regretter; il m'aurait peut-être « frappé de sommeil » au moment où j'aurais eu le moins envie de dormir, ce qui m'eût gêné.

En m'appliquant pas mal, surtout encore pour ne pas trop désobliger de bonnes gens qui ont de l'amitié pour moi — et qui gobent ça, — j'arriverais peut-être, à la grande rigueur et dans une certaine mesure, à admettre — pour les autres — le bonheur que promet à ses élus l'Église catholique, et qui consiste uniquement et pour l'éternité à contempler Dieu face à face.

Mais je n'admettrais pas, même pour une seconde, le supplice par trop essentiel de regarder seulement de profil, assise à côté de moi à l'Institut, cette baudruche grotesque dont j'écris le nom parce que, comme disait ce bon Commerson dans ses immortelles *Pensées d'un Emballeur*, « les paroles ne puent pas : » — M. Émile Ollivier.

Il paraît que ce malsain en ce moment s'agite et que chacun de ses mouvements fait venir des cloques à ses voisins, selon la propriété caractéristique de cette espèce de corizes. C'est bien fait et j'en suis fort aise. Tout doit se payer, même les dettes — et les Académiciens ont là, et bien encore ailleurs, un fier compte à nous régler !

C'est le moment qu'a justement choisi cet original Labiche pour se porter candidat à l'Académie. Et dire qu'il existe à cette heure un homme de l'esprit le plus fin et le plus charmant, sympathique à tous, respecté de tous, et encore aimant personnellement la propreté, — né heureux s'il en fut un au monde, et l'ayant mérité, — auquel rien ne manque, en un mot, rien, — si ce n'est l'étrange jouissance qu'il rêve de passer de temps en temps une ou deux heures en la

vilaine compagnie de ce strabique Ollivier et du non moins affreux de Broglie, — que j'appelais *Tête à claques* au collège et qui n'a jamais volé son nom.

Bibelotons!

Un vieux quatrain de la Restauration, sous la Chambre *introuvable*.

Il servira éternellement...

« Dans l'auguste Assemblée il est sûr que tout cloche.
La raison, chacun l'aperçoit :
Le côté droit est toujours gauche
Et le gauche n'est jamais droit. »

Le très opulent comte de G..., mort il y a quelques semaines, possédait au centre du quartier de la Madeleine, au sein d'une rue paisible, un merveilleux hôtel — qu'il n'a pas emporté avec lui.

Les deux vastes portes géminées de cet hôtel à l'entrée quasi monumentale ouvrent à l'œil étonné du

rare passant les perspectives d'un véritable parc. Les ramiers par centaines s'abattent des grands arbres en tournoyant pour picorer par le sable des larges allées, et le soleil a la place pour se lever et se coucher à son aise dans cette immensité de végétation.

Quand les Prussiens, appelés par l'Empire et retenus précieusement par le 4 septembre, se rapprochèrent de notre enceinte, le comte G..., que son âge dispensait de tout service public, décida qu'il ne quitterait point Paris — ce qui était de bon exemple ; — puis, en vieillard prudent, il se préoccupa de ses approvisionnements. Ses moyens le lui permettaient.

Alors on vit débarquer là toute une arche de Noé. Troupeaux de bœufs, vaches laitières, parc de moutons, cochons aux panses roses, compagnies de dindons, bandes d'oies et canards. Je ne parle pas du poulailler, non plus que des greniers et offices bondés du froment de Beauce le plus pur, des huiles extrafines de Provence, ni de toutes les conserves de la nature, Cuvilier et veuve Amphoux, premières marques.

Si bien qu'au fur et à mesure des besoins, sans une seconde d'arrêt, le boucher abattait, la vachère trayait, la bergère baratait, le boulanger cuisait, le cuisinier cuisinait, et, pendant qu'aux remparts et par toute la ville châtiée, tout manquait à tous jusqu'à l'exécrable

pain, par un froid noir sans bois ni charbon, — dans cette oasis, dans cet Eden béni, les broches tournaient éternellement devant les brasiers toujours flamboyants au-dessus des lèchefrites pétillantes, comme ces feux des verreries qui ne s'éteignent jamais...

Advint le 19 janvier, et, toute prête, la proclamation de déroute en cette pleine victoire finale et trop démonstrative (— vous vous le rappelez, ce Trochu !) — la capitulation, enfin !...

Quand on lui vint apprendre la fatale nouvelle, le comte G... s'émut :

— Quoi, dit-il, déjà ! Mais on pouvait tenir plus longtemps, car enfin « *on n'a pas encore trop souffert !...* »

O innocences éternelles !...

Le printemps s'étant à peu près décidé à montrer enfin le bout de son nez, sauf à le moucher, les incendies sont entrés en pleine floraison sur le territoire russe, et chaque district à l'envi s'émaille d'assassinats.

Dans une des innombrables couvées d'accusés qui défilent sous l'aile maternelle des non moins innombrables conseils de guerre, nous surprenons à Kieff

un prévenu, — sujet Prussien. — Je guettais la main de celui-là, m'étonnant du retard.

A propos de Prussiens, souvenir d'un proverbe polonais :

« Il vaut mieux perdre avec le Russe que trouver avec l'Allemand. »

Guillaume Tell a pris une seconde manière, comme Raphaël. A cette heure, il jalouse Gessler. — La Suisse rétablit la peine de mort.

Je ne m'y connais pas, ou voilà une invitation aux pays qui jouissaient de la peine de mort à rétablir la torture.

Sur les murs, écrit avec ce crayon rouge vengeur que tous les Parisiens connaissent :

— Gavardie a *vu le loup !*

A la nouvelle de la mort de l'amiral Saisset, quelques journaux se répandent en éloges selon le rite sur le

courage de l'amiral feu, et l'un de ces enthousiastes va même jusqu'à raconter que l'amiral ne quitta son poste devant les Prussiens que lorsque « la dernière pierre » en fut balayée par les obus.

Comme il est à supposer que cette « dernière pierre », à l'instar de toutes les dernières pierres en général, n'a pu être balayée qu'après toutes les autres pierres premières au fur et à mesure, il serait moins lyrique mais plus court de dire tout de suite que l'amiral avait le goût de se loger en plein air.

Ces exagérations me semblent plus blessantes encore pour la famille du mort que choquantes pour nous. Encore dirai-je qu'en France et partout, louer un soldat de son courage m'a toujours paru aussi impertinent que si on le félicitait de ce qu'il porte le nez à peu près au milieu du visage. Pour le soldat comme pour le citoyen, puisqu'on persiste à nous canaliser séparément, le courage physique — ce qui est mépris et même inconscience de la mort — est tellement la première des vertus de l'homme qu'elle en est la dernière : celui qui ne l'a pas est au-dessous de la parole.

Vertu négative d'ailleurs, trop souvent antihumaine et secondaire en tous cas, puisque au-dessus du plus héroïque des guerriers, elle appartient en premier lieu

sans conteste au chien enragé et au fou furieux dans sa camisole de force.

Nous recevons le *communiqué* suivant, que nous enregistrons très volontiers, bien que la phrase finale nous ait paru un peu véhémente :

« Le *Voltaire*, rendant compte d'une prétendue remise de la barrette à deux évêques par le président de la République, omet de dire que ce n'est aucun de ces deux évêques qui a naguère appelé nos ministres « pourceaux ». C'est un autre.

» Il tombe d'ailleurs sous le bon sens que cette cérémonie grotesque de remise de barrette, tradition monarchique s'il en fut et essentiellement contraire à l'esprit de nos institutions, ne pouvait avoir lieu sous le régime républicain et qu'elle n'a pas eu lieu.

» Que le *Voltaire* se le tienne donc pour dit ! Morgué ! Tatigué ! Jarnigué ! »

(Communiqué.)

La Religion! quelque chose dans les temps où on en mourait, — moins que rien par les temps où on en vit.



II

Né artilleur! — L'injure — Les chiens voyageurs. — Et!!!... — Rencontre de nuit. — Les Bonapartistes et Monsieur Cryptogame. — Un parvenant.—La croix d'honneur et Coquelin, ami des Dieux.—Tous! Tous!!! —En ballon. — La besogne des prophètes se simplifie. — *In hoc signo vinces!* — Devant le jury. — Enfin nous avons fait faillite ! — Trois pouces de jambes..... — Le tort qu'on nous pardonne le moins. — Consultations juridiques. — Jack Sheppard et le *Courrier de Vaugelas.* — Un monsieur distrait.

Nos petits neveux ne manqueront pas de se dire, quand leurs aînés n'y seront plus :

— « C'était décidément un drôle de siècle, ce Siècle de Sarah Bernard ! Ni hommes ni actrices, tous sculpteurs, peintres et journalistes ; non pas peintres, impressionnistes ; pas journalistes, reporters ; pas littérateurs, naturalistes. Mais ceci n'est qu'un détail. — Figurez-vous qu'ils avaient trouvé le procédé pour faire de l'impérialisme sans empereur, le civet sans lièvre et la République avec les lois de l'empire.

» Et, pour mieux faire sentir aux populations émues la perte de leur jeune prince, prématurément fauché au pays où fleurit l'hippopotame, les bonapartistes publiaient ses discours posthumes où cet espoir de la France se vantait — à Paris, d'aimer « *sabrer* », goût incommode à ceux qu'on sabre, — à Woolwich, et « *avec chaleur* », de s'être « *senti né artilleur* », profession malsaine par excellence.

Au moins s'il s'était glorifié, même sans « *chaleur* », d'être né bandagiste !

Il est deux sortes de gens qui oublient l'injure : ceux qui sont au-dessus et ceux qui sont au-dessous.

Jusques à quand proscrirons-nous les sentiments les plus doux de la famille ?

J'ai assisté hier, sur le trottoir d'embarquement

d'une ligne de chemin de fer que la pudeur m'empêche de nommer, à un spectacle émouvant.

Une vieille dame débarquant d'un train de petite banlieue se refusait énergiquement à reconnaître son chien, qu'on venait de lui retirer de la petite boîte spéciale creusée sous les bagages, juste derrière les charbons et la fumée de la machine.

Elle avait fait enregistrer un chien blanc, on lui rendait un chien noir.

Les chemins de fer traitent vraiment ces pauvres bêtes comme un bonapartiste ne ferait pas un Zulu.

Non seulement on les sépare de leurs maîtres, mais encore on les entasse muselés dans des espèces de boîtes à dominos où ils sont admis à accepter la gale d'un compagnon malpropre et, pis encore, une « bonne » fluxion de poitrine dès la première station, quand on les a bourrés, tout chauds de la course, dans ces claires-voies.

Ces administrations cupides mais sans pudeur n'ont même pas la convenance de séparer les sexes, et Dieu sait quelles mésalliances en sont déjà résultées dans certaines généalogies. — Où veut-on donc conduire nos aristocraties ? Qu'on ait au moins la franchise de l'avouer.

Recommandé au prône de la Société protectrice des animaux. — Mais à quoi sert la Société protectrice des animaux, qui pouvait rendre de si grands services.....

Il est, de par le personnel grammatical, une petite drogue de conjonction tout à fait insidieuse, et que le très intéressant *Courrier de Vaugelas* a tort de ne pas signaler à la défiance des populations. C'est la copulative ET, qui n'a l'air de rien du tout par elle-même, et qui n'a pourtant pas sa pareille pour mettre son monde dedans.

Cette bavarde ne sait jamais s'arrêter à temps. Oubliant que le silence est d'or, elle va, va, et ne fait dire que des sottises.

Les Russes ne s'en sont pas défiés l'autre jour en condamnant le nihiliste Solowief à mort — *et* — à la perte de ses droits civiques. Ils avaient cependant comme vieil exemple, pour se mettre en garde, la légende de Jean Hiroux condamné à mort — *et* — à seize francs d'amende ; — sans parler de notre Ordonnance de police, stéréotypée depuis la rentrée des Bourbons à chaque retour d'été, « *concernant les chiens ET les bouledogues* », — et encore l'ancien article 21 du règlement de la Chambre des députés que tous les corps législatifs, que nos divers gouvernements ont eus aux pieds les uns après les autres, se sont précieusement transmis : « — *Dans les discussions, les orateurs parlent alternativement pour ET contre.....* »

Ils sont bien forts tout de même, ces Russes !

A Kieff, deux heures de nuit, un jeune gommeux du cru, rentrant je ne sais d'où, rencontre un ami revenant du même endroit, mais ailleurs.

L'ami rencontré est bras dessus dessous avec un compagnon. — Présentation.

— « Mon cher, je vous présente M ....ki que vous devriez déjà connaître. Un peu espion, mais le plus spirituel et charmant garçon du monde..... »

N'est-ce pas le comble de la civilisation ?

Les bonapartistes avec des cris féroces décrètent l'Empire.

Mais il leur manque l'Empereur.

Cette folie, qu'on ne peut malheureusement pas appeler douce, me rappelle par à peu près une des plus gaies histoires du brave Toppfer.

Le paisible M. Cryptogame est assis pour déjeuner, coiffé de son éternel chapeau de paille piqué de lépidoptères et coléoptères.

Devant lui, debout, les poings en table, la sèche Elvire, impatiente du célibat et comminatoire.

Comme légende ?

— *Elvire demande à M. Cryptogame de fixer un jour.*

Et sous le dessin suivant :

— *M. Cryptogame fixe jeudi — et demande pourquoi faire ?...*

A force de se débattre contre la mauvaise fortune, cet animal de V... n'est pas encore arrivé, mais il finira peut-être par prévaloir.

Il est certain qu'il est au moins en route, car il commence déjà à se payer le luxe d'ajouter à ses autres défauts l'impertinence.

L'arrogance, à demain.

Il molestait son secrétaire, l'autre jour, — car il a un secrétaire.

Le secrétaire, entre ses dents :

« — Va donc, *parvenant !* »

Pour une foule de motifs trop longs à déduire, je n'aime pas les décorations, surtout à mon usage. J'ai dû, quoique indigne mais par simple bénéfice d'âge, je suppose, en refuser au moins deux — et une petite.

Ce qui ne m'empêche pas de m'être trouvé tout enchanté du fond du cœur chaque fois que j'ai vu les croix et les surcroix arriver à mes amis. Je me dis alors : — Puisque mon ami l'a, c'est que ça lui fait plaisir de l'avoir, d'abord ; ensuite, c'est une croix de plus. Tout profit !

Et j'allume mon lampion.

Or, on parle beaucoup en ce moment de résoudre la question — question ? — de la croix donnée aux comédiens.

Donnez-la, donnez-la donc tout de suite à tous, — TOUS ! ! !

— Plus il y en aura...

D'ailleurs, malin pour se cramponner comme un vieux singe à queue prenante, ce non moins vieux ordre de la Légion d'honneur!

De temps à autre, il s'applique et trouve le moyen de décorer quelqu'un qui le mérite.

On lui a appris et il a retenu que c'est par le croisement des espèces que la beauté de la race se perpétue.

Comme les temps changent, tout de même!

Il y a cent ans à peine, sous Calonne ou ce bon Chamillard, j'aurais pu dans les bureaux et simple croquant plumitif, contresigner l'ordre d'écrou de Coquelin pour irrévérence.

Aujourd'hui, pour rien du tout, c'est Coquelin, l'ami des dieux, qui me ficherait au Fort-l'Évêque comme un maroufle!...

Et pendant ce temps-là, Sarah Bernard, « *qui n'est pas bête*, » tient à elle seule tout simplement l'emploi des deux Montgolfier.

A propos de Montgolfier, une question qui n'a rien de personnel ; — mais un mauvais coup est si vite reçu, et surtout donné ! — question qui me revient souvent le soir sur le traversin et m'obsède depuis des années.

Je la renvoie aux méditations de la Parlotte des jeunes avocats, au quai d'Orsay. — Si la Parlotte n'est plus là, faire suivre : elle est assurément quelque part ailleurs.

Deux hommes sont en ballon.

L'un des deux hommes tue l'autre.

Le ballon n'a pas de pavillon et flotte, sans repère possible, par les espaces...

— De quelle juridiction — sa conscience à part — le meurtrier est-il justiciable ?

Je n'ai pas l'avantage de connaître le Président ni les membres du Jury qui ont acquitté *à l'unanimité*, dit-on, M. Granier de Cassagnac, lequel, plus large encore que le ministère public, les récusait tous d'avance. Ils viennent de lui témoigner amicalement à quel point il avait tort dans cette crainte enfantine.

J'ai encore moins l'envie de me demander ici si cet acquittement, toujours unanime, correspond aussi unanimement à l'opinion publique. Il est entendu, — de par le Roy, la loi et justice, selon la formule, — que cela ne nous regarde pas, ni moi ni personne.

Mais j'ai eu l'inconvénient de connaître trop personnellement un autre Président d'un autre Jury d'assises, et je veux raconter son histoire instructive, à seule fin d'arriver cette bonne fois à une question qui me brûle depuis trop longtemps les lèvres.

Voici l'histoire ; — j'ai les témoins :

J'avais un caissier qui me volait, ce qui témoigne pour commencer que je ne suis pas précisément un original.

Charmant garçon d'ailleurs, doux, affable, gai, lettré encore. J'avais en lui confiance aveugle et tout le monde l'aimait, sauf un autre employé — qui le guettait.

Cet autre employé me le signala un beau jour comme voleur. Pas l'ombre de doute, hélas ! Sans parler de la découverte coïncidente de dépenses plus qu'exagérées, en compagnie joyeuse, au café voisin, l'indicateur me remettait le relevé quotidien des détournements commis chaque jour avec une régularité inflexible,

du premier au dernier quantième de la quinzaine.
Je chassai mon voleur — qui s'éclipsa.

Un an ou deux plus tard, — 1870, — je remontais le boulevard de Sébastopol avec un employé supérieur des chemins de fer de l'Est. C'était au plein de l'échauffourée du 31 octobre, dans l'après-midi. Les bataillons de Belleville, la Chapelle, Montmartre et autres localités non moins conservatrices descendaient au pas redoublé sur l'Hôtel de Ville. En bons Parisiens, nous nous étions arrêtés au bord de la chaussée pour contempler le défilé.

En tête d'une des compagnies, un jeune et brillant capitaine, tout flambant uniformé de neuf, m'aperçoit — et m'adresse de son épée nue le salut le plus gracieux.

Je reste ébahi : c'était mon voleur — qui décidément ne m'en voulait pas.

Mais je devais être surpris davantage.

Un an ou deux encore, on accourt un matin m'apprendre une déplorable nouvelle. — Un homme que

j'avais connu honnête et honoré, bon, intelligent, dans une situation excellente, venait d'être arrêté pour détournements considérables au détriment de l'un de nos plus gros établissements financiers : l'affaire fit alors grand bruit.

Et ce même homme — qu'alors je connaissais à peine — était venu une fois à moi, spontanément, pour me rendre un service...

Sa famille éplorée me demande si je connais quelqu'un sur la liste des jurés qu'elle m'apporte.

Je regarde deux fois, trois fois, et ne vois aucun nom qui me rappelle un souvenir, si ce n'est — synonymie invraisemblable — le nom de mon ancien caissier voleur. — Impossible ! D'abord, il est de notoriété que ce malheureux, qui n'a peut-être endossé qu'une fois dans sa vie un costume réellement neuf, le jour de son avènement au capitanat, n'est même pas domicilié dans ses meubles. Et qu'est-ce encore que ce gars-là a pu devenir pendant la Commune ? Plus que suspect à tous les points de vue pour les trieurs de jurés. — Ce n'est pas lui.

Ah ! si c'était lui ! comme j'irais au devant de cette vilaine rencontre ! Si c'était lui ! je n'aurais même pas une parole à prononcer, je n'aurais qu'à le regarder bien en face pour assurer à ces pauvres gens au moins son indulgence, — à *lui !...*

Le jour du jugement, je cours au Palais, anxieux, navré de n'avoir pu servir en rien celui qui m'obligea jadis, cherchant encore, me creusant la cervelle, — et le premier visage rencontré est celui de mon ancien voleur, qui tout de noir vêtu, imperturbable mais gracieux toujours, vient à moi et — comme si nous nous étions quittés la veille après le dîner — me tend intrépidement la main — cette même main qui m'avait volé...

J'esquive de la mienne : il ne s'émeut pas.

— Que venez-vous faire ici, mon cher maître ? me demande-t-il d'un ton dégagé. Moi, je m'y trouve pour une besogne bien ennuyeuse, *ils m'ont demandé* (*sic*) de présider le jury.

— A vous !!!... — Eh bien ! j'en suis aise. Puisque c'est vous, X..., qui jugez aujourd'hui les autres, vous me ferez le plaisir d'être indulgent pour un malheureux dont le sort va se trouver en vos mains, Monsieur B...

— B...! dit mon homme en se rengorgeant. Diable ! diable! — *Mais son cas est grave !...* (*sic.*)

Je me tiens à la disposition de qui de droit pour spécifier très précisément les noms et les dates de

cette monstrueuse histoire, qui peut encore se renouveler tous les jours, — à la condition qu'on me dira en réponse dans quel bourbier de police les gens qui trient les jurés m'avaient pêché ce président-là.

Et j'arrive où j'en voulais — à ma question.

Je demande en vertu de quelle loi républicaine et sur quel volet de renseignements sont triés — sous le Suffrage Universel — les jurés choisis pour disposer de la liberté, de la vie et de l'honneur des citoyens.

Je demande qui ose, et en quelle vertu, s'arroger, même au nom de la Loi, le droit inouï de ces choix.

Et, au nom du bon sens primitif, au nom du plus élémentaire sentiment de sa conservation réservé au dernier des êtres dans l'échelle animale, — je demande enfin et surtout de qui se moquent les législateurs républicains qui prétendent vouloir la vie de la République en conservant avec un soin jaloux surtout les lois précisément et uniquement faites pour la tuer.

— Enfin, nous avons fait faillite ! — et nous ouvrons nos nouveaux magasins !!!

Dans ce cri du cœur aux variantes sans fin, la presse bonapartiste marie de son moins mal la réclame à l'élégie. L'important pour le quart d'heure, c'est de ne pas avoir l'air de désespérer.

En jetant l'œil par hasard sur ces éloquences, je tombe sur un impair : le rédacteur s'attendrit, naturellement, en retrouvant dans le torse du deux fois EX-prince impérial — « la longueur traditionnelle du buste des Napoléons ».

Accordé, sans même chicaner sur la transmission de race du Napoléon I au Napoléon III. Il est positif que le premier des Napoléons, comme le deuxième (numéroté trois) et le petit dernier avaient plein droit à se réclamer du dicton populaire : — « Trois pouces de jambes et... » etc.

Seulement, le panégyriste, étranger à l'anatomie comparée, ignore jusqu'aux travaux si répandus de notre brave Toussenel.

L'analogie passionnelle lui aurait fait rengaîner son compliment bien vite en lui apprenant que la longueur du torse et le développement des membres antérieurs appartiennent essentiellement aux carnassiers carni-

vores — (la hyène, etc.), — que la nature a disposés pour saisir et retenir la proie.

Le tort que les hommes vous pardonnent le moins, c'est le tort qu'il vous ont fait.

Je flaire un peu rance cette petite histoire, mais elle ne m'est pas désagréable tout de même.

X... a sur le pavé parisien une telle supériorité comme « raseur » que la concurrence l'accuse de faire venir ses rasoirs de Londres.

Il est le client le plus redouté de l'agréé S..., qui s'en gare comme de la peste.

Mais, l'autre jour, nez à nez, pris à l'abordage par la boutonnière et sans possibilité de fuite, S..., avant toute parole, s'écrie :

« — X... ! vous savez !... Les consultations dans mon cabinet, c'est deux louis; mais dans la rue, c'est cent francs ! »

X... s'est dispersé du coup.

Dans un non moins vieux vaudeville de Duvert Lausanne, Arnal disait :

« — Lord Byron, — que les Anglais, dans leur ignorance de la prononciation française, appellent « *lord Baïronne*... »

Je me suis demandé quelquefois et je demande au *Courrier de Vaugelas* si notre mot d'argot enfantin « chipper » ne viendrait pas du nom légendaire et populaire chez les Anglais, de *Jack Sheppard*, célèbre voleur du dix-huitième siècle, que Mme Marie Laurent représentait avec tant de succès dans le drame les *Chevaliers du Brouillard*.

Si j'ai gagné un lapin, passez-le !

Le monsieur distrait est debout entassé avec d'autres dans une embrasure de porte. Chacun se hisse sur les pointes pour voir les danseuses.

LE MONSIEUR DISTRAIT. — Tiens ! tiens !!! tiens!!!... Mais, est-ce que Mme V... n'est pas enceinte ?

SON VOISIN, *très monté*. — Faites donc attention une fois en votre vie à ce que vous dites, monsieur, si vous en êtes capable ! Vous savez bien que Mme V..., ma sœur, est veuve depuis dix-huit mois ?

LE MONSIEUR DISTRAIT, *se confondant en excuses*. — Oh ! mille pardons ! je la croyais toujours demoiselle !...

. . . .

. . . Au moment où nous arrivions, *Elle* et moi, à l'angle des rues Pasquier et Chauveau-Lagarde, la pluie recommença à tomber. *Elle* avait, comme par un fait exprès, sa robe de visites de noces, toute fraîche et neuve. « — Pressons le pas ! lui dis-je. Voilà l'ondée qui reprend, et ils doivent déjà être à table. »

Nous prenions notre élan, — quand d'ensemble nous nous arrêtâmes court :

Un petit chien, dont les os perçaient la peau sous ses poils collés par la pluie, laid, archibâtardé, sans couleur appréciable sous la boue, grelottant, la queue entre les jambes, était campé, seul, au milieu du carrefour. Il y eût semblé figé sans son frissonnement non interrompu.

Il interrogeait mélancoliquement de l'œil les quatre rues autour de lui, se demandant laquelle lui serait moins inclémente pour y pousser son vagabondage sans espoir...

Il me regarda — étant le plus grand des deux devant lui et comme de juste devant le plus protéger, — il me regarda d'un regard profond, plein d'éloquence muette, de prière humble et d'angoisse, — le regard de l'isolé, de l'abandonné, du condamné.

Et ce regard du misérable disait : — Est-ce celui-là, enfin, ô mon Dieu ! qui me fera miséricorde ? Est-ce lui qui va me prendre et défendre, qui va me donner le toit, me réchauffer, me nourrir ? Est-ce lui qui va me rendre la vie quand la mort déjà me tient ?

Je l'avais bien vu, certes, mais je ne l'avais pas regardé.

Si je l'avais regardé, — oh ! si je l'avais regardé,

j'étais perdu, je l'avais bien senti. Aussi m'étais-je détourné d'un air indifférent... — Mais *Elle*, il y avait *Elle !*... — J'avais eu beau me mettre bien vite entre ce regard et elle, elle l'avait senti plutôt encore que vu, — et c'est elle à son tour qui me regardait, bien tout au fond de moi, et qui, muette aussi, m'interrogeait — et me priait...

Tout cela, rapide comme la pensée et aussi comme l'irritation qui me gagnait, l'irritation de l'homme qui déjà n'est pas content de lui. — Eh bien ! quoi ? Est-ce que je ne le vois pas, moi aussi, le petit chien? Est-ce que je suis un être sans cœur, un méchant ? Mais, en vérité, puis-je amener cette horrible bête, ce lambeau boueux, chez des hôtes qui nous connaissent à peine ? — Et nous sommes en retard, et les secondes s'ajoutent aux minutes, et cette pluie qui tombe !..) — Encore, faut-il ramasser tous les chiens errants ? — Et qui nous dit que celui-ci n'est pas enragé ? etc.

Il fallait trancher d'un coup, enfin : — « Et puis, dis-je résolument, pense donc : ça nous en ferait trois ! ! ! — Allons, viens ! »

Et je l'entraînai — sans nous retourner.

Mais nous n'osions plus nous parler, et le regard du pauvre petit chien, dans ma pensée, me suivait, reproche obstiné, remords....

. . . .
. . . .

Je l'entends, *Elle*, je l'entends toujours, enfant encore, à peine femme ; j'entends sa voix, infiniment douce, un peu hésitante et qui, par exception réservée, ne s'affermissait qu'émue.

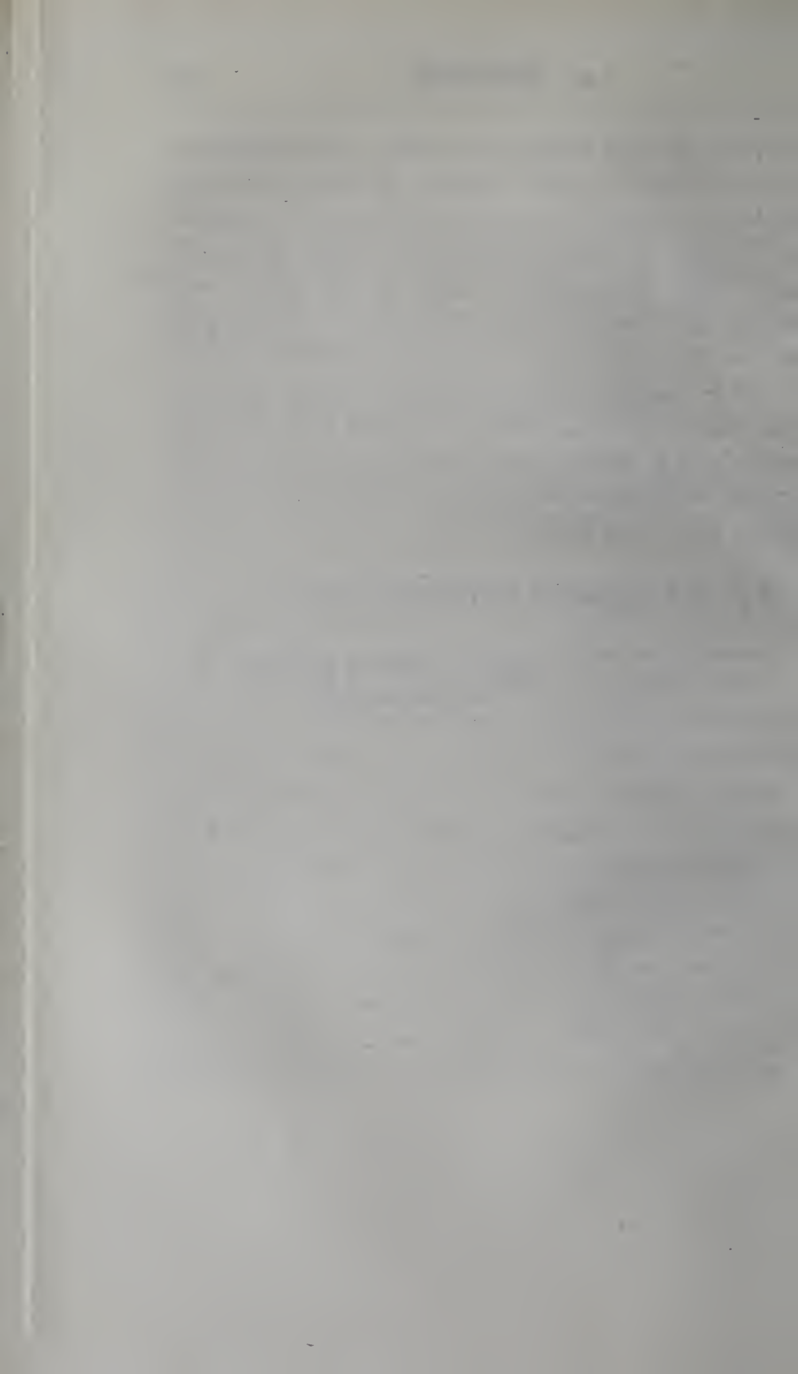
Elle me disait, dans ces commencements :

« — Tu en sais bien plus que moi et il m'est bon de te croire toujours en toute chose ; mais là, je ne le puis plus et je sens bien au fond de moi que je ne le pourrai jamais. Comment serais-je jamais heureuse, qui jamais au monde pourrait être heureux lorsqu'il y a tant de mal? J'aurais ton amour éternel, je conserverais éternellement autour de moi tous ceux que j'aime et qui m'aiment, tout ce qui est le bonheur pour nous me serait accordé sans réserve et sans fin ; — mieux encore, je vivrais à jamais en esprit avec toi dans l'extase d'un rêve charmant, par l'espace, la clarté, les oiseaux et les fleurs, — que la pensée du mal des autres, cet insupportable remords, viendrait au milieu de mon abominable, égoïste oubli, me percer comme une lame aiguë. Comment ! je jouis de tout et tant d'autres manquent de tout ! Celui-ci a faim, cet autre a froid. Au fond des hôpitaux, le pauvre meurt dans la souffrance, sans la famille, sans l'ami. Je vois le captif, je vois l'exilé, je

vois celui qui tend vainement la main. Ils souffrent et ils s'en vengent en étant mauvais. Ils martyrisent, ils supplicient jusqu'au tout petit enfant qui n'a jamais fait de mal. Ils achèvent sous leurs coups le cheval tombé. Que d'horreurs ! — Oui, je sais qu'ils ont imaginé, pour ce qu'ils croient le bien, je ne dis pas non, — cette religion qui veut que tout soit au mieux, et que le mal soit nécessaire et profitable. Mais j'ai beau vouloir me soumettre, je ne peux pas, et il me semble que je suis un monstre quand il m'arrive de sourire. — Tiens ! seulement, te le rappelles-tu, notre pauvre petit chien mouillé?... »

Si je me le rappelais ! Il m'étouffe encore...

(Extrait des *Mémoires de Gaspard*,
— à jamais inédits.)



III

La Chapelle Épilatoire. — Jules Simon et l'archevêque de Paris. — L'emballeur Commerson emballé. — Au pays des Coquecigrues. — Joseph et la Putiphar. — Le *Constitutionnègre*. — Sus aux socialistes! — M. le vice-président Biscotin. — L'odieux Papon (extrême gauche). — Mayeux, Prudhomme, Macaire, Vireloque, Calino, Guibollard et M. Petdcloup. — Villemessant modiste. — Le poète Banville. — Gagner la belle .. — L'avoué canotier. — Trochu le macrocéphale. — Avant tout les Prussiens! — En Afrique. — La Charogne. — Les pommes vertes.

Je contemple toujours avec étonnement la Chapelle dite Expiatoire de la mort de Louis XVI — que les concierges du quartier, gens irrévérencieux, ont tort d'appeler « Explicatoire », voire « Épilatoire ».

Cet appel, désespéré et stérile, d'un irrévocable arrêt, — en pierres de taille, d'un style médiocre et tout à fait désobligeant pour l'œil, ne me gêne pas d'ailleurs autrement dès qu'il reste trois ou quatre fidèles encore qui semblent tenir beaucoup à y venir une

fois l'an; autant qu'on le peut, il ne faut désobliger ni déranger personne.

Mais, d'autre part, il faudrait un peu aussi considérer, au nom de l'histoire et de la logique, que cette chapelle est le démenti flagrant et permanent, la négation quelque peu provocante de tout ce que nous avons fait, de tout ce que nous avons été depuis 89. Elle supprime tout, jusqu'à notre État civil, et si elle existe, c'est nous qui n'avons pas le droit d'exister.

Au moins sur cette contradiction de simple détail, et qui n'est pas sans agacer quelques-uns, est-ce qu'il ne serait pas un peu temps de s'entendre ?

Toute religion, avant d'être une utopie, puis un dogme, puis une tradition, a irrémissiblement commencé par être une révolution. Le Christ est un de nos plus grands révoltés.

Il faut bien que nos plus déterminés conservateurs et immobilistes reconnaissent cette vérité historique, pour peu qu'ils entr'ouvrent les yeux.

Toute tradition étant, de par son nom même, faite pour être transmise à ceux qui en veulent, on comprend qu'une Religion s'accepte, — pourvu qu'on ne l'impose pas.

Il est encore et surtout intéressant pour la conservation et la perpétuité des Religions qu'on ne les impose pas à l'effet d'en tirer profit. Ce fut une mauvaise heure pour elles quand un Maître put écrire : — Lorsqu'on te parle de Dieu, mets la main sur ta poche !

En fait de Religion, c'est-à-dire de Foi, puisque seule la Foi sauve, il semble dans la logique ici relative qu'il ne soit rigoureusement à admettre que la soumission pure, pleine et entière, — aveugle.

Mais généralement les gens qui ont ce qu'ils appellent une religion se la taillent sur le patron de leurs défauts et de leurs vices, allongeant de ci, coupant de là, acceptant du dogme ce qu'il leur convient, en rognant ce qui les gênerait, le tout à la commodité de la demande. — Cela fait une très grande quantité de religions.

Ce qui est plus bizarre, c'est que lorsqu'ils ont ainsi disposé leur traversin, ces gens-là y dorment tout à fait tranquilles.

J'ai connu aussi un athée forcené qui nous disait en roulant des yeux terribles :

— Moi, Monsieur, je ne suis pas un imbécile : je ne crois pas à toutes les bêtises des prêtres, je ne crois pas en Dieu, moi, Monsieur ! — *mais je crois qu'il y a un Etre suprême, qui.....*

Et les déductions s'ensuivaient.

Mais il y a plus fort encore que toutes ces religions-là : — c'est la religion présente de Jules Simon — l'homme qui a inventé la fameuse formule : « profon-

dément républicain, et profondément conservateur. »
— sans pareil, d'autre part, pour imiter dans les sociétés le cri du petit chien « que l'on lui a marché sur la patte. »

Du temps que cet équilibriste était ministre de l'Intérieur sous le « loyal » Maréchal, un député de nos amis le rencontre sortant de la Chambre au commencement de la séance.

— Comment, Monsieur le Ministre, vous nous quittez. déjà ?

— Oui, répond le fils de Voltaire par le trou le plus doux de sa flûte, componctueux, tout miel et cire: — je viens d'apprendre que Mgr l'Archevêque souffre d'un méchant vilain rhume et je vais passer une petite demi-heure auprès de lui pour le consoler un peu... (*Textuel.*)

Et il file de côté, demi-voûté, l'œil en boutonnière de soutane...

COMMERSON.

De taille moyenne, tout juste ; le front bombé et haut, le V de la veine frontale en saillie comme des cordes ; l'œil gros, — bleu faïence, dont l'iris semblait en longueur verticale : un œil de caïman ; — sous le nez, fort, bien gaulois, une paire de fortes moustaches ; — le maxillaire inférieur largement attaché : — dans l'ensemble de l'allure et de la tenue, la stricte netteté d'un sergent-major en bourgeois, — tel m'apparaît encore ce Commerson bizarre qui lègue à la postérité, — comme tel autre, Leuctres et Mantinée, — les deux journaux créés par lui, le *Tam-Tam* et le *Tintamarre*, — sans parler des *Pensées d'un Emballeur* ni des *Rêveries d'un Étameur*, ni des *Binettes contemporaines*, ni du *Code civil dévoilé* — et autres poèmes.

Je ne saurais prétendre que Gutenberg, s'il revenait dans nos murs, n'éprouvât une légère surprise

devant l'œuvre de Commerson, et je ne crois pas qu'il ait inventé l'imprimerie surtout pour ça. Mais quand nous avons la fortune de rencontrer, entre un article de Sarcey — *Ya!!* et le *Devoir* de Simon Jules, quelque chose de personnel et d'imprévu, fût-ce de goût douteux et de gaieté un peu énorme, nous avons à remercier.

A ce biscornu qui ne procède ni de Scarron, ni de Vadé, ni de personne ; à cet amant fidèle du coq-à-l'âne, nous arrivant en ligne droite, celui-là, du vrai pays des Coquecigrues, appartient en propre la gloire d'avoir créé dans notre littérature courante un Genre qui reste sien : le Genre Tintamarresque. Je ne nie point encore qu'il y ait quelque facilité à cette besogne, une fois la manière acquise. Mais, sans comparer rien, les « mots » de Murger qui nous réjouissaient tant étaient du « procédé », tout comme les calembours par à peu près ; et les insupportables « combles » d'aujourd'hui, dont tant de gens ne se lassent pas de se régaler, ne sont pas autre chose. — Commerson demeure pour moi préférable.

Donc ce Commerson se défendit d'être épique avec un acharnement dont il faut lui tenir compte, et il se limita à laisser tomber derrière lui des petits volumes bondés d'aphorismes et autres apophthegmes dans le genre de ceci :

— Que la langue française est bizarre ! On dit « — Francfort-*sur-le-Mein* » — et « — Avoir le cœur *sur-la-Main*. » — Comment voulez-vous que les étrangers puissent s'y reconnaître?

— Si Joseph n'avait pas eu de manteau, je me demande par où la Putiphar aurait pu le retenir?...

Mais pour moi, son chef-d'œuvre, c'est les cinq numéros du CONSTITUTIONNÈGRE, (*Haïti, rue de l'Homme à-la-Grosse-Cravate*, 8 *bis*) charge à fond de train sur le *Constitutionnel* d'alors (1849) et son directeur-abcès, sur la guerre au socialisme et le prince-président, — car nous devons aussi marquer parmi les bons points de Commerson sa sainte et éternelle horreur du bonapartisme.

Dans ce *Constitutionnègre*, où Napoléon s'appelle Soulouque, je trouve, au corps du journal, faits Haïti :

— Ce n'est pas l'empereur qu'on a ramassé ivre-mort avant-hier sur le trottoir de la rue des Singes.

C'est quelqu'un qui lui ressemblait beaucoup.

(*Communiqué.*)

Puis les faits divers : — je cite de mémoire, mais exactement, tenant mes classiques :

— Hier soir, aux portes de la ville, trois socialistes affamés se sont jetés sur un loup qui rentrait paisiblement dans sa famille.

— Une jeune fille du meilleur monde avait été demandée en mariage par un jeune homme d'extérieur agréable sur lequel on avait eu les meilleurs renseignements. Au bout d'une cour de quelques mois, le mariage avait été célébré hier matin, et, après le repas et le bal, la porte de la chambre nuptiale s'était fermée sur les jeunes époux. — Tout à coup, des cris affreux se font entendre. On accourt, on enfonce la porte : Horreur! ce n'était pas un homme que l'infortunée jeune fille avait épousé : — c'était un socialiste!...

— On nous communique un fait que nous nous empressons d'enregistrer, ne fût-ce que pour répondre aux attaques systématiques d'une certaine presse contre la partie la plus respectable de la population. — M. H..., riche propriétaire, quai aux Goyaves, avait pour locataire un malheureux vieillard accablé d'infirmités. Devant cette situation, l'honorable M. H... n'a pas hésité : il a fait lui-même une quête auprès des principaux habitants du quartier, et il est parvenu à réunir une somme de soixante francs, qu'il a appliqués au payement de trois termes que lui devait l'infortuné vieillard. — De pareils traits peuvent se passer de commentaires.

Mais il faudrait tout citer, et le « premier Port-au-Prince », et la séance du Sénat, présidence de M. Biscotin, vice-président, et l'interpellation de « l'odieux » Papon (extrême gauche).

Il s'agit de la demande d'un crédit supplémentaire de deux cents francs pour les frais de layette d'un troisième enfant dont vient d'accoucher la jeune princesse Impériale Irma-Zoé Folichonna, âgée de douze ans.

M. Papon (extrême gauche) : — Je demande la parole.

M. le président Biscotin : — Odieux Papon, vous l'avez.

M. Papon : — Je ne veux pas abuser des instants ni de la patience de l'honorable assemblée. Je me bornerai à demander à Son Excellence M. le Ministre de l'Intérieur qui, pour la troisième fois, nous demande de subvenir aux frais des heureuses délivrances de la jeune princesse, âgée de douze ans, si son A. I. la Princesse Irma-Zoé Folichonna est ou non mariée?

S. E. M. le Ministre de l'intérieur, de sa place : — Vous savez bien que non, Môssieu!

M. Papon. — Alors je me demande pourquoi le pays, déjà épuisé par tant d'autres charges, se cotiserait pour payer le fruit de ses désordres.

Explosion dans l'Assemblée : toute la droite est debout ; cris nombreux : — A l'ordre! Enlevez-le! Tapez dessus! *Crevez-y la gueule !*

M. Papon fait comprendre par gestes qu'on se méprend sur ses intentions. A force d'agiter sa cloche et d'envoyer les questeurs faire reprendre leurs places aux membres qui sont descendus dans l'hémycicle et menacent M. Papon, M. le président finit par obtenir

une trêve au tumulte, et la droite, encore frémissante, se rassied.

Après une courte allocution de l'impartial président qui rappelle l'odieux Papon au respect de l'Assemblée, des convenances et de lui-même, M. Papon déclare retirer son mot malheureux.

M. Papon : — Je serais désolé qu'on pût me croire capable d'avoir froissé avec intention les honorables susceptibilités de l'Assemblée. Je retire donc bien volontiers le mot : — *désordres* — et je lui substitue le mot : — *entrailles*.

Et le « premier Port-au-Prince, » en tête du journal, rendant compte de l'incident et de l'unanimité moins trois voix, de la Chambre qui a enterré l'interpellation de l'odieux Papon, se termine selon le rite par cette phraséologie bien sentie :

..... mais le vote intelligent de la majorité a fait prompte et bonne justice du zèle de ces puritains de commande.

Je ne sais si je me trompe, si les souvenirs de cette époque, encore et à jamais capiteux pour moi, ne me font rien exagérer de mon goût très-vif pour cette « blague » froide et à outrance, mais il me semble que

ces fusées de Commerson méritaient de briller quelques instants de plus et je leur ouvre ici l'asile unique que je puis leur offrir. — Ce livre ne dût-il pas durer plus qu'une matinée de journal, le *Constitutionnègre*, au bout de trente-deux ans, aura au moins revu, ne fût-ce qu'un instant, le jour.

H. Monnier a créé l'immortel Prud'homme, — Traviés a fait Mayeux, — Philipon, Macaire, — Gavarni, Thomas Vireloque, — Daumier, tout, — Calino, que j'ai personnellement connu, s'est fait tout seul, un peu aidé par Fontallard Camille : — Scholl a mis Guibollard au monde, — et nous avons eu nous-même l'occasion de rencontrer Mossieu Réac, et l'homme « sévère mais juste », dans le chef de l'institution Petdeloup. — Mais Commerson, lui, a accouché de ce gredin de Citrouillard et de son épouse la vicomtesse Anna de Schnitzbourg. — Si ce ne sont pas là des titres, qu'on le dise !

Pour exprimer tout entière la vérité que nous devons aux morts presque autant qu'aux vivants, on ne saurait affirmer que le créateur du *Tam-Tam* considérât avec une obstination acharnée le journalisme comme un sacerdoce. N'oublions pas que ses débuts datent des premiers temps de l'annonce. Quand Villemessant, simple courtier de modes, eut l'idée de se doubler de journaliste, Commerson, journaliste, se fit courtier d'annonces. — Mais, dans la rivalité de ces

deux existences, Villemessant, ce terrible entraîneur, plus « *trucquard* » et « *roublard,* » (— comme il le disait de lui-même avec bonté), — s'appuya sur le Trône et l'Autel, — et il « *enfonça* » l'autre, qui n'aurait pas donné un fifrelin de l'Autel et du Trône. — De cette partie obstinée et perdue, je crois que Commerson finalement vaincu garda toujours une rancune amère et des tristesses secrètes...

Mais si l'on veut juste peser ce qui reste en réalité de Commerson, il faut lire cette merveilleuse préface que le poète Banville écrivit un matin en tête des *Pensées d'un Emballeur*, — une colonne Trajane sur un pilotis de sapin; — car lorsque le Génie s'en mêle, il ne faut plus douter d'aucune chose. Une réclame, c'est-à-dire ce que nous valons, ça se trouve tout fait partout, moulé en plâtre. Mais, cette fois, par une grâce réservée à ces cerveaux de race superlative, et comme la jeune Princesse aimée des Fées qui ne pouvait ouvrir la bouche sans qu'il en tombât perles, rubis ou chrysoprases, ce Banville surprenant et qui ne sait opérer qu'avec l'airain nous a modelé le médaillon de Commerson en bronze.

C'est là qu'il faut lire la plus éloquente des oraisons funèbres de Commerson, — de Commerson journaliste.

Comme homme, il meurt bien, — et c'est en mourant

qu'il la gagne vraiment sur l'autre, son rival trop heureux, cette « belle » qu'il rêva toute sa vie.

B... a créé le type, inconnu jusqu'à lui, de l'*Avoué-canotier*. — Garçon d'esprit, de scrupule point, et très agréablement cynique.

Finalement, il a fait tant et tant de mauvais tours que, sous certains vents menaçants soufflant du côté de la 7[e] Chambre, celle des avoués l'a forcé de vendre sa charge, — et il n'était que temps.

Il vient de s'exécuter et descend légèrement l'escalier avec un de ses clients auquel il a présenté son successeur.

— Il est en vérité très bien, ce monsieur, dit le client, tout ravi au change; — l'air posé, sérieux...

— Hé! hé! fait B...

— Quoi donc? demande l'autre déjà inquiet. Est-ce qu'il y aurait quelque chose?...

— Oh! rien, dit B... d'un air détaché. — Mais réfléchissez, mon cher : en somme, voilà un homme qui a été déjà pendant douze ans avoué à Rouen. Il a vendu,

puis il s'est occupé d'affaires de terrains. Le voilà maintenant qui vient à Paris reprendre une étude. Dame!... *c'est un avoué récidiviste!...*

Paris se souvient — éternellement sa plaie en saigne, hélas! — de Trochu, son gouverneur macrocéphale qui « *ne capitulera jamais!!!...* » — et qui ne capitula pas en effet, ô Escobar! puisqu'il passa la main à son compère Vinoy juste au moment précis de la capitulation.

Cet halluciné qu'on nous fit garder quand même et jusqu'à la fin au nom de la Patrie : — « Avant tout, les Prussiens! » nous répétaient-ils toujours, et finalement ils eurent raison, car les Prussiens passèrent, hélas! avant tout, — ce dément était atteint, comme on le sait, de l'incontinence de parole, chronique mais originelle : dès son apprentissage militaire en Afrique, il parlait déjà sous lui.

Le Maréchal*** — qui ne m'en voudra certainement pas de mon indiscrétion — me racontait un soir qu'une tribu révoltée ayant demandé l'aman, le géné-

ral Trochu, qui n'était peut-être pas encore complètement général, alla recevoir en plaine les soumissionnaires.

Selon le rite, le commandant français laissant son état-major derrière lui s'avança donc avec un seul interprète, pendant que de l'autre côté s'avançait du même pas le vieux chef arabe, accompagné de ses deux fils, qui s'arrêtèrent également à distance réglée.

Lorsque les deux chefs furent nez à nez, le commandant français parla, parla, parla, — si longtemps parla, que les deux états-majors ne tenaient plus sur les jambes de leurs chevaux.

Lorsqu'il eut enfin fini de parler, et comme le vieil arabe n'avait plus le temps de rien répondre, les deux chefs se saluèrent et, tournant bride, retournèrent chacun vers les siens.

Les deux fils du vieux cheik attendaient leur père sur place. Quand il les rejoignit :

« — Eh bien, père ! le commandant français t'a parlé bien longtemps. — Que t'a-t-il dit? »

Il y avait sur le bord du chemin un cadavre de cheval, en pleine putréfaction, entouré de myriades de mouches.

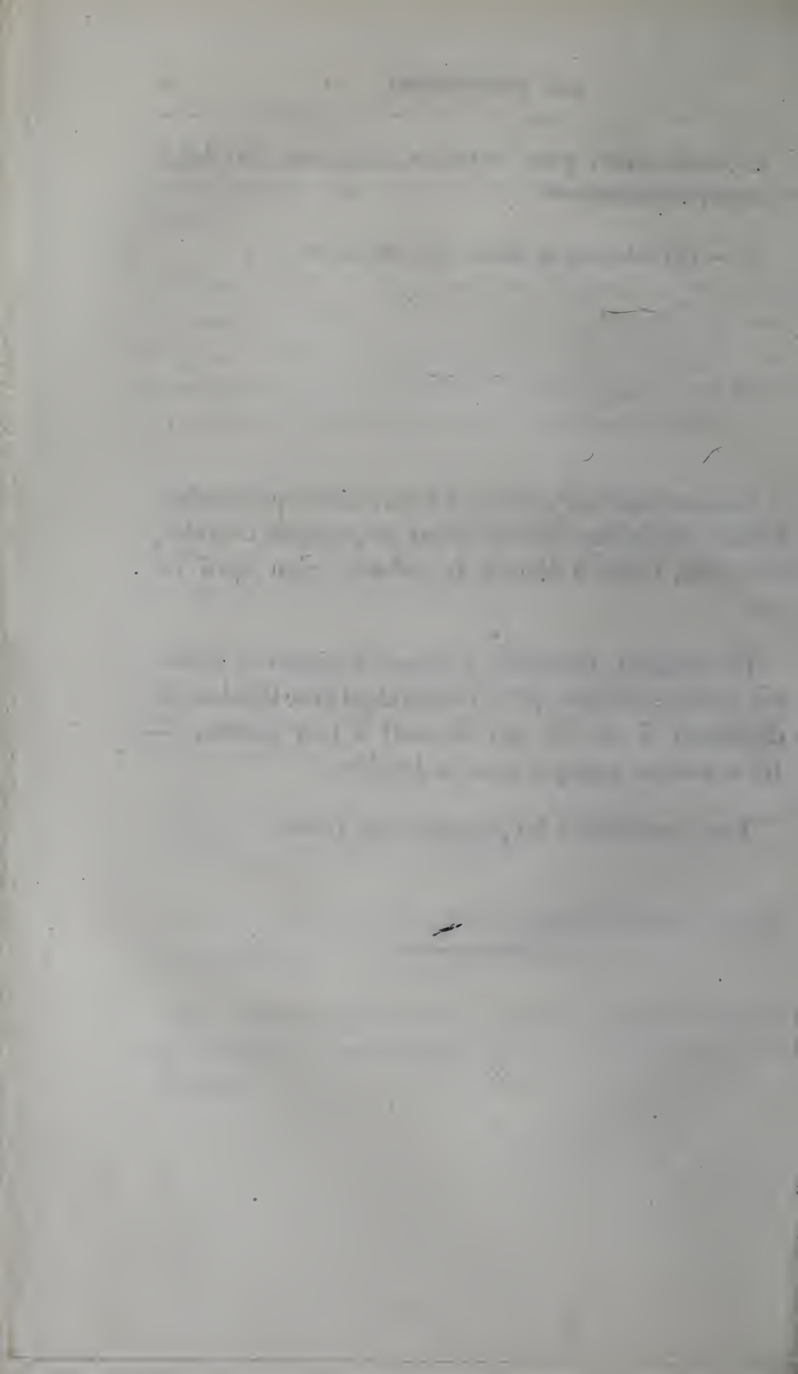
Le vieil arabe, pour réponse, montrant du doigt l'essaim bourdonnant :

« — Qu'est-ce que disent ces mouches?... »

Je contemple sur une route deux enfants qui mordent à belles dents dans un demi-cent de pommes avortées, suracides, vertes à donner la colique, rien qu'à les voir.

Ils mangent, mangent, mangent toujours et encore ces pommes atroces qu'ils refuseraient avec légitime indignation si on les leur donnait à leur goûter. — Ils se battent presque pour la dernière.

Tout s'explique : les pommes sont volées.



IV

Un original. — Le petit empoisonneur. — Le financier Charles Laffitte et le général de Galiffet. — Pour faire un canon. — *L'ortograf naturéle.* — *Iterum Mascarillus.* — Jules Simon, impressionniste du Devoir. — Une letiré d'Armand Barbès. — *Simoniana.* — Tirons l'échelle! — L'Allumeur de reverbères. — Les états bêtes. — Alfred Vernet. — *L'île des Radeaux.* — Devant une carafe frappée. — M. Francis Charmes (au pluriel). — Histoires de cochers. — *Les petits geonneaux.*

Cet animal de V... a juré de ne rien faire comme tout le monde. Au restaurant, il ne demande jamais « l'addition » ; il crie : — « Garçon ! *ma facture !* » — et les voisins de se retourner. Alors V... est content.

De même ne prend-il jamais la glace en morceaux avec une cuiller, mais avec sa main — sous prétexte que c'est plus commode et surtout plus propre — « ... — assurément, dit-il, puisque je ne salis pas la glace et qu'en même temps je me lave les doigts. »

Chez lui, il s'est toujours refusé à retenir et d'abord

à connaître le nom de ses cuisinières. Je dis « ses », parce qu'il en change tous les huit jours.

Au lieu de s'embrouiller dans les Marie, Mélanie, Mariette, etc., il appelle indifféremment tous ses cordons bleus du même nom : l'*Empoisonneuse*. — Il y en a bien que ça suffoque un peu, mais celle à qui ça ne va pas n'entre pas.

Son « empoisonneuse » actuelle est accouchée d'un gros garçon il y a quinze jours. — Elle a repris son service avant-hier.

En la revoyant :

« — Eh bien? lui a dit V..., toujours à outrance; comment va *le petit empoisonneur ?* »

Le *Gaulois* parle de Barras-Bonaparte et de Gambetta-Galiffet : il faut bien dire quelque chose quand on n'a rien à faire. Comme l'ami Chapron, qui n'est point une bête, je ne crois pas plus à un dix-huit brumaire qu'au poisson volant de M. Dupuy de *Dôme*.

Mais je n'entends jamais prononcer le nom du géné-

ral Galiffet, un extra-sanguin, sans me rappeler les transes qu'il causait à son spirituel beau-père. Charles Laffitte avait fini pourtant par trouver un moyen d'assoupir un peu, en les usant, les exubérances par trop véhémentes de son terrible gendre : c'eût été de lui faire scier du bois pendant deux heures tous les matins.

— « ... mais, ajoutait-il en soupirant, je le connais : je n'obtiendrai jamais cela de lui !... »

Refaire l'empire — sans empereur ?

Cela rappelle un peu le procédé enseigné par Petit Paul à sa petite sœur pour faire un canon :

— « Tu prends un trou et tu mets du cuivre autour. »

Le Petit Paul est pour l'*ortograf naturèle*, comme notre regretté Erdan.

Il écrit *vache*, tout simplement — *v-h*.

Ecce iterum Mascarillus !

Le néo-catholique Simon Jules, cet impressionniste du DEVOIR, s'agite, n'ayant plus le choix désormais, en la sainte compagnie des Chesnelong, Buffet, de Broglie et de Mun. Le bon apôtre veut qu'on s'occupe de lui : occupons-nous-en.

Il courait depuis quelques jours par la ville certaine anecdote rétrospective dont l'*Événement* avait même soufflé mot. — Je vais préciser et me donner la superlative, infinie jouissance d'appliquer une chiquenaude sous le nez de ce maître comédien.

Quelque chose comme un bout de réponse au discours-ministre de Nancy. — Attention, Escobar, mon agneau ! Tu vas saluer !

Un de nos écrivains les plus estimés pour son talent et son caractère, honoré de la proscription sous l'empire, Deschanel, m'apportait un matin, il y a quelques

années, de Hollande, une lettre de mon ami vénéré Armand Barbès, l'admirable fou qui rêvait en 1830 l'utopie de cette République — que nous avons aujourd'hui.

Il y avait là un enfant, homme depuis, dont Barbès avait été le parrain — sans l'église, bien entendu. L'enfant était suspendu aux lèvres de celui qui lui apportait des nouvelles du vieillard bien-aimé vers lequel nous le conduisions chaque année pieusement. De cet enfant, le souvenir est aussi net et précis que le mien, — le mien que j'ai mot pour mot, jusqu'aux inflexions, dans l'oreille, comme si je venais d'entendre...

Donç, la lettre lue, on cause — et je ne sais à propos de quoi, le nom du Simon se trouvant lâché, naturellement je m'écrie :

« — En voilà un... farceur !

— Certes, oui, me répond Deschanel ; — mais vous ne savez pas à quel point !...

— Si !

— Non, — et vous allez vous-même reconnaître que non. — Écoutez-moi ceci :

« Quand Simon, après sa lettre à Charras, eut prêté serment à l'empire pour arriver à la députation, ses amis lui tournèrent le dos. Nous l'évitions.

» Mais un matin, à l'angle d'une rue — (Castiglione)? — je me cogne, poitrine à poitrine, juste en plein dans le Simon. — Pas moyen d'esquiver l'échange au moins de deux mots :

» — On ne se voit plus ?... me dit notre assermenté, bien moins embarrassé que moi, je vous jure.

» Une défaite quelconque : — Je travaille beaucoup, je ne sors pas.

» — Moi, mon cher, j'arrive de Belgique, où on m'avait demandé des conférences. (*avec onction*) Ils ont été très bons pour moi. — J'ai même poussé en Hollande, jusqu'à la Haye. (*dégagé*) Croiriez-vous, mon cher, que moi, — moi ! — je ne connaissais pas Barbès ? — J'ai voulu le voir, ce Bayard, — (*avec émotion*) ce vieux lion de la démocratie, qu'on laisse mourir dans son coin, — ah !... (*Ici, le regard au ciel.*)

» (*Un dégagement.*) — Et puis il faut tout vous dire, mon cher Deschanel : j'avais une raison, tout intime, (*la voix se creuse*)... profonde !... (*temps de repos.*)

» (*Avec lenteur et gravité.*) — Je n'ai pas besoin de vous dire, à vous, mon cher Deschanel, que, lorsque mes opinions se sont modifiées du tout au tout sur cette grosse question du serment, j'ai eu vis-à-vis de ma conscience les motifs les plus graves, les plus pé-

remptoires... — Mais (*avec bonhomie*), que voulez-vous ? On est homme, on paye toujours par quelque côté son tribut à la faiblesse humaine. Si sûr de moi que je fusse, je n'étais pas fâché — non, je n'étais pas fâché d'avoir sur cette résolution l'avis de Barbès, cette âme loyale entre les loyales... (*un repos*).

» J'allai donc le trouver, — vous savez ? Kalverstraat, le long de ce canal... Je le vis (*émotion*, *trémolo*), ce vieux lion, ce Bayard de la démocratie qu'on laisse mourir dans son coin (*l'œil au ciel*), — ah ! ! !...

» (*Un temps : reprise adagio.*) — Mais, dès que j'abordai la question, Barbès me saisit le bras, me le serra avec force (— il est des bons encore, allez ! —) et m'interrompant : — « PARDON ! me dit-il — (*avec solennité et fermeté*) — DÈS QUE JULES SIMON A PRÊTÉ LE SERMENT, C'EST QU'UN HONNÊTE HOMME POUVAIT LE PRÊTER. — PASSONS, PASSONS !... » — (*Souriant avec mélancolie*). — Ça me fit plaisir !... (*dégagé*, *prestoletto*) : — Eh bien, mon cher Deschanel, au plaisir de vous revoir !...

— Eh bien ! poursuit Deschanel, j'arrive de la Haye : la lettre que je vous apporte est datée d'avant-hier matin, et quand j'ai demandé à Barbès : — « Vous avez donc dit à Jules Simon..., » — Barbès m'a répondu :

« — JE N'AI JAMAIS DE MA VIE VU MONSIEUR JULES SIMON... »

Si, comme audace, quelqu'un a plus fort que cela dans son Simoniana, j'écoute.

Mais d'ici là, mon ami, tirez l'échelle !

Je vais me dater, ce dont je n'ai pas besoin quand je me regarde.

C'était au temps où notre banlieue de Paris s'éclairait encore avec des réverbères allumés et éteints aux heures réglementaires par des vieilles femmes tout huileuses, portant sur leur tête dans une boîte de fer-blanc huile, mèches, ciseaux et torchons.

J'allais vers la barrière Clichy, le long du mur d'enceinte qui longeait les boulevards extérieurs.

Un jeune paysagiste assis sur une pierre peignait sur un petit panneau une des masures delabrées qu'on rencontrait alors par là.

Une allumeuse de réverbères s'était arrêtée debout derrière le peintre, regardant la besogne. Je m'arrête

un instant à regarder aussi ; puis, discrètement, je m'éloigne.

L'allumeuse en avait fait autant, et elle marchait à côté de moi.

Quand nous sommes un peu loin, elle me dit avec commisération :

« — Y a-t-y des états bêtes !... »

Alfred Vernet, qui vient de mourir pendant que j'étais absent, reçoit un jour, de grand matin, la visite de l'ami P..., qui rédige aujourd'hui un journal au pays de Normandie. P..., lettré, charmant garçon, un peu bizarre — mais nous étions tous bizarres, dans ce temps-là ! — bégayant avec fureur et surtout naïf au possible. Il a dû en revenir.

« — Mon-on p'tit... je-je viens te-te demander un service.

« — Bien. Qu'est-ce que c'est ?

« — Voi-voilà ! Hi-hier soir, je suis en-entré dans ce nou-nouveau ca-café chantant, rue-rue Contrescarpe-

Dau-dauphine. J'é-j'étais a-assis, et i-il y avait en-en face de-de moi une femme qui-qui était assise au-aussi et-et qui-qui me regarde. — A-alors, moi-moi, je la re-regarde aussi. — Voi-oilà qu'elle parle à la ma-archande d'oranges qui-qui vient de mon cô-côté et qui-qui me dit : — Vou-ous devriez bien pay-ayer une orange à cette dame. — Moi-oi, je lui ré-éponds : com-combien est-ce? — E-elle me dit : c'est qua-quatre sous. — A-alors, je lui dis : voi-oilà vos qua-quatre sous; do-onnez-lui une orange. Là-à-dessus, la-a marchande va lui donner l'o-orange. — E-elle mange l'o-orange, et puis, au-au bout d'un-un moment, voi-voilà que-qu'elle remet son chapeau que-qu'elle avait qui-itté, et puis que-qu'elle s'en va...

« — Et alors?...

« — A-alors, mon-on p'tit! j'vou-oudrais bien que tu-tu y viennes a-avec moi ce-ce soir, *pour-pour voir un peu co-comment tout-tout ça va finir...* »

Guibollard, qui fait les « à peu près » d'instinct, se plaint amèrement de son neveu, pilier de cafés-concerts.

« — Figurez-vous, me dit-il, qu'il va tous les soirs à l'*Ile-des Radeaux!...* »

Le parti bonapartiste, qui est « pour le peuple » comme le chien est « pour les côtelettes », en arrive aujourd'hui à se rattraper à « l'*hérédité morale* ».

— ?...

Et qu'est-ce que la morale a à faire par là !

Au café napolitain, Calinotte rêve, — braquée sur une carafe frappée.

— « ... non, mais je me demande comment ils s'y prennent pour faire entrer la glace là-dedans !... »

Un rédactenr du *Journal des Débats*, homme agréable d'ailleurs, épluche vertement notre Conseil Municipal qui change quelques noms des rues de Paris et qui fait bien.

Cet écrivain qui tient surtout à conserver la rue Marie-Antoinette, signe Francis Charmes — et au pluriel encore !

Une curiosité bien moderne et parisienne.

Toutes les places étant prises et encombrées à ce point que les impressionnistes se sont mis à faire de la peinture, le Simon Jules à faire de la morale et les républicains conservateurs à refaire la monarchie, il s'est trouvé sur le pavé parisien un brave garçon qui s'est déniché une spécialité bizarre où il n'a pas trop de concurrence à craindre. — Son unique métier depuis plusieurs années qu'il l'exerce, c'est d'être honnête homme.

Il y a ajouté subsidiairement la connaissance des langues étrangères et une longue pratique du journalisme. — Mais sans sa qualité pivotale, cette éclatante

honnêteté, dans son œuvre toute de confiance et conscience, il n'y aurait rien de fait ni à faire, et vous allez voir comme.

Tous les matins, dès l'aube, il dépouille avec une célérité vertigineuse les mille et un journaux qui arrivent à Paris de tous les coins du globe, et il traduit ou coupe chaque passage où se trouve cité le nom d'un contemporain célèbre, écrivain, artiste, inventeur, homme politique, car il a pour abonnés naturels tout ce qui tient une place sur les hauteurs.

Immédiatement, avec une rapidité électrique, les Alex. Dumas, les O. Feuillet, les Sardou, les Meilhac et Halévy, Gérôme, Cabanel, Doré, Detaille, etc., qui n'auraient jamais l'occasion ni le loisir de fouiller quotidiennement ces monceaux d'imprimés, sont avisés sans s'être dérangés et presque pour rien, de ce que le monde pense d'eux à cette heure-là. Comme qui dirait le *Cours de la Bourse* du génie, — et ça aurait bien étonné le Siècle de Périclès.

Les malins savent cela et connaissent dès longtemps Blum et sa correspondance. A ceux qui ne les connaissent pas et qui ont besoin de les connaître, ne fût-ce que pour remercier les amis inconnus qui les proclament sans même qu'ils le sachent, je crois être beaucoup plus utile qu'à cet honnête « *Interprète* » en ayant l'air de lui faire cyniquement une réclame. — C'est 40, rue Saint-Georges.

Vieilles histoires, toujours jeunes puisque nous ne les voyons pas changées quand nous les retrouvons.

Fouillons au tas des « cochers ».

Un monsieur important : — Cocher ! es-tu pris ?

Le cocher tendrement : — Tu m'aimes donc bien, que tu me tutèyes ?...

Autre :

— Cocher ! 11, rue de Buffault !

— Laquelle, m'sieu ?

— Comment, laquelle ?

— Oui ; nous en avons trois : la rue Buffault, la rue Truffault et la rue Duphot.

— Je vous dis : Rue de Buffault !

— J'entends bien, m'sieu ; — mais laquelle?...

De balcon à balcon, au quartier Bréda, Calinotte raconte son dîner d'hier à son voisin, peintre fallacieux ;

« —..... alors on nous a servi des pigeonneaux.

Le voisin, glacial. « — Comment dis-tu ça ?

Calinotte, déja intimidée. « — Je dis : des pigeonneaux.

Le voisin, haussant les épaules. « — Allons, bon ! ! ! »

Calinotte. « — Comment faut-il dire ? »

Le voisin. « — Mon Dieu ! tu parlerais bien, très bien même, si tu voulais ; seulement tu ne fais jamais attention ! Raisonne donc un peu, car c'est vraiment bien simple ! — Quand tu es au théâtre est-ce que tu dis à l'ouvreuse : Donnez-moi un *pibanc* ? Non ; tu demandes un petit banc. — Au café, tu ne demandes pas un *piverre*; tu dis : — Donnez-moi un petit verre. Comprends-tu maintenant que tu dois dire : des *petits geonneaux*, — puisqu'ils sont petits ?...

Calinotte, illuminée. « — C'est vrai pourtant. — Eh ! bien, j'avais toujours dit : des pigeonneaux ! »

Le voisin. « — Tu n'es pas la seule..... »



V

De la coupe aux lèvres. — Où M. Jablochskoff a tort. — Le trial de Chavette. — Un buveur d'éclairs. — Sept enfants ! — Grassot orateur. — Un souvenir de Metastase. — La catastrophe du ballon Giffard. — Une science toute française. — Question de « business ». — Les âneries de M. Dupuis de *Dôme*. — Marey Monge et Dupuis Delcourt. — Carnot et ce Trochu. — Les mots d'Alexandre Dumas. — Une bonne affaire. — Le duc de Broglie et *le Banqueroutier frauduleux*. — Histoire d'une conspiration. — On demande un dénouement. — La soupe aux vipères.

On a mesuré souvent, et même en vers, la distance de la Coupe aux Lèvres. C'est surtout en fait d'inventions qu'on peut compter les pas. — Combien de projets magnifiques se cassent le cou en route, du laboratoire à l'usine !

A d'autres découvertes géniales qui ont pu accomplir l'héroïque trajet, que manque-t-il parfois pour étonner et renouveler le monde ? — Un rien.

Ainsi de la lumière Jablochskoff, — un bienfait qui

trouve le moyen de se faire maudire. — Cela crève les yeux ! dit le public, qui se détourne. — Oui, et le soleil bien davantage. Seulement le soleil, qui est un finaud, a pris la précaution de nous décocher ses rayons du plus haut.

Si, au lieu de nous aveugler horizontalement à bout portant, M. Jablochskoff avait eu l'inspiration élémentaire de nous envoyer seulement des toits de nos maisons sa merveilleuse lumière, accrue par de puissants réflecteurs, sa cause était gagnée d'emblée, et il n'aurait plus eu contre lui que les marchands de lunettes bleues.

La précaution semblait pourtant si simple !

Aux temps héroïques où le très spirituel Chavette, l'héritier avantagé d'Henry Monnier, s'appelait de son nom Vachette et combattait le bon combat contre la terrible et admirable Stoltz, en sa qualité de directeur des théâtres royaux de La Haye, il comptait parmi ses pensionnaires un trial étrange.

Le trial de Vachette avait une grande qualité et un

grand défaut : il aimait jusqu'à la passion son vieux père et l'alcool de tout âge.

On sait ou on ne sait pas que les éclairs au théâtre s'obtiennent en allumant un mélange préparé d'esprit de vin et de lycopode. En province et même à La Haye, l'éclair est d'une grande ressource et d'un effet dramatique toujours certain. Aussi en fourreraient-ils partout, jusque dans le *Caïd*. — J'ai entendu un ténor qui dut une fière chandelle aux éclairs dont un directeur intelligent et qui ne « reculait devant aucun sacrifice », avait soutenu son grand « air de la Mort » au cinquième de la *Lucie*.

Quand je pus, pour une fois, me donner la joie d'aller passer quelques jours à La Haye avec mon vieux Vachette, je le vis préoccupé : un atout lui manquait. Il avait dû renoncer partout aux éclairs. — Son trial les lui buvait.

D'autre part, la piété filiale, comme toutes les piétés, accomplit des prodiges. Je ne saurais affirmer que le trial de Vachette en fût arrivé à allaiter son vieux père à travers des barreaux de prison comme la fille de ce Sextus quelconque condamné à mourir de faim, et qui s'en vengea depuis en nous faisant mourir d'ennui à le traduire. Mais n'ayant rien, puisqu'il buvait tout, l'excellent fils, à force de passes et autres contre-passes, parvint à faire venir à La Haye son vieux

moustouflon de père, du fin fond d'une de leurs vallées d'Auvergne.

Il amène glorieusement au « Café de la Comédie » ce père triomphal, depuis tant de mois annoncé, et le présente avec orgueil à tous, jusqu'au dernier servant et à la laveuse.

— C'est lui ! C'est mon père ! Est-il fort et solide, hein ? Tâtez-moi ces bras-là ! Soixante-dix-sept ans ! Avec toutes ses dents, toutes ! Montre, papa ! Quelle conservation ! — *Et dire que cet homme-là a eu sept enfants* ! !...

Je m'oublie, laissant mon souvenir flotter dans le vague de ces temps lointains — d'où j'entends encore la voix enrouée de Grassot terminant, par cette prosopopée, l'oraison funèbre d'un camarade :

— ... enfin, Messieurs, notre cher, à jamais regretté camarade, comme artiste, me rappelait Talma, et, comme homme, — *ma mère !!!*

Je lis dans les feuilles qu'un haut fonctionnaire public vient d'être arrêté comme faussaire habituel — et je pense à ce qui devait se passer dans le cerveau de ce misérable pendant toute son abominable vie de remords, de transes, d'angoisses, — au milieu des respects et de la considération publics.

« Si l'on portait écrites sur le front, dit Métastase, les
« peines qui sont dessous, combien nous feraient pi-
» tié qui nous font envie !... »

Les Parisiens que le baccarat couche trop tard ont hier deux fois montrer le poing à leurs Cercles vicieux : ils ont été les seuls à ne pas jouir au matin du demi-orage, très agréable en sa moitié, qui nous est arrivé du S.-S.-O., sur le coup de quatre heures.

La foudre est tombée sur plusieurs points où elle a exécuté ses tours familiers, chers aux rédacteurs de faits divers, et que ne désavouerait point le prestidigitateur Brunnet.

C'est ainsi que, dans le quartier de la Madeleine, elle est tombée sur la maison n° 117 de la rue Royale,

où elle a enlevé seize tuiles et une petite qu'elle a portées sur le toit de la maison d'en face, aux places où précisément les mêmes tuiles se trouvaient manquer ; — si bien que le couvreur, mandé depuis plusieurs jours, a vu en arrivant sa besogne faite.

La foudre est ensuite descendue à la cave, a débouché une bouteille de vieux Médoc, s'en est versé un verre et en a offert un autre à un pompier de la caserne de la rue Blanche, venu pour souhaiter la Sainte-Marie à la cuisinière Gertrude. — Le pompier a refusé la politesse par discrétion.

De là, le fluide électrique serait monté jusqu'à l'humble « *grenier* » — 10,000 francs par an, sans compter la sauce — du philanthrope Jules Simon, et aurait arraché de la bouche même de ce républicain-conservateur une Vérité vraie, qui a été portée sur-le-champ, cachetée par le commissaire du quartier, au laboratoire de M. Fremy, rue Lacépède — pour être analysée.

On affirme — sur les cendres de Mme Rouher mère — qu'il est impossible de laisser telles quelles

les ruines du palais des Tuileries, — plus belles cent fois dans leur sauvage désolation que ne le fut jamais le palais debout ;

— qui, sous les lierres à venir, disposées *ad hoc*, trouées et ravagées davantage, avec quelques grands arbres pittoresquement repiqués dans les combles, comme par un hasard de nature, seraient le plus merveilleux des décors dans le jardin des Tuileries prolongé et remanié ;

— que l'Anglais payerait au poids de l'or s'il pouvait les transporter d'un bloc au milieu des grands chênes d'Hyde-Park ;

— et de plus, quoi qu'en dise le sage Clémenceau, ce fûté qui cette fois s'est laissé mordre, — qui sont pour tous les partis quels qu'ils soient — je dis TOUS — le plus éloquent et le plus dramatique de tous les enseignements.

On affirme encore et on jure aussi qu'on ne rebâtira jamais à cette place un autre palais, — nouveau nid pour nouvel oiseau — quand, pour tout être ayant des yeux, il est archi-démontré qu'il sera archi-impossible, les ruines enlevées, d'y faire autre chose.

Et quel flux d'excellentes mauvaises raisons ! Et quelle stérile puissance d'affirmations vaines !

Le grand Arago — rien des Postes ! — nous disait :

« — On a souvent demandé pourquoi le cri du coq effraie le lion ?

» C'est peut-être parce que ce n'est pas vrai. »

La catastrophe du ballon Giffard est un véritable deuil pour Paris. Sa destruction serait, plus encore, un irréparable malheur pour la science universelle.

Nos yeux s'étaient habitués à contempler ce dôme énorme que le voyageur apercevait dès Courbevoie au sommet de l'axe de notre admirable avenue des Champs-Elysées, que ne possède aucune ville au monde. Puis on voyait insensiblement monter, planer et descendre la sphère gigantesque, pour reprendre à nouveau l'essor dans sa majestueuse lenteur.

Avec une patriotique et légitime fierté, on se rappelait que l'aérostation, cette « *Science toute Française* », est l'une des plus intéressantes découvertes que notre pays ait données au monde — et le penseur guettait d'en bas chaque retour de l'admirable

monstre dont la science attendait réponse à tant de questions posées, sans parler des questions à naître...

J'ignore si l'avarie du ballon Giffard est réparable. Je le désire, sans me demander si la faveur du public, qui était enfin acquise, n'aura pas un temps de recul à la reprise des ascensions : je n'ai pas à m'occuper de ces questions de « *business* » toutes secondaires; — je pense seulement, avec un regret profond, que mes yeux ne reverront point un aèrostat pareil...

Il a fallu, en effet, pour réaliser ce rêve grandiose, un homme exceptionnel et qui se rencontrât dans des conditions plus exceptionnelles encore. Un même siècle ne produira pas deux fois M. Giffard, avec sa fortune et sa remarquable obstination.

Ici, je me sentirais d'autant plus à l'aise pour louer que je me suis trouvé, deux très essentielles fois, en implacable contradiction avec M. Giffard — pour la navigation aérienne et contre les Prussiens. — Je me détourne de ces deux souvenirs et je ne vois plus devant moi qu'un homme studieux, inventif, et spécialement désintéressé.

Cet homme, par le bénéfice légitime d'une invention utile et très heureusement exploitée, se trouve vis-à-vis de revenus annuels de proportions formidables. Par grâce particulière et dont nous profitons,

il est possédé d'une passion qui domine toutes les passions ordinaires de l'homme : il a l'amour, la fureur, — la Foi — de l'aérostatique, qui est tout le contraire de l'aéronautique. — Mais cela, il ne sait le voir.

Il croit à la direction des ballons et il s'attachera avec une persistance obstinée, acharnée, à sa chimère. Notre génération l'a déjà vu une fois au-dessous d'un ballon, il y a bien des années, par un orage effroyable, partir héroïquement comme une flèche, sur une machine à vapeur dont les sifflements se perdaient dans les hurlements de la tempête. Ce jour-là, il ne dirigea pas du tout son ballon, — naturellement, et, plus naturellement encore, ça n'apprit rien à M. Dupuy de *Dôme*, — mais il revint à terre, contre toute vraisemblance, et aussitôt, sans désemparer, il se mit à construire ballons sur ballons, petits, moyens et grands. La légende, — puisqu'il est convenu que nous ne savons jamais d'une façon précise tout ce qui se passe au delà de nos grilles d'enceinte, — la légende nous le raconte alors faisant successivement fabriquer deux ou trois ballons-monstres captifs — de vrais *Géant*, ceux-là ! — à Vienne, à Londres, que sais-je ? Chacun de ces ballons, à peine gonflé d'hydrogène, a ses destinées presque immédiatement achevées : accident, rupture de câble, etc., et chacune de

ces tentatives coûte à M. Giffard quelque cinq cent mille francs.

Il ne se tient pas pour battu. Et pendant que, ultra-libéralement, il prête à tout premier venu et au dernier aussi sa coûteuse flottille de ballonneaux cubant de cinq cents à deux mille mètres chacun, — pour la science, pour le plaisir, pour rien ; — finalement ce Magnifique jette près d'un million dans ce dernier captif qui a eu au moins, dit-on, l'honnêteté de lui rendre une part des capitaux mangés par ses frères aînés.

Trouvez-moi un grand seigneur comme celui-ci, qui vous entretienne avec une aussi fastueuse profusion sa maîtresse — et qui d'abord ait eu la gloire d'aller choisir Celle-là ?...

Un mot encore : on a pu dire dès la fin du siècle dernier que l'aérostation était tombée tout à trac des mains géniales des Montgolfier sur un tapis de bateleur dont elle ne s'était pas relevée. S'il est trop vrai qu'à deux ou trois exceptions près, l'aérostation, cette gloire de France, soit depuis bien longtemps compromise par les aéronautes forains dont l'unique métier consistait à partir d'un hippodrome quelconque pour aller au rez de terre tomber un quart d'heure après devant une bouteille de vin au Bas-Meudon, il faut

reconnaître qu'à ce M. Giffard appartient pour bonne part l'honneur d'avoir rendu à l'aérostation quelque respectabilité.

Voyons maintenant le revers de la médaille :

Je ne m'arrête pas à certains détails des entreprises aérostatiques de M. Giffard. Ainsi, toute chose humaine ayant sa fin marquée, il est d'intérêt très secondaire d'examiner si les enveloppes superposées, tout impeccablement agencées qu'elles fussent, ne devaient pas infailliblement tromper finalement à un moment donné l'espoir du constructeur. Je ne demande pas si, pour un aérostat captif, c'est-à-dire non mobilisable, on n'eût pas dû préférer, à défaut du triple airain du Juste d'Horace dont nous nous trouvons manquer, une simple enveloppe de cuivre comme celle projetée par Marey Monge, cemme celle commencée, non finie, par le pauvre Dupuis Delcourt, qui s'y ruina et eut l'atroce douleur de voir les morceaux de son rêve aux mains des brocanteurs de la rue de Lappe.

De même, ne regardons pas de trop près à cette déchirure finale qu'il eût été, — d'après le récit officiel lui-même, — facile d'éviter en tenant le ballon toujours plein.

Nous devons être tous trop heureux que l'accident ait eu lieu à terre, sans mort d'homme...

Mais pour avoir été mis tant de fois en demeure, M. Giffard nous devait autre chose que l'éclosion non intermittente de cette pullulation de ballons de plus en plus gros. Libre à lui de poursuivre son rêve d'aéronaute en chambre et de couver sa chimère de Poisson Volant : de cette monomanie innocente, enfantine, il n'est responsable qu'envers lui seul et son médecin. — Il nous doit d'autres comptes au bout de la campagne de son admirable ballon captif du Carrousel.

De cet engin puissant et permanent, la science attendait légitimement un relevé d'observations météorologiques, biologiques et autres, qu'il n'avait été donné jusqu'alors au monde savant de pouvoir suivre dans des conditions aussi parfaites.

Il est, outre ces études d'ordre général, une question particulière d'application scientifique, ou plutôt, à l'heure qu'il est, de simple expérimentation, que les derniers événements ont mise douloureusement à notre ordre du jour.

On se rappelle l'héroïque histoire des aérostiers de la République française, créés en 1793 par le Comité de salut public; qui devant Mons, Maubeuge, Frankenthal, Ehrenbreisten, Aix-la-Chapelle, etc., sans parler de Fleurus, — accompagnèrent partout nos armées de Sambre-et-Meuse, du Rhin, jusqu'au Da-

nube, transportant leur matériel, fabriquant leur gaz en rase campagne, inspirant confiance aux nôtres, terreur aux autres, et eurent finalement bonne part dans la victoire.

Comment aurions-nous oublié d'autre part qu'hier, dans Paris investi par l'Allemand, au bout de cent ans de plus de science acquise, dans une capitale qui est un monde, où tout était facile et tout prêt, la Défense n'a jamais pu obtenir de ceux qui s'étaient arrogé le droit de la diriger, seulement un aérostat d'observations militaires qui eût pu du tout au tout changer la face des choses, — car vous vous le rappelez trop notre éternel bulletin, toujours le même! — de nos détachements s'apprêtant à faire la soupe, surpris par l'Allemand et « *se repliant en bon ordre* ». Nous n'avions plus fait alors un pacte avec la Victoire, comme sous Carnot, mais bien avec la Surprise, de par le Trochu.

La question est depuis plusieurs années posée, et l'Exposition Universelle nous a montré les premiers essais de la Photographie Aérostatique. Indépendamment de l'intérêt que présente la poursuite de ces essais au point de vue des relevés planimétriques quelconques, tout Français comprendra de quelle importance serait la solution du problème posé et déjà à moitié résolu : — *Envoyer de la nacelle d'un*

aérostat permanent, toutes les dix minutes, à un quartier général, la photographie des mouvements de l'ennemi sur un périmètre en proportion avec l'altitude de l'aérostat.

Nous croyons savoir que le savant et modeste colonel Laussédat s'occupe de ces travaux avec zèle, mais aussi avec un budget et un matériel plus qu'insuffisants ; nous avons appris encore sans surprise que la Prusse les poursuit chez elle avec une ténacité jusqu'ici infructueuse. Jamais, il faut le dire, engin aérostatique n'avait été plus admirablement propice à ces travaux que le ballon du Carrousel.

Cette conquête si patriotique, qui doit compléter avec la science moderne l'impérissable découverte des Montgolfier, M. Giffard pouvait nous l'assurer.

S'il a subordonné aux exigences des ascensions payées les services scientifiques que la météorologie et la photographie aérostatique devaient légitimement attendre de son ballon du Carrousel, qui ne se refera pas de longtemps, il aura irréparablement perdu l'occasion de s'attester enfin lui-même autrement que comme un « trouveur » heureux et son admirable aérostat n'aura été rien de plus qu'un spectacle monstre et une banale spéculation.

J'ai oublié le nom de cette bonne dame de la fin du siècle dernier qui s'attendrissait sur elle-même en apprenant encore une dernière découverte scientifique : « — Vous verrez, disait-elle, que je mourrai tout juste- » ment la veille du jour où ils auront trouvé le moyen » de nous empêcher de mourir. »

La bonne dame était trop pressée ; elle pouvait encore quelque temps attendre sans inconvénient. Nous avons cherché, depuis elle, quelque cent ans, et, en vérité, ces cent ans-là n'ont pas été manchots sur le champ des inventions ; mais, quoique tout soit possible (« — même Dieu ! » dit l'ami Gaspard, qui est un garnement —), nous n'en sommes pas arrivés à supprimer la Mort, c'est-à-dire à nous guérir de cette maladie mortelle dont nous sommes tous atteints et qui s'appelle la Vie.

Cependant il en est qui se regimbent, oubliant le mot de Fontenelle (— était-ce bien Fontenelle ? —) « — Tout le monde s'épouvante de la mort et pourtant » tous les jours je vois que tout le monde s'en tire !... » — Ces entêtés, sans oser se l'avouer à eux-mêmes, s'obstinent justement à nourrir je ne sais quel vague espoir d'un quine fantastique dans l'universelle et implacable loterie où il n'y a pas un seul numéro gagnant. Ils ne songent pas à se dire que, si la vie était éternelle, l'homme serait le premier à implorer la mort comme le suprême bienfait.

Tant de gens se cramponnent à la vie et s'efforcent de faire la sourde oreille à l'appel quand la terre les siffle, que d'autres qui ne rêvent point, plus positifs et sans préjugés, trouvent leur profit naturel et immédiat à propager et exploiter ces illusions. De là, de temps à autre, l'annonce à grand fracas d'un nouveau spécifique et d'un nouveau docteur Noir, zouave Jacob ou tout autre guérisseur de cancer, sans parler de la fontaine de Lourdes et de l'eau de Sainte-Farcy, selon l'Évangile de Scholl.

Les gredins qui font impudemment ce métier n'ont pas besoin de connaître un mot de médecine : il leur a suffi de mettre la main sur un commanditaire pour payer les annonces des journaux, — malheureusement et forcément irresponsables. Parfois c'est une véritable association de commanditaires malfaiteurs, avec acte de société, assemblées, dividendes et tout ce qui s'ensuit. — Nos guérisseurs de cancers et autres trouvent immédiatement à point nommé des dupes par troupeaux et les tondent jusqu'à l'âme. On ne paye qu'en entrant et il n'y a pas de limite au prix. Souvent le « docteur » spécifie qu'on ne lui versera qu'une moitié d'avance, l'autre moitié après guérison, et, comme la seconde moitié ne se payera jamais, la première est toujours plus grosse que deux entiers selon le cours.

Abuser sciemment par des promesses décevantes,

en les volant, des infortunés qui se tordent sous le mal, peut déjà compter pour une escroquerie peu vénielle. Mais où l'escroc devient un scélérat, c'est quand il jure à un fils, crédule alors jusqu'à la superstition, l'irréalisable guérison d'une mère...

Puisque les médecins n'ont pas l'esprit de faire eux-mêmes leur police au moins comme leurs voisins du barreau avec un Conseil de l'Ordre, espérons qu'un léger temps d'arrêt dans les procès de presse finira par laisser une embellie à nos magistrats pour régler un peu la matière.

On pourra voir alors qu'il y a encore de beaux jours pour nos jeunes substituts qui ont leurs dents à faire.

Tous ceux qui ont connu l'excellent Alexandre Dumas père se rappellent avec quelle prodigalité inouïe il se donnait et donnait aussi ses amis par-dessus le marché, à n'importe qui et trop souvent au dernier gredin.

Il recommande une fois à l'un de ses plus fidèles un aigrefin de la pire espèce, avec une de ces lettres dont il foisonnait : « — Je vous envoie mon meilleur ami ; » ouvrez-lui votre porte à deux battants ; faites pour » lui ce que vous feriez pour moi, etc., etc., etc. »

A quelque temps de là, rencontre de Dumas et de l'ami, qui bat froid. Explication. L'ami reproche à Dumas, qui a tout oublié, ses excès de confiance et de facilité ; il lui rappelle la présentation de son dernier protégé :

— Eh bien ! interrompt Dumas, — c'est le meilleur, le plus charmant garçon du monde ! Plein d'esprit, — et de cœur !...

— Oui, mais il m'a emporté ma montre, qui était accrochée à la cheminée.

— Comment !... *à vous aussi !!!*

C'est une pluie de ratages, décidément !

Nous avions dès longtemps oublié la mort du jeune Napoléon chez les Zulus, les conditions médiocres de

cette fin finale et même, pour faire bonne mesure, le testament par trop plein de séductions où le jeune Espoir qui « s'était senti né artilleur » nous menaçait de faire malgré nous notre bonheur à sa façon.

Nous ne nous rappelions plus rien de tout cela si ce n'est « le Pigeon » à la Parny, que les bonapartistes furent si agréablement attendris de voir voltiger sous la coupole de Saint-Augustin, au service funèbre, eux qui croyaient si bien n'en avoir pas laissé un seul avec ses plumes derrière eux !

Souvenirs et regrets !...

Aujourd'hui un journal très bien fait d'ordinaire et qui n'y doit avoir que plus de mal, étant impérialiste, n a pas trouvé, semble-t-il, son « prince » suffisamment enterré, et il lui apporte un grès en plus.

De la conversation servie comme primeur extrà entre le rédacteur du *Gaulois*, « dont la douleur garantit l'impartialité » et le lieutenant Carey — il résulte plus qu'explicitement :

1° — que le « prince » et non l'officier anglais *commandait* la reconnaissance qui s'est laissé suprendre ;

2° — que ledit commandant n'avait pour tout son détachement que trois carabines, lesquelles n'étaient même *pas chargées* au moment de la surprise ;

3° — que l'officier anglais avait proposé de reconnaître « d'une hauteur », mais que le « prince commandant » avait jugé un bas-fond préférable pour cette opération ;

4° — que ledit « prince » *ne croyait pas aux Zulus !..*

Je répète que ce n'est pas nous qui racontons, mais eux.

En terminant, le lieutenant Carey « s'écrie avec émotion », mais textuellement :

« — *Quel vrai soldat il eût fait !* »

Moi, je n'y mets pas autrement obstacle ; mais si les « vrais » soldats ne sont pas plus malins que celui-là, je me demande comment sont les faux ; et si c'est là ce qu'on nous sert comme aigle, je veux bien que le loup me soupe si je sais à quoi je pourrai désormais distinguer un aigle d'une oie ?

Vraiment, comme dit Brid'oison :

« — On-on ne se di-dit pas ces cho-oses-là à soi-même ! »

Alexandre Dumas a laissé derrière lui un inépuisable stock de « mots » à défrayer à jamais la chronique parisienne, et je me suis demandé bien des fois comment personne n'avait encore songé à colliger et publier un Alexandre-Dumasiana. L'affaire serait indubitablement excellente pour le compilateur comme pour l'éditeur, et je suis, quant à moi, tout prêt. — Mais voilà ! L'œuvre dépasserait les proportions des dictionnaires réunis Littré et Larousse.

Un soir de première représentation, il était dans une avant-scène, rayonnant de tous ses rayons, exubérant de gaieté, de bienveillance, d'ampleur et de santé. Et la loge ne se désemplissait pas d'amis et de visiteurs toujours renouvelés.

L'aimable, mais physiquement microscopique A... M... se fait jour et parvient jusqu'à la main du grand homme.

« — Je vous admire de loin depuis une grande demi-heure, mon cher Maître, et je me disais combien je voudrais être ce que vous êtes quand je serai à votre âge !... »

Le père Dumas, souriant, répond du haut de ses immensités au jeune criquet :

« — ... et même maintenant ! »

On parlait mystérieusement depuis quelque temps du début fort inattendu d'un nouvel auteur dramatique. Nous pouvons aujourd'hui donner satisfaction à la curiosité publique.

Le nouvel émule des Augier, Dumas, Feuillet, n'est rien moins que M. le duc de Broglie, connu seulement jusqu'ici dans le monde littéraire par un ou deux articles un peu incolores, il faut bien l'avouer, publiés par la *Revue des Deux Mondes*. M. le duc de Broglie aurait trouvé là sa véritable voie. Son drame, — car c'est un grand drame avec une partie franchement comique et même grotesque, — a pour titre : LE BANQUEROUTIER FRAUDULEUX.

C'est l'histoire très mouvementée d'une conspiration où l'un des principaux conjurés, sur le point de commettre un crime dont les responsabilités peuvent le mener très loin, cède à ses enfants tous ses biens et immeubles au moyen d'une vente simulée. M. de Broglie aurait pris, comme on le voit, l'exacte contre-

partie du beau livre que Balzac a écrit sur l'honnête failli *César Birotteau*. — Son titre, d'un premier effet un peu forcé et, comme disent les Anglais, « *sensational*, » se trouve tout à fait justifié dans l'action même par l'analogie parfaite aux points de vue criminel et pénal...

Les premiers actes de la pièce sont complètement écrits. On dit beaucoup de bien, comme métier, de la charpente des trois premiers. — Le quatrième est insuffisant, mais peut se remanier.

Malheureusement, c'est le dénouement qui manque encore...

— Quand on a commandé impérativement sa soupe aux vipères, il ne faut pas bouder devant l'assiette.

(*Manuel du Parfait Jules Simon*).
— *chez Roret.*

VI

« *Comme il faut !* » — Marseille au télégraphe. — Une Icarie catholique. — Devant une poire. — Divagations correctionnelles. — Labiche touriste. — Le bon nègre. — *Pediculus viator.* — Les indispensables. — Trop de fierté. — Le faux cancer. — Attention.

Je vois dans plusieurs journaux que l'ex-impératrice « a pris hier une tasse de chocolat ». (*Sic.*)

Si ça lui a fait du bien, j'en suis aise.

Mais je cherche dans tous les journaux ce qu'ont bien pu prendre les mères des deux autres pauvres diables de soldats anglais tués avec le jeune ex-prince.

Aucun ne me le dit, et ça me désoblige.

Mère lionne avait perdu son faon :
Un chasseur l'avait pris. La pauvre infortunée

Poussait un tel rugissement
Que toute la forêt était importunée.
La nuit ni son obscurité,
Son silence et ses autres charmes
De la reine des Bois n'altéraient les vacarmes.
Nul animal n'était du sommeil visité.
L'ourse enfin lui dit : Ma commère,
Un mot sans plus ; tous les enfants
Qui sont passés entre vos dents
N'avaient-ils ni père ni mère ?

« — Mais, Nadar, qu'est-ce c'est que çà ?

» — Ça, mon ami, c'est du La Fontaine. Ça ne se lit plus. »

Nous voulons absolument l'Égalité, mais, en même temps, nous voulons être « distingués », c'est-à-dire autrement que les autres, ce qui ne s'accorde pas tout à fait. Le plus humble commis de magasin choisit la couleur et dispose le nœud de sa cravate pour avoir « l'air distingué », et je ne connais pas une concierge qui ne s'applique à être « comme il faut », c'est-à-dire différente de tout le monde et mieux que les gens comme il ne faut pas.

Etre « comme il faut » peut conduire loin et faire commettre bien des niaiseries, sans parler de pis.

Ainsi nous apprenons traditionnellement à nos enfants qu'il n'est pas « comme il faut » de se servir de leur main gauche, et nous fabriquons ainsi une série de générations d'estropiés, — puisque je n'ai pas le droit de dire d'*estromains*.

Peut-être, à force de persévérer dans ce procédé ultrasélectif, arriverons-nous à créer ainsi une race assez « comme il faut » pour être complètement manchotte et atrophiée de toutes ses mains et de tous ses bras gauches. Tels, mains et pieds hormis, ces poissons qu'on trouve dans les lacs souterrains de l'Amérique et qui, n'ayant plus d'occupation à donner à leurs yeux, puisqu'ils vivent dans le noir éternel, ont finalement pris le parti de devenir aveugles, — ce qui doit être pour eux le comble du « comme il faut ».

Je tombe au bureau télégraphique sur une forte querelle :

Un gros monsieur, méridionalissime, tout rouge —

vultus vultuosus, dit avec son incomparable énergie de précision la langue médicale, expressive comme tous les idiomes techniques, — se répand en imprécations violentes contre les employés et l'administration.

Il me prend à témoin et m'expose le cas.

C'est un fabricant des Bouches-du-Rhône, à Paris depuis plusieurs jours pour une commande importante, laquelle va être perdue pour lui parce que ses employés ne lui expédient pas la livraison assez vite. Voilà deux dépêches qu'il leur envoie hier et avant-hier, et pas même de réponse! Ce matin, il leur en expédie une troisième qui commence par — « Nom de Dieu! » — et le télégraphe, qui est « comme il faut », se refuse net à transmettre le juron sur Marseille. — « Cela nous est défendu, » répond imperturbablement l'employé.

« — Hé! je me f... pas mal de vos défenses! hurle le Marseillais exaspéré. Comprenez donc que c'est ma manière de parler, à moi, que mes gens de là-bas sont habitués à celle-là et pas à une autre, et que, tant que je ne leur aurai pas fait péter à l'oreille mon « Nom de Dieu! » tout le reste ne compte pas, et mes employés se disent : « — Nous avons du temps devant nous : le patron n'a pas encore parlé. » — Je vous paye pour que vous me serviez, que vous me serviez à ma façon et non à la vôtre, f... ! — Est-ce vrai, oui ou non,

que c'est moi qui vous paye? Et c'est vous qui me commanderiez, nom de Dieu !... Est-ce que je vous donne à télégraphier des saloperies, moi? des « petites correspondances?... » — Vous me le f... trez là mon « nom de Dieu! » c'est moi qui vous le dis, ou je vous f... à vous et à votre s... administration un procès en dommages-intérêts qui vous coûtera gros, mille « nom de Dieu! »

J ai sténographié.

Il en appert que l'administration des Postes et Télégraphes se réserve l'examen et le refus de telles ou telles dépêches. S'il s'agit d'injures, dès lors publiques, ou de propos grivois, c'est au mieux. Mais on comprend moins que ces interdictions puissent s'étendre au delà, et surtout elles ne sauraient être discrétionnaires. Le public doit être servi à sa volonté par ceux qu'en effet il paie.

Renvoyé à M. Cochery, qui n'en est pas à « la Loi du Sacrilège ».

Il y a vraiment de bien braves gens parmi ces « Blancs » qui défendent encore l'autel à l'heure qu'il est.

On comprend le Blanc, d'ailleurs, tout en préférant le Rouge, couleur de l'espérance. — Le tout, c'est de tenir le Bleu bien en horreur.

Seulement, quelle faiblesse dans ces combattants naïfs! Faiblesse tout expliquée chez des mortels nés gobeurs à ce point de s'indigner à la pensée qu'ils pourraient descendre d'un singe — et d'être tout fiers de se croire issus d'un petit morceau de boue...

Leur porte-glaive principal — *spes ultima Romæ* — en cette dernière bataille qui n'est pas encore la pénultième, M. de la Bassetière a défendu en désespéré la cause à laquelle il croit.

C'est bien. Je suis pour tous ceux qui croient à quelque chose, et tellement que j'estime même ceux qui croient à Rien, Rien étant assurément quelque chose encore.

Mais, d'un coin de la galerie qui juge les coups, « je demeure stupide, » comme dit Cinna malgré Bri-d'oison, quand j'entends M. de la Bassetière, acculé

finalement au grand fossé où se fait la culbute et perdant la tête, invoquer à l'aide ses deux derniers champions contre l'Université.

Qui ?

Musset, Lamartine.

Quel Musset ? Je ne puis supposer que ce soit Hassan, ni Rolla, ni Mardoche, ni Frank, ni Dalti, ni Perdican, ni « l'abbé » quoique abbé, — toutes incarnations diverses mais exactement identiques d'un idéal obstinément unique et fort mal édifiant.

Ce n'est pas non plus à des contemporains que l'Église, toujours prudente, songerait à offrir, comme pendant à l'Imitation de Jésus-Christ, l'exemple de l'existence insuffisamment hagiographique de ce lévite.

Est-ce alors le Musset qui a craché, de l'oreiller d'une fille publique, un reste de cigarette sur le socle du marbre de Houdon ? — Ou celui qui inventa avant Dennery « la Croix de ma mère » ? Il la fourra partout, en effet, cette croix de la mère et surtout de la fille, au cou de Laurette, aux mains de Camille, entre les seins payés de Marion.

J'avise alors charitablement mon prochain, dans la personne autorisée de M. de la Bassetière, que ce

n'est pas là des gages, et que mon prochain s'est du tout au tout trompé.

C'est précisément la Foi qui faisait défaut au Musset sceptique et charmant qui sut si bien sourire et même pleurer. J'entends toutes les « Foi.» Il n'a cru à rien, à l'Humanité ni à la Justice. Cet esprit si libéralement doué avait l'irrémédiable malheur de n'être pas une âme. Poète, il manqua de ce qui fait surtout le poète — *vates* — la Prophétie, et il n'entrevit que d'en bas le sommet d'où le Génie découvre et signale les avenirs. Il n'eut même pas certains sursauts et les quelques pressentiments de Heine, lequel vendit deux fois, pour le moins, le Dieu qu'il n'avait pas, — « catin » que le justicier Proudhon envoie au charnier des Filles Repenties.

Jamais il n'a dit, jamais il ne songea même à dire la parole qui console et qui encourage. Il n'a pas versé à ceux qui avaient soif le vin vivifiant, le vin des forts ; il les a allanguis et énervés dans les torpeurs décevantes des parfums-poisons de l'Orient, manipulés par l'Italie. La conclusion de son Œuvre sceptique et démoralisant est sèche, désespérée, antihumaine et antichrétienne, comme la résultante de l'Œuvre despotique et étouffant de Balzac.

Aussi l'incontestable grandeur de l'un, la grâce et le charme de l'autre n'ont pu les sauver. Plus impi-

toyable encore que le Temps de Fénelon, le sentiment Humain ne pardonne pas à qui s'est passé de lui (1).

Au surplus, un souvenir m'est toujours reste qui pourra, dans une certaine mesure, servir à compléter ici le diagnostic général; — nous nous comptions cent à peine derrière le convoi de l'un; nous n'étions pas soixante à marcher derrière l'autre...

De ce «Byron monté en épingle », — « Mlle Byron » comme l'appelait notre Préault, — si nous arrivons à l'autre parangon catholique revendiqué par M. de la Bassetiere, la cause devient pire.

Ce deuxième flûtiste a fait bien plus de mal encore que le premier.

Né royaliste, catholique et aristocrate (j'entends évidemment le sens étymologique du mot), Lamartine crée en ce qu'il peut la République par cette parole, spécialement odieuse en sa bouche : « — *Défions-nous des surprises du cœur !* » — Devenu républicain uniquement parce que la République le porte, — tout comme M. Thiers tout à l'heure, mais, lui, avec des circonstances aggravantes, — il fait tout ce qui est en lui pour égorger la République.

(1) Relire la très essentielle, excellente Étude de Vacquerie sur A. de Musset. Quand les *Snobs* et autres Philistins veulent supprimer la partialité au critique, c'est pour lui couper l'essentiel et le traiter ensuite d'eunuque plus à leur aise. Mais Vacquerie n'est pas de ceux qui se laissent prendre, et il a frappé dru, virilement, faisant justice.

A l'heure où les trônes de l'Europe craquent au contre-coup de notre grande secousse de février, quand les peuples haletants ont le regard fixé sur nous, il tue d'un coup la France — qui peut tout, alors ! — et il tue du même coup la liberté du monde, par la proclamation de son manifeste impie, le « Chacun chez soi et pour soi » des Guizot et des Dupin.

En supprimant l'échafaud politique, le dernier échafaud à supprimer,—surabondamment suppléé d'ailleurs par les fusillades, chaque fois qu'il en sera besoin, — ce Gribouille sentimental et convaincu prépare le massacre d'interminables séries de milliers d'hommes. C'est derrière lui premier que se groupe d'instinct et légitimement le premier ferment embryonnaire de la réaction bourgeoise qui le jettera ignominieusement demain aux gémonies, — sans que cela apprenne rien non plus pour après demain au même M. Thiers.

Tombé dans le dédaigneux oubli et encore — pour s'être obstiné toujours à « arrondir » ses domaines, car ce grand seigneur à la main ouverte, ce lakiste est doublé d'un paysan cupide, — tombé dans une pauvreté dorée qui serait l'opulence pour tant de misérables, il se livre aux métiers vilains et condamnables, compile, pille, signe tout ce que la spéculation éhontée des libraires marrons peut soutirer frauduleu-

sement encore de son nom épuisé. Finalement, il tend aux passants son chapeau.

On lui donne un palais, on lui refait des rentes. Il demande encore, il demande toujours, et il se plaint, et il se lamente, fatiguant de lui les Dieux et les hommes.

Exemple inouï du plus monstrueux égotisme : — Lamartine est né avec une intelligence supérieure à celle des autres hommes ; il est né riche, il est né beau, il est né noble, ce qui même aujourd'hui, paraît-il, est encore un avantage ; il a été aimé, il a eu la gloire, il a été maître pendant tout un grand jour de ce beau pays de France, il a eu tout pour lui, tout, — lorsque tant d'autres n'ont rien, — et l'abominable ingrat accuse la Providence, qu'il appelle alors la Destinée ! Après tant de millions engloutis par lui, pour lui seul, pour son unique et insatiable folie, il geint, il mendie, et il mendiera encore, et il mendiera toujours, mendiant relaps, obstiné, acharné à cette mendicité dont il arrive, chose inouïe, à tirer gloire, tant la soif de sa vanité inextinguible, à jamais inassouvie, le courbe bas !

Car il finit atteint du plus terrible des châtiments de la Fatalité antique : — frappé de cécité, comme Œdipe, il ne voit même pas sa honte !

Puisque le catholicisme n'a pu trouver que ces deux derniers témoins à la rescousse contre l'Université, au nom de nos Dieux à nous, amis, gardons-nous de les lui disputer et précieusement laissons-les lui. — Plus que jamais, tout est bien !

Nous, disons ce que nous voyons être la Vérité, en dehors de la légende, contre la tradition niaise, et au risque même d'indigner et de courroucer M. Prudhomme — qui pleure encore « notre ingratitude » vis-à-vis de Lamartine — et même la sienne.

Fernand Desnoyers a raison quand il s'écrie :

« *Il est des morts qu'il faut qu'on tue !* »

Le temps est aux miracles.

Je ne mentionne pas les millions sur millions qui affluent aux nouvelles sociétés financières, comme hier à ce bon M. Philipart, de tous les points de tous les territoires. Les actionnaires montrent un tel empressement que la haute sollicitude de nos administrations de

chemins de fer organise tout exprès des trains de plaisir pour la circonstance.

Ce phénomène, qui se reproduit climatériquement, à époques périodiques, ne peut plus que nous étonner, mais sans nous surprendre.

J'en arrive à comprendre le remords tardif des Allemands de ne pas nous en avoir pris davantage. — Faut-il qu'en effet nous soyons riches!...

Arrivons aux choses sérieuses.

Le vicomte de Chaulnes, — qui possède un remarquable coléoptère dans sa boîte au sel, eût dit Commerson, — nous fait parvenir par la presse religieuse l'agréable nouvelle que son hanneton a fait des petits : le vicomte nous promet sous pèu l'énumération des guérisons miraculeuses actuellement en cours de fabrication à la Salette. Seulement, le vicomte, qui ne répudie pas par moments une douce gaieté, se paye le malin plaisir de faire attendre un peu les « libres penseurs »; mais c'est pour les faire mieux sauter, car, cette fois, la thérapeutique sacrée déclare qu'elle

est décidée à « couper la patte à Coco ». — Coco, ça doit être M. Paul Bert.

Espérance !
Confiance !
C'est le refrain
Du pèlerin.

Voilà pour le spirituel.

Mais notre vieille noblesse ne se tient pas encore pour contente ; elle a juré de nous rallier en nous comblant.

C'est ainsi qu'un autre descendant des croisés, M. le marquis de Rays, ne voulant pas faire de concurrence au vicomte sur le terrain spirituel, s'est modestement réservé l'extinction du paupérisme en assurant l'existence temporelle à tous ceux qui ont moins de six francs : c'est dire qu'il a de la clientèle sur la planche.

A chacun de ces déshérités, le bienfaisant marquis octroie libéralement un hectare de terrains, pouvant, il l'affirme, il le garantit sur sa parole et son marquisat de marquis, rapporter quelques mille francs de rente. — Faut-il que lui aussi soit riche !

Le marquis fait plus : non seulement il permet à ses bénéficiaires de vendre ou d'affermer leurs terrains, mais encore, « dans la période troublée que notre pays traverse (*sic*) », il leur accorde le droit de léguer à leur volonté les héritages à provenir de leurs hectares ; — de plus en plus magnifique, il leur concède la suppression du suffrage universel, qui n'est pas, selon lui, « une expression » ; — de plus, la monarchie ; — de plus encore sa protection exclusivement réservée à la religion catholique ; — et enfin, par-dessus le marché, un journal mensuel — dont il leur donne déjà le titre, n'étant pas « regardant » de sa nature.

Seulement, il faut d'abord envoyer au marquis cinq francs pour chaque hectare. Le marquis accepte les bons de poste, et il en a déjà accepté pas mal puisqu'il a, dit-on, frété un bateau, le *Chandernagor*, pour aller rendre visite aux « hectares », — situés au *cap Breton*, lequel ne se trouve pas précisément en Bretagne. — Voir les détails inouïs dans l'*Indépendance belge* et dans l'*Événement* d'hier.

Tout ça se gobe — et raide ! On croit qu'on rêve...

La généreuse conception du marquis nous semble d'une telle hardiesse que nous ne saurions trop appeler sur elle l'attention de sa famille d'abord et des autres personnes compétentes ensuite. N'y a-t-il pas là un excès de libéralité qu'il ne serait que temps d'arrêter ?

Il y aura encore des braves femmes pour nos garçons.

La petite Titine aime par-dessus tout les poires. Comme elle est toujours très sage, on tâche aussi de la satisfaire, et on lui a mis ce matin une belle poire dans le panier qu'elle emporte à l'école.

Le soir, en procédant à la toilette du panier, maman retrouve la poire intacte.

« — Tu n'as pas mangé ta poire ? Tu as donc été malade ?

» — Non, maman. Mais ma petite amie Marie — tu

sais? la petite fille avec qui je déjeune toujours? — elle ne savait pas sa leçon et on l'a mise au pain sec.

» — Eh bien! tu pouvais partager ta poire avec elle!

» — Oh! non, maman, puisqu'elle était punie!... — Mais, pour la consoler, *j'ai mangé mon pain sec aussi!* »

— « Y en avait des blancs, y en avait des noirs, y en avait des bleus, y en avait des verts, y en avait des ponceaux, y en avait des lilas, y en avait des jaunes, y en avait des gris, y en avait des chinés... — Tu n'te rappelles pas?

» — Non.

» — Y avait des éléphants, y avait des chameaux, y avait des perroquets, y avait des serpents, y avait des moutons, y avait des taureaux, y avait des papillons, y avait des colimaçons... — Comment, tu n'te rappelles pas?

» — Non!

» — Y en avait des gros, y en avait des moyens, y en avait des minces, y en avait des longs, y en avait des courts, y en avait des gras, y en avait des maigres, y en avait des jolis, y en avait des pas beaux; — y en avait qu'avaient des ailes, y en avait qu'avaient des pattes, y en avait qu'avaient des cornes ; — y en avait qu'avaient des poils, y en avait qu'avaient des plumes, y en avait qu'avaient des écailles ; y en avait qu'avaient des becs, y en avait qu'avaient des gueules, y en avait qu'avaient des trompes, y en avait qu'avaient des dards... — Tu vas te rapp'ler, maintenant ?

» — Ma foi, non !

» — Y en avait en haut, y en avait en bas, y en avait dans les côtés, y en avait dans l'milieu, y en avait dans les coins, y en avait dans les pataraphes, y en avait partout plein... — Tu y es, c'te fois-là ?

» — J'y suis pas !

» — ... crée patience !!!... Ah ! tu n'te rappelles pas qu'y avait des perroquets, qu'y avait des éléphants, qu'y avait des cochons d'mer, qu'y avait des... — Tu m'feras croire qu'tu n'te rappelles pas ?

» — Quand j'te dis que j'me rappelle pas !

» — Oh !!!... Mais, propre à rien que tu es ! quand j'te dis qu'y en avait des bleus, qu'y en avait des verts,

qu'y en avait des gris, qu'y en avait des chinés!... — Là, t'rappelles-tu, à c't'heure?

» — Non, j'te dis !

» — Comment, bougre d'âne, salopiot, Auvergnat ! tu m'soutiendras qu'tu n'te rappelles pas ? — Tiens !!!... »

Et v'li ! et v'lan !

Et voilà comment Chavaroux, pour avoir battu son compagnon Fremeau, comparaît devant la 7e chambre de police correctionnelle.

« — Chavaroux ! dit le président plein de dignité, — vous avez frappé Fremeau et il est à peine rétabli des coups que vous lui avez portés.

» — Pourquoi aussi qu'y s'ostinait à n'pas se rapp'ler quand j'm'époumonais à lui dire : — Y en avait des bleus, y en avait des verts, y en avait des chinés, y en avait...

» — Mais j'me rapp'lais pas !

» — Comment tu n'te rapp'lais pas qu'y avait des perroquets, qu'y avait des chameaux, qu'y avait des cochons de mer, qu'y avait...

» — Mais non, mais non, j'te dis !

» — Comment, tu m'soutiendras en face qu'tu n'te

rappelles pas qu'y en avait qu'avaient des becs, qu'y en avait qu'avaient des dards, qu'y en avait qu'avaient des écailles...... »

M. le président, solennel, ainsi qu'il lui appartient. « — Allez-vous recommencer avec vos trompes, vos perroquets, et vos dards ? — Et c'est parce que votre camarade ne se rappelait pas toutes ces belles choses que vous l'avez aussi indignement frappé ! »

Frémeau, s'encourageant. — « Oui, là ! Ousqu'y z'étaient tes perroquets, ousqu'y z'étaient tes dromadaires, ousqu'y z'étaient tes plumes, ousqu'y z'étaient tes dards, ousqu'y z'étaient tes écailles ?...

Chavaroux. « — Y n'étaient pas sur le papier de la tapisserie, chez c'marchand d'vins ousque nous avions pris le p'tit blanc, le matin, à la Halle? — Hein ???...

Fremeau, illuminé du coup. « — Ah ! oui ! oui ! ! oui ! ! ! C'est vrai, c'est vrai qu'y z'y étaient tout de même! — Mon président! c'est moi que j'suis fautif !!! » (Hilarité générale dont le président daigne prendre sa part.)

Chavaroux. « — Là !... Tu vois bien que tu t'rappell' maintenant !

M. le président, toujours solennel, mais bénévole :

« — Il eût été plus simple d'expliquer cela à Fremeau sans le frapper. »

Chavaroux, qui n'a aucun antécédent judiciaire, mais au contraire de très bonnes notes (sauf le biberon), est condamné à 16 francs d'amende.

« — Là !!! dit-il à Fremeau avec reproche. — Tu vois ! ! !

» — C'est vrai! dit Fremeau, j'suis fautif! M'en veux pas !... — C'est pardine vrai qu'y en avait des perroquets !...

» — ... et des serpents !

» — ... et des éléphants !

» — ... et des cochons d'mer !... »

(Exeunt.)

Labiche, avant d'être quelqu'un, était déjà quelque chose. — Il avait fait, au sortir du collège, son

voyage d'Italie, en grande partie à pied, par étapes, comme on faisait dans ce temps-là.

Chaque soir, en arrivant au gîte, quelles qu'eussent été les fatigues de la journée et tombant de sommeil, notre tout jeune homme avait le courage de transcrire avec conscience minutieuse le compte rendu de ses impressions depuis la veille.

Je trouve dans ces notes, remarquablement pittoresques et pleines d'observation, les lignes que voici, datées de Naples :

« — J'avais déjà plus d'une fois pu constater qu'il est bon de compter deux fois son argent avec les changeurs de ce pays.

» Ce matin, j'ai été convertir en monnaie au cours les cinq cents francs que mon père m'a envoyés.

» Le banquier, qui demeure dans une petite maison au premier étage, a été fort aimable et m'a donné d'excellents conseils, pour le pays, vu mon âge.

» J'ai pris congé de lui en le remerciant, et, tout en descendant l'escalier, j'ai compté mon argent ; — il m'avait gardé cinquante francs de plus que le change convenu.

» Je remonte immédiatement et frappe à la porte, qui s'ouvre :

» — Monsieur, vous m'avez *donné* cinquante francs *de moins* !

» — Tiens ! — dit l'homme, plus gracieux et souriant que jamais, — vous vous en êtes aperçu ?... »

La jeune mère créole, sous la vérandah, couve du regard son tout petit et premier enfant, l'héritier unique, l'espoir de la plantation.

Un bon nègre, pris tout jeune il y a nombre d'années dans une tribu d'anthropophages, est commis au soin de garder et distraire l'enfant adoré.

Le nègre joue de son mieux avec le tout petit, le dorlotte, le câline, le fait sauter, l'étend sur ses genoux, — et finalement, lui tapotant le ventre, il dit à la mère, en comble de compliment :

« — Petit foie à ça, bon manger !... »

Le peintre myrmidonien Meissonier, qui est loin de jouir de la sympathie universelle, habite Poissy ; mais il vient souvent à Paris.

Le grand Gaspard, qui demeure à Maisons-Laffitte et ne peut pas souffrir le petit Meissonier, s'exaspère chaque fois qu'il le rencontre dans ses jambes au chemin de fer.

Il s'en venge en l'appelant *pediculus viator*.

Un peu vif tout de même !

Nous avons tous l'innocente fatuité de nous croire indispensable à quelqu'un ou à quelque chose.

On annonce au cocodès de N... que son ancienne maîtresse, qui l'avait si bien lâché, vient de mourir.

« — Ah ! dit avec conviction de N..., toujours archibête, mais encore plus humain, — en voilà une qui devait finir comme ça !... »

Un peintre en lettres travaille en haut de son échelle à l'enseigne d'un marchand de vins. Il a, comme tout mortel en évidence, son petit public qui l'entoure au bas de l'échelle et le contemple.

Un bon monsieur, plein d'obligeance, sort du demi-cercle et s'avance :

« — Un petit conseil, si vous voulez bien, mon ami ! Dans COMMERCE DE VINS, VEINS ne prend pas d'E.

L'artiste, dédaigneux, sans se retourner :

« — Attendez donc au moins que ça soit sec ! »

J'ai *fait*, comme on dit, deux logements depuis ces derniers vingt ans, — douze ans dans le premier, huit jusqu'ici dans le présent.

Si vous vous demandez de quel intérêt cette confidence personnelle peut être pour l'Histoire générale des Temps Modernes, attendez un instant.

Quand j'arrivai donc m'installer dans le premier de ces deux logis, la concierge me recommanda une pau-

vre vieille femme atteinte d'un cancer de la face, que secouraient le samedi quelques locataires de la maison. — « C'est bien, répondîmes-nous; vous nous l'enverrez. »

Le lendemain, en ouvrant ma porte, je recule : — devant moi, une forme à peine humaine, une larve, timidement debout sur la seconde marche du palier, car elle n'osait frapper, dans l'infinie humilité de sa disgrâce ; — de petite taille, chétive, ratatinée en son misérable vêtement devenu couleur de suie ; la tête ensevelie sous un lambeau noir tombant scrupuleusement comme un suaire sur le visage pour dérober aux yeux des bienheureux en santé l'épouvantable, l'inexorable mal qui la ronge : — un spectre !

Je me penche vers le fantôme, — mais de vagues, indéfinissables et intolérables senteurs me repoussent. Je l'interroge doucement : elle s'efforce à me répondre mais la malheureuse ne peut même pas : elle est aphone ! — L'éternel silence en plus, par-dessus la peine de misère, les tortures et l'horreur de l'ulcère incurable !...

Que de mal amoncelé sur un seul pauvre être irresponsable ! — et comment pouvons-nous jamais sourire ?...

Je lui dis de venir tous les samedis ; chaque fois on lui remettra un franc.

Depuis, la tant misérable vint régulièrement au jour fixé. Je n'étais pas là toujours pour lui ouvrir la porte, naturellement, et quelquefois je ne la voyais pas de six mois. Mais, moi absent ou présent, il n'y eût pas eu un franc dans ma maison à chacune de ses visites que le tout dernier de mon petit monde lui eût donné les vingt sous de son déjeuner, pour que l'engagement sacré fût tenu. — Parfois, de loin en loin, rentrant ou sortant, je trouvais derrière ma porte la lamie muette sous son linceul noir, et je voyais au même instant quelqu'un des nôtres, homme ou femme, venant déposer dans sa main desséchée l'obole — avec un frisson...

Quand je quittai ce premier logis pour celui que j'occupe à présent, la nouvelle adresse fut scrupuleusement donnée et recommandée à la pauvre femme.

Elle ne nous abandonna pas et, fidèlement, vint chaque samedi recevoir la trop chétive offrande.

Samedi dernier — fin de mois — je rentre un peu maussade. — La vieille femme au cancer est debout

à ma porte, humble, se faisant toute petite sous son voile ..

Un éclair subitement me traverse : — vaguement, d'autres fois déjà, elle m'avait semblé *grandie* ?... — Aujourd'hui surtout !...

— Mais, au fait ? — depuis combien de temps vient elle donc chercher un franc tous les samedis ?

Douze et huit, vingt ! — Vingt ans !!!

Il y a vingt ans que son cancer dure ? Mais ce serait à s'abonner au cancer !...

Je vais sur elle !...

« — Vous avez un cancer de la face ? Montrez-le moi! »

Frémissement de la lémure : elle recule ; j'avance et, comme elle ne se presse pas d'ouvrir le suaire qui enveloppe sa tête, je tire l'épingle. Trois fois elle se tourne vers l'ombre ; trois fois je la retourne vers la lumière, — et j'écarte...

La vieille coquine édentée qui est devant moi n'a jamais eu de cancer...

Résumé et conclusion :

Je fais calculer ce que représentent les vingt sous qu'elle a reçus de moi par semaine depuis vingt ans.

Avec les intérêts composés, total : mille sept cent dix-neuf francs, trente-un centimes ; — à vérifier.

Mais ce n'est rien :

— Ajoutez à mon franc hebdomadaire ce qu'elle touchait d'autre part des autres locataires de ma seule maison dans ses seules matinées du samedi, heure réglée ;

— plus le quotient de chacune des autres heures de cette journée et de toutes les autres heures de toutes les autres journées de chaque semaine, sans doute bien employées, dans d'autres maisons d'autres quartiers.

Et vous avez comme revenu quelque chose de mieux que les appointements d'un général de division.

Et je ne m'étais pas trompé, au moins là, quand elle m'avait semblé *grandie*, — car, comme on le pense bien ce n'était plus dès longtemps ma première petite vieille toute « chiguerdie », comme on dit au pays Chinonnois.

Ma première vieille au cancer avait certainement et depuis longtemps cédé son fonds.

Sans doute en ce moment elle vit de *mes* rentes sur quelque plage bretonne ou dans quelque cottage normand, — où je voudrais si bien être à cette heure...

Et depuis elle, dans combien de mains successives et non moins indignes ai-je déposé avec cette persistance stupide ce qui n'était même pas mon superflu?... — Et combien encore nous compte-t-on, dans le troupeau des moutons à tondre, par celles-ci ou d'autres, transmis et cédés ?...

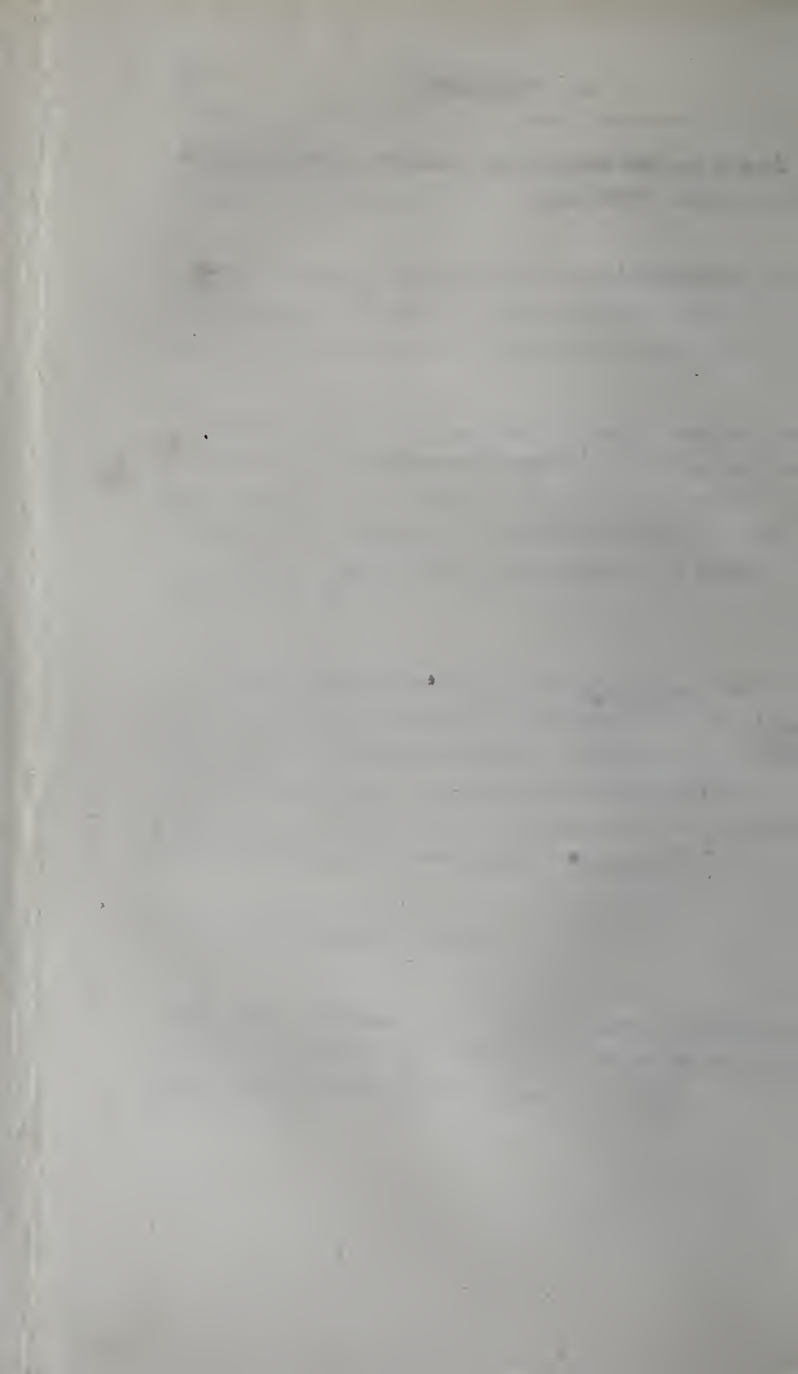
— Maintenant, direz-vous, est-il permis de pousser à un tel point l'insouciance et la légèreté ? Et puisque nous n'en sommes encore qu'à l'assistance et à la charité, n'est-il pas coupable de se laisser aller, au profit d'escrocs impudents, à un détachement dès lors préjudiciable aux misères vraies et honnêtes ?

Je n'ai qu'à baisser le nez...

Et je dois confesser qu'il aurait manqué quelque chose à toute cette ineptie mienne, mais que je me suis encore arrangé pour qu'il n'y manquât rien.

Je n'ai pas fait arrêter ma voleuse — qui va tout à l'heure voler chez vous.

— Attention !!!...



VII

Un souvenir de Cham. — Le chien Blancblanc. — La Pologne. — Baudelaire, la duchesse d'Albe et Goya. — Une genèse. — Les sangsues du Val-de-Grâce. — Lunettes à 78 fr. la paire. — La question Taylor. — « *Shame!* »

Tout à fait personnel, mais pas moyen de faire autrement!

Il paraît que j'étais bien malade après les ballons du siège de Paris, puisqu'une consultation des docteurs F..., P... et J..., — le grand-prêtre des *foïetrinaires*, — m'avait condamné à mort.

Je ne m'en doutais pas, mais je n'en valais guère mieux. J'avais souffert comme tous les autres les privations physiques, peut-être même un peu plus, car pendant que j'organisais jours et nuits la poste par

ballons, je n'avais même pas les vivres du soldat. — Mais c'était le moral qui avait été autrement touché à fond, puisqu'en ces cinq mortels mois je n'avais pu arracher de nos états-majors militaires et civils un matériel captif pour les observations aérostatiques — *qui pouvaient tout changer*...

Donc j'étais un soir étendu chez moi comme les jours précédents, ne pouvant plus me tenir debout ni assis. C'était le lendemain de l'entrée des troupes de Versailles, au fort du combat. Nous entendions les obus, et l'odeur des incendies venait à nous...

Mon jeune fils apporte à ma femme un journal, — en lui indiquant du doigt un passage...

Je vois ma femme tout d'un coup très pâle ; — l'enfant est ému, lui aussi...

Je tends la main sur le journal — et j'y lis :

« — On vient d'arrêter Nadar, dont on connaît les opinions exaltées, et qu'on avait remarqué au passage de la démonstration des francs-maçons... »

Un autre journal non moins honnête, mais plus pressé encore, me donnait comme fusillé.

Des invitations à la valse !

. . .

Les deux braves gens qui choisissaient ce moment très propice pour appeler ainsi sur moi les sympathies de mes concitoyens étaient un nommé Vrignault — qui eut, m'a-t-on dit, une mauvaise fin en correctionnelle ou aux assises, quoiqu'il se fût vanté, — il l'imprima ! — d'avoir « tué de sa main » vingt-deux communards (je dis, après lui, vingt-deux), sans dire si c'était pendant ou après la bataille ; — l'autre était un agent russe, à l'œil bordé de rouge, du nom de Poggenpohl.

Mais à cette heure-là, ces gens là faisaient autorité — et Dieu sait s'ils s'en donnaient à fusiller dru tout ce qui leur tombait sous la main, sans rien entendre, au tas et aux mitrailleuses, sur un mot, sur un signe, sur rien...

D'autre part, je ne pouvais me dissimuler qu'en effet j'étais un « exalté », peut-être même un forcené, puis-

que j'avais toujours jugé abominable qu'un Français pût tuer un Français...

Mais j'étais si las, si écrasé de vivre, — mon pays vaincu, après tant de chagrins et au milieu de tant d'horreurs — que je n'aurais pas daigné faire un geste pour défendre ma vie...

Cependant ces journaux couraient la ville, et mes amis s'effrayaient.

L'un d'eux, sans prendre le temps de vérifier la nouvelle, court à Versailles.

Il s'adresse à un député de l'extrême gauche, qu'il savait l'un des plus intimes dans ma maison.

Celui-ci lui répond qu'il est désolé, mais que j'étais, moi, à Paris, pendant qu'il était, lui, à Versailles, et qu'il lui est impossible de s'occuper de « *cela* ».

Ce même soir, Cham, qui n'était pas encore mon

ami, dont j'avais été simplement le collaborateur au *Charivari* et aux *Journaux pour rire* de notre vieux père Philipon, Cham dînait à Versailles chez un général; — n'était-ce point le général Appert ?

On venait de se mettre à table.

Un des officiers présents raconte qu'il vient de lire la nouvelle de mon arrestation.

Cham se lève comme par un ressort, dépose sa serviette et s'excuse, déclarant qu'il lui est impossible de manger tant qu'il ne m'aura pas trouvé et dégagé... Il se porte garant et caution personnelle.

On veut le rassurer, le remettre au lendemain; il persiste, — et si bien qu'on lui donne un aide de camp avec lequel il court à l'Orangerie et partout, appelant en vain mon nom par les agglomérations de prisonniers...

Il n'avait pas à me sauver, moi. Mais nous savons qu'il en a bien effectivement sauvé d'autres, — et qu'on le trouvait là toujours prêt !...

D'autre part, vous en avez vu par cent, par mille et

par dix mille des croquis — irritants parfois — de cet inépuisable gouailleur, contre la République, c'est-à-dire contre ce grand verbe qui résume tout : la Justice.

Etait-il responsable, né de l'autre côté des déshérités, en dehors de ce qui est la liberté et l'égalité, et n'ayant tété que ce lait-là ? Etait-il le vrai coupable de n'avoir pas deviné ce qu'on ne lui avait pas appris, — ce qu'il aurait, mieux que tout autre, respecté et aimé ?

Voici un de ces dessins :

La charogne d'un chien flotte sur l'eau. Derrière elle un nageur qui se bouche le nez :

— *Tiens ! je croyais suivre le convoi d'un libre penseur !*

« Signé : CHAM. »

—Et bien ! non, mon vieux camarade ! tu te mentais à toi-même, et moi qui avais fini par te connaître comme tu me connaissais, j'affirme sur ta bière que tu aurais suivi mon corps allant tout droit au cimetière,

comme j'ai fraternellement accompagné le tien jusqu'à la porte de ton église...

Tout scélérat qui n'est pas greffé sur un fou est inéluctablement enté sur un imbécile.

Mme G... est vraiment une excellente créature! Je ne sais si on peut arriver à être aussi bon qu'elle : meilleur, je défierais. C'est l'abnégation même, l'éternel sacrifice et l'infinie douceur.

Son enfant fut brûlé ; après l'avoir pansé et consolé, elle a été prendre un charbon allumé à la cuisine et l'a appliqué sur son bras pour se rendre compte de ce que le petit pouvait souffrir... Une autre fois, elle s'est fait arracher une dent devant l'enfant pour l'encourager chez le dentiste.

Elle a soin de tous et de tout, gens et bêtes, préoccupée uniquement et inquiète toujours de ce qui n'est pas elle. — La nuit, elle se lève et parcourt les chambres pour bien s'assurer si on a rempli d'eau les pots réservés à la chatte et au petit chien Blancblanc. — Vous pouvez croire que Blancblanc, à peine entré, est devenu le vrai maître de la maison.

L'autre jour, Blancblanc, qui est cependant bien élevé, avait été « improper ». Le mari de Mme G... adresse à Blancblanc de justes observations.

— Je t'en prie, ne le gronde pas aussi fort! intervient doucement la bonne Mme G... — *tu vas l'attrister!*

— Voudriez-vous mourir?

— Non!

— Voudriez-vous n'être pas né?

— Oui !

Et de combien, au vrai fond, est la différence?

D..., jadis libéral au temps qu'il était pauvre, a renoncé, depuis qu'il est riche, à la liberté et à ses pompes. D... n'est pas seul de son espèce; vous en avez rencontré bien d'autres que lui. Il est pour l'autorité quelle qu'elle soit, quand même, partout, et il déclare qu'il n'y en aura jamais assez. Il adore le bâton, préfère pourtant le sabre, et se proclame prêt à lécher surtout le talon le plus dur : il est arrivé à mettre de la coquetterie dans sa bassesse et même de la fierté. Tels ces laquais d'autant plus gonflés que leur livrée est plus chargée des insignes de leur servitude. Le prototype de D..., c'est le Shah-abaham de Perse : son idéal, le roi de Dahomey. Combien de fois a-t-il rêvé le règne définitif du Prussien pour être débarrassé de la République et délivré de la liberté!

Ne vous avisez pas de lui démontrer, l'histoire en main, que c'est toujours l'excès de l'autorité qui pro-

duit la Révolution, il entrera en fureur. Enfin, il en est devenu gâteux et tout à l'heure épileptique.

On parle des Polonais.

— Ah! oui, s'écrie D..., déjà tout rouge, — ces révolutionnaires, ces misérables ! — des scélérats ! des incendiaires !

— Mais voyons, D..., calmez-vous et réfléchissez qu'en somme les Russes et les Allemands — sont chez les Polonais, que les Polonais sont opprimés...

D..., poussé à bout, avec exaspération :

— Eh bien ! ! !... *Il ne fallait pas qu'ils fussent opprimés !!!...*

Goya a laissé deux admirables portraits de son amie, la duchesse d'Albe, bien connus des dilettanti.

Dans tous les deux, de même grandeur, la duchesse

a la même position : couchée sur un lit de repos, la tête reposant sur le bras coudé.

Dans l'un, elle porte le costume espagnol, velours, passequilles, etc. Je crois que celui-ci est aujourd'hui la propriété de Paul de Saint-Victor. — Dans l'autre, beaucoup plus intime, elle est nue et, par une idiosyncrasie bizarre, les seins se dressent en deux pointes et s'écartent à outrance aux sommets.

Le très cher, — à jamais irremplaçable Baudelaire me racontait les deux tableaux vers lesquels il se disposait à me conduire, et, me les décrivant avec cet incomparable précision d'impression et de rendu qui lui permettait de peindre avec sa parole non moins sûrement et magistralement que Goya avec son pinceau :

— Tu comprends, me dit-il : *les seins sont frappés de strabisme sursùm et divergent.*

Si j'avais du goût pour fabriquer des légendes genésiaques, celle-ci m'aurait tenté :

— Quand le bon Dieu créa les peuples, il voulut n'en favoriser aucun.

Il prit sa balance de bon Dieu, c'est-à-dire une balance bien exacte, et il leur donna bien à tous le même poids.

Seulement, il fit le poids du Français en plume et celui de l'Allemand en plomb ..

Vous connaissez peut-être la vieille légende des sangsues du Val-de-Grâce?

Malgré le tort que Broussais a fait à cet annélide, espèce à peu près perdue désormais, au moins chez nos pharmaciens, notre hôpital militaire du Val-de-Grâce en conserve, assure-t-on, quatre-vingt-dix sujets que l'on montre aux visiteurs étrangers.

Tous les mois, plus que religieusement, — réglementairement! les quatre hauts personnages qui composent la Commission officielle, directeur, médecin en

chef, intendant, etc., se réunissent et constatent la présence, le nombre et l'état des quatre-vingt-dix sangsues,

— neuves,

— ayant servi,

— indisposées,

— se passent gravement la plume pour contresigner l'état, — et non moins gravement se saluent, la besogne faite.

Mais ce que vous ignorez sans doute, c'est

CE QUE NOUS COUTE UNE PAIRE DE LUNETTES DE TROIS FRANCS.

Un soldat, le fusilier Bordet, de la division de Paris, c'est-à-dire caserné sur un point quelconque du dépar-

tement de la Seine, — Boulogne, Saint-Cloud, Meudon, Vincennes, Nogent, etc., — a besoin d'une paire de lunettes.

Il lui est permis de les demander depuis — il n'y a pas longtemps — qu'on a admis que les militaires pouvaient avoir besoin d'y voir clair comme les civils, date mémorable où les lunettes furent enfin permises à l'armée.

Notre fusilier Bordet se présente à la visite de son Major, — lequel Major l'envoie sur Paris au Val-de-Grâce où le soldat est admis.

Le lendemain, visite du Chef de service, qui constate que le requérant a besoin de lunettes.

Le Chef de service adresse son rapport au Médecin en chef du Val-de-Grâce.

Le Médecin du Val-de-Grâce contresigne le rapport et le remet à l'Intendant.

L'Intendant transmet le rapport au Directeur, puis l'adresse, accompagné de l'avis du Directeur, au Ministre de la guerre.

Le Ministre de la guerre envoie les pièces au Conseil

de santé — (cinq membres, sans l'avis desquels aucune dépense, si minime qu'elle soit, ne peut être effectuée).

Le Conseil de santé, se réunit, délibère et rédige son avis motivé, qu'il retourne au Ministre.

Ça y est !

— Presque !!!

La paire de lunettes n'a plus alors qu'à redescendre hiérarchiquement chacun des échelons de la cascade administrative que nous avons dû lui faire monter tout à l'heure.

Elle repasse par

— le Conseil de santé,

— le Ministre de la guerre,

— l'Intendant,

— le Médecin en chef,

— le Directeur,

— le Chef de service.

Minimum de la quantité de jours nécessités par ces formalités : — Trente jours.

Maximum : — X?...

C'est alors qu'on délivre au fusilier Bordet sa paire de lunettes, et qu'on le renvoie à son corps.

RÉSUMÉ.

Valeur intrinsèque de la paire de lunettes. . .	3 fr.
Trente jours, très minimum, de séjour du soldat au Val-de-Grâce, à 2 fr. 50 par jour. .	75
Total, *à première vue*, du prix payé pour la paire de lunettes de 3 francs.	78 fr.

Ça, c'est l'impôt direct — et, comme vous l'avez vu, au minimun.

Mais ce n'est qu'un premier aveu, insignifiant.

Ajoutez, s'il vous plaît, pour mémoire, à cet impôt direct les impôts indirects, décime de guerre et autres centimes additionnels, — sauce qui coûte un peu plus cher que le poisson — à savoir :

— la perte sèche du travail (?...) dudit soldat pendant ces trente jours — *minimum* ;

— les appointements des divers employés supérieurs et inférieurs de la haute et basse administration, pendant toute la durée de ces opérations et en ce qui concerne lesdites ;

— sans oublier — au point de vue de la patrie blessée — le côté attrayant, moralisateur et encourageant, de toute cette *plumitiverie* aussi effroyablement stérile !!!...

Et calculez à combien vous revient — *effectivement* — la paire de lunettes accordée au fusilier Bordet.

Tels sont encore, à l'heure qui sonne à l'horloge de la République, — les glorieux labeurs de cette administration, que l'Europe nous « envie », comme nous disions sous l'Empire.

Nous n'osons plus le dire ; mais sommes-nous bien sûrs de ne plus le penser ?....

LA QUESTION TAYLOR

Il y a scandale!

Ce n'est plus dans Landerneau, c'est dans cette Nouvelle Athènes qui prend naissance aux cimes de Ménilmontant, chères aux gens des coulisses et à Christian, où Paul de Kock pondait ses littératures inouïes; — qui descend par la colline des Martyrs à l'épique café du Rat-Mort, voisin des ateliers de feu Troyon, de feu Diaz, d'Isabey et de Voillemot le blond, plus vivants que jamais, Dieu merci! et de Manet, Méduse immortelle du non moins immortel bourgeois; — qui passe la Seine et pousse comme un dard à travers Notre-Dame-des-Champs cette vigoureuse pointe de la rue d'Assas, où Gérôme sculpte ses gladiateurs, où Lambert ébouriffe ses adorables petits chats; — puis revient sur l'Ouest en retraversant les ponts jusqu'à l'avenue du Bois-de-Boulogne qui voit d'Ennery achever son aire d'aigle au-dessus du bon-

homme B. J. — pour achever son cycle par le quartier des Ternes et l'avenue de Villiers, où Sarah Bernard respire...

Pour être simple, l'histoire n'en est pas plus belle. C'est bien humain — et laid d'autant.

Vous avez connu les temps rapprochés mais déjà héroïques, des proverbiales misères du comédien, du poète, du peintre et du croque-notes. Dans ces temps-là, où le glorieux Corneille rapetassait son soulier, Colletet était crotté, les petits violons du Roy se tenaient pour contents d'être admis à frayer autour du pot du Savoyard, tout peintre devait quêter une maison de grand seigneur à qui appartenir, et heureux le chercheur de rimes qui savait une cuisine où on l'envoyât souper!

Et que de peines dans ce chariot de Scarron pour arriver au Mans, et surtout pour en revenir! Le plus beau des Léandres, le Destin, retroussait mélancoliquement sa moustache en contemplant son haut-de-chausses troué, et, à la grande compassion de Ragotin, la divine L'Etoile reprisait sa jupe, pendant que La Rancune, songeur et mauvais, tamponnait avec l'encre de l'hôtelier les trous de ses bas jadis noirs.

Ah! mon pauvre Scapin! tu ne reluisais guère alors!

Impertinent, tu le fus bien toujours un peu et tu le dus être parce que c'est ton métier, le soir, devant les chandelles. Mais tu n'étais pas arrogant, comme il appartient à celui qui est devenu l'ami des Dieux, et, par ces temps-là, ton souhait unique, sans relâche, hélas ! devant tes destins limités, toute ton ambition singulière de garçon de bon sens, ton rêve, ta croix d'honneur alors, — c'était, après tes longues journées de jeûne, avant de gagner ta soupente, une écuellée de soupe chaude. — L'as-tu donc tant oublié ?

Ces temps-là sont changés — du tout au tout.

Aujourd'hui, Colletet, sans même avoir fait de vers, fonde sur sa cassette particulière des prix pour encourager les jeunes. Tout peintre qui a bien voulu y consentir a son atelier sur rue ; le plus mince fabricant d'un quart d'opérette tire à vue sur Roger et Peragallo ; Gauthier-Garguille a deux cent mille livres de rente ; Delobelle lui-même, pour n'avoir rien fait, pour être seulement resté à côté de Gauthier-Garguille, tient du Philipart plein son portefeuille, et — étrange ! — le soir, rue de la Verrerie même, le bougeoir éteint, sur

leur oreiller, le droguiste et la droguiste, spectacle horrible, rêvent en parallélisme, coude à coude, le bedon en l'air, et, les yeux ouverts tout ronds, combinant chacun de son côté un scénario machiné avec astuce pour arriver à faire agréer leur fille unique et sa dot à l'héritier de Poinsinet le Mystifié, — mais membre de la plantureuse Société des auteurs dramatiques !

Pour l'accomplissement de cette invraisemblable métamorphose et véritablement mirifique, pour convertir en opulences tant de détresses, pour changer en velours et en brocart toutes ces guenilles et transmuer en Gras tous ces Maigres, il a suffi d'un homme, d'un seul homme. Mais il faut se dépêcher d'ajouter bien vite que ce prédestiné avait été touché de la Grâce, comme on dit de l'autre côté de nous, — c'est-à-dire qu'il avait en lui l'ineffable Génie du Bien.

Peintre, écrivain, archéologue, soldat, voyageur, il tâtonnait jusqu'au matin où lui apparut dans l'aube de lumière sa voie, sa vraie et glorieuse voie, — quand il sentit tout d'un coup battre dans ses artères le sang généreux des Vincent de Paule et des François de Paola.

Et alors, sur l'instant même, cet homme singulier

embrassa la non moins singulière profession d'Entrepreneur de Bien public, — laquelle ne se trouve sur aucun almanach Bottin, mais uniquemement dans les Martyrologes.

Par son éducation, par ses goûts, par son milieu, il aimait l'Art : il se dit qu'à tous ceux qui lui donnaient les jouissances de l'Art, il donnerait, lui, et à lui seul, la sécurité de la vie matérielle, la dignité de la vie morale, — et aussitôt il s'avança apostoliquement pour ne s'arrêter plus jamais qu'à la mort, tenant en main le signe qui donne infailliblement à cette heure la victoire : — le fraternel drapeau de l'Association.

Ce que cet homme de bien a fait d'utile et de bon pendant dix, vingt, trente, quarante, — ne vais-je pas dire cinquante années? — les miracles accomplis par lui, de labeur, de volonté, de persistance acharnée, d'abnégation, de sacrifice, il faudrait pour le raconter, non ces quelques lignes tombées d'un coin de table dans une colonne de journal, mais un livre, un grand et vrai livre qui resterait, souvenir héroïque d'un inimitable exemple.

Toute sa longue et précieuse vie, il l'a donnée jusqu'à la dernière heure, toujours, — premier levé, dernier couché, — à tous ces artistes dont il avait fait sa

grande famille, gens de lettres, auteurs dramatiques, peintres, sculpteurs, graveurs, musiciens, comédiens, inventeurs, professeurs, que sais-je encore? Les associations qu'il n'avait pas créées, il les a galvanisées et leur a rendu la vie qui les fuyait. Et par quelles difficultés, par quelles résistances, surtout de nous-mêmes! Et que de fiel et de venin contre ce Saint qui s'obstinait à nous sauver à sa façon, — façon qui, le bilan fait, ne se trouve point la pire, — malgré nous, contre nous !

Celui-ci lui reprochait de travailler « en vue de son oraison funèbre ». — Ah! trouvez-nous-en d'autres encore, atteints du même orgueil posthume que celui-là! — Puis on l'avait vu à Neuilly, à Compiègne. Celui qui n'alla jamais à Compiègne ni à Neuilly lui doit le désintéressé témoignage que ce qu'il en rapportait fut toujours pour les autres, non pour lui.

Un seul fait : — c'est avec le premier billet de mille francs tiré de sa poche qu'il a rassemblé, garé contre la faim, couvert contre le foid, ce troupeau de parias universellement dispersé qui s'appelle aujourd'hui l'Association des artistes dramatiques et qui doit à Taylor les deux millions qu'elle possède.

Enfin c'est par quelque dix millions qu'il faut compter, dit-on, ce que nous avons eu par lui, — et par un véritable orgueil, en effet, ce gourmet d'honneur ne se trouvant pas avoir encore assez fait pour lui, voulut se donner la dernière, la suprême gloire : la gloire de mourir pauvre...

Y a-t-il un mois, y a-t-il un an que nous marchions derrière son cercueil ? A quelques-uns le temps a paru, — le temps paraît d'heure en heure plus douloureusement long...

Nous attendons, nous attendons toujours — et pas un seul des comités de nos associations dont Taylor fut le bienfaiteur et le père, pas même celui des artistes dramatiques, ô aîné des Coquelin qui veux la croix! — pas un n'a encore réclamé premier l'honneur de payer ses funérailles, notre dette sacrée à tous. — Il n'est pas dit un mot de sa statue.

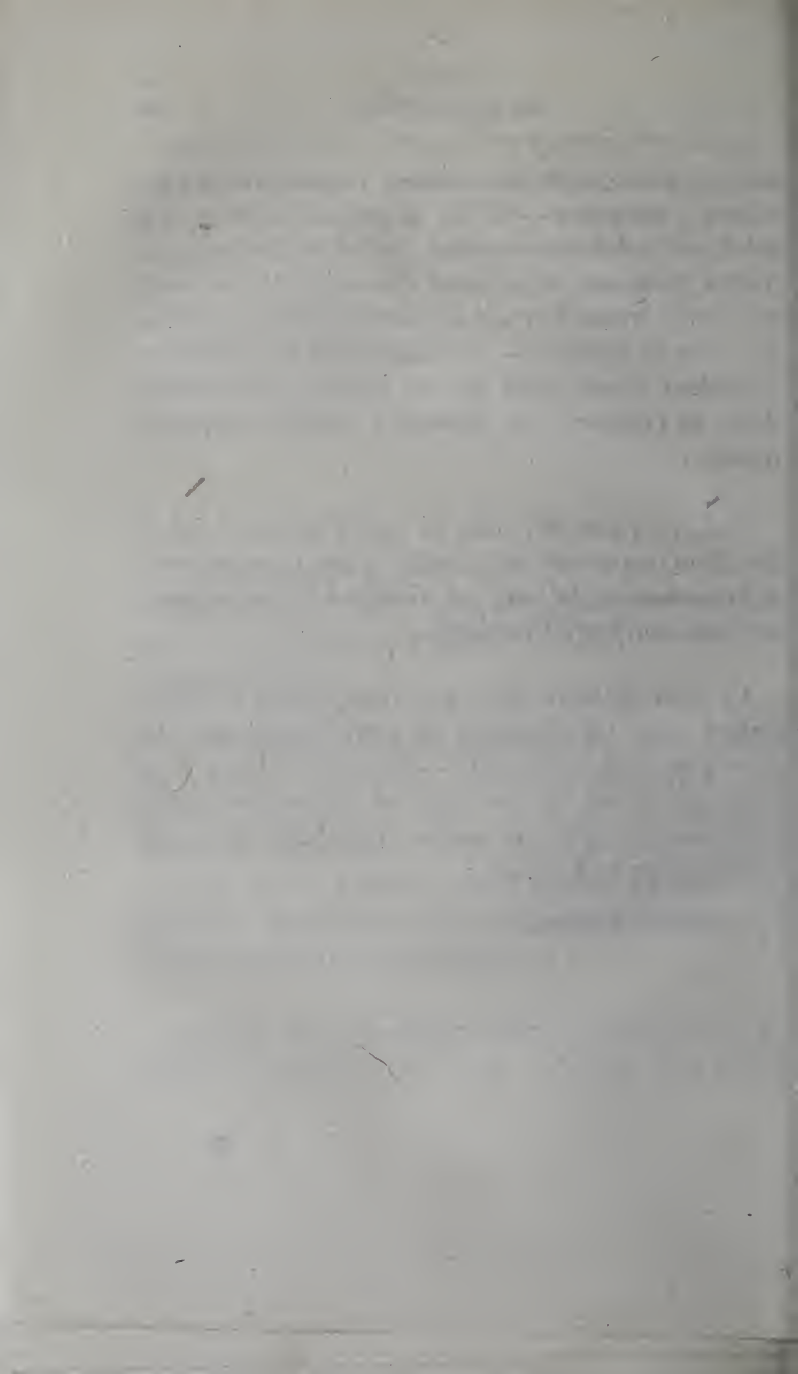
A défaut du gouvernement qui n'a point paru seulement soupçonner son devoir vis-à-vis d'un grand

citoyen, nos comités eux-mêmes, nous-dit-on, « *s'attendent* » entre eux — et on va jusqu'à raconter que celui qui fut à la fois le premier né et le Benjamin de Taylor, le comité des artistes dramatiques ! — (deux cent mille francs de rente aujourd'hui, grâce au billet de mille du départ !) — reste immobile et muet sous la douleur d'être arrêté par ses statuts qui lui défendent, en l'espèce, une dépense « *excédant cinquante francs...* »

Voilà ce qui se dit, voilà ce qui s'entend, — et il faut donc que ce soit vrai, enfin ! puisqu'à cette voix de la conscience de tous qui s'indigne et qui accuse, son écho seul jusqu'ici répond...

Au nom de nous tous, que l'on persiste à laisser malgré nous les débiteurs de notre bienfaiteur, de notre père et de notre ami, — devant ce silence trop prolongé qui est devenu impie et qui ne peut malheureusement plus permettre désormais un mot d'atténuation ou d'excuse :

— *Shame! Shame!...*



VIII

La magistrature que l'Europe, etc. — Un simple polisson. — Les deux Escudier. — Le Respect! — Un autographe de Victor Cousin. — Le marchand de pois chiches et l'évêque d'Agrigente. — Les mémoires de Saint-Simon. — Le Calife Ghibolar. — Un anachronisme. — Monsieur le curé à sa fenêtre. — Le roi Lear. — Le papier tue-mouches. — « Messieurs de la famille! quand ça vous fera plaisir... »

Tout le monde est bien d'accord sur ce point que l'Opinion publique est une personne un peu nerveuse vis-à-vis de laquelle on est convenu d'avoir des ménagements. — Mais il y a mesure à tout, et je trouve la chère malade un peu exigeante en ce moment vis-à-vis de notre Police correctionnelle — « que l'Europe nous envie ».

De bonne foi, est-ce bien au moment où la Police correctionnelle traque à outrance les lettres de Rochefort dans la *Marseillaise* qu'on peut lui demander de les poursuivre encore dans le *Figaro*?

La Police correctionnelle n'est pas autrement que tout le monde et la portière de Balzac : — elle n'est pas comme un petit oiseau, elle ne peut pas être dans deux endroits à la fois.

Je crains bien de retrouver encore dans ces critiques passionnées le regrettable parti pris de la passion politique, laquelle se fourre toujours partout.

Nous savons de reste qu'il est des gens qu'on ne satisfera jamais.

Ces mêmes délicats ont encore l'air de faire grise mine au dernier jugement qui acquitte le *Pays* à propos d'un maire qui avait eu le tort, comme maire, de penser un peu trop haut.

Le *Pays* s'était borné à imprimer cette ligne inoffensive :

« *Le maire républicain de Saint-Yrieix est un simple polisson.* »

Le Tribunal a confirmé l'assertion ; il a garanti et estampillé, pour le public, la « *polissonnerie* » dudit maire, en acquittant haut la main le journal. Cela va tout seul. Mais, dans son indulgence, loin de condamner le plaignant, si ce n'est, je l'espère, aux frais, il a

bien voulu prendre la peine d'expliquer dans le texte de son jugement que le *Pays*, en traitant de « *simple polisson* » le maire de Saint-Yrieix, ne l'avait injurié que comme simple mufle, non comme simple maire, l'injure ayant été proférée ou motivée pendant que ledit maire « *n'était pas dans la mairie* ». — Ce qui change en effet les choses du tout au tout.

Ce simple « attendu » était assez concluant pour rendre surabondants tous autres considérants possibles.

Et — je me dépêche de le déclarer — les magistrats de cette Police correctionnelle — « que l'Europe persiste à nous envier » — n'ont pas, quand ils le pouvaient si bien, déclaré dans leurs considérants que le maire républicain de Saint-Yrieix n'avait jamais été maire, même dans sa mairie; ils n'ont pas davantage ajouté que la commune de Saint-Yrieix n'avait jamais existé, et que, dans toutes les langues, le mot « *polisson* » voulait dire « *gentleman* ».

Sommes-nous en effet bien sûrs qu'un maire « républicain » soit bien effectivement ce qui s'appelle un maire? Et ne devions-nous pas encore tenir compte au *Pays*, dans un « considérant » bien senti, de ce qu'il n'a traité le maire de Saint-Yrieix que de « *simple polisson* » lorsqu'il lui était si aisé de l'appeler « *polisson double*. »

De par l'admirable Code Napoléon qui nous régit toujours et que — « l'Europe s'obstine à nous envier » — je m'incline bassement devant le jugement du Tribunal correctionnel — que l'Europe ne nous envie pas moins — jusqu'à ce que l'arrêt de la Cour l'ait cassé...

Ah ! messieurs, quand tout s'effondre autour de nous, religion, propriété, famille, institutions et traditions, — gardons au moins précieusement cette dernière épave : — LE RESPECT ! ! !...

Oublions donc bien vite, doubles ou simples, quelques différences d'appréciation insignifiantes en elles-mêmes et qui, prolongées, affligeraient tous les honnêtes gens, — et sachons gré au Tribunal correctionnel d'avoir évoqué pour nous le souvenir de la romance cocasse de Jules Viard sur les frères Marie et Léon Escudier, en parodie des *Deux Gendarmes* de l'ami Nadaud :

Deux Escudier, un beau dimanche,
. . . .
L'un était un Escudier double,
L'autre était un simple Escudier.

Emporté dans son traîneau par le cheval effaré, le Russe jette un lambeau quelconque à la meute des loups qui le poursuivent pour les arrêter un instant dans leur course.

Notre ministère, courant pour échapper aux réformes sans nombre qui hurlent à son pourchas, laisse tomber après lui l'article VII, — un os en lui-même assez dégarni de moelle, mais suffisant, à voir l'agitation qu'il inspire.

Comme les autres naïfs, attardons-nous donc un instant sur ce maigre dérivatif, et, pour peloter en attendant partie, apportons à tout hasard une pièce ou deux au procès qui ne fait que commencer.

Je vois d'abord que l'on met en vente, dans un récent catalogue, une intéressante lettre de Victor Cousin — « célèbre philosophe », selon l'invariable phraséologie catalogale. — Cette lettre est d'actualité singulière.

Le signataire est « *intervenu deux fois à la Chambre* » *des Pairs contre un pétitionnaire, directeur d'un petit* » *Séminaire, qui demandait les avantages de la liberté*

» *d'enseignement, en voulant retenir ceux du privilège et*
» *du monopole*, CE QUI EST UN PEU FORT!... »

Assurément, un peu fort, et même dès la Chambre des Pairs, sous Louis-Philippe.

Mais il s'agit bien de cela présentement pour cet honnête Jules Simon!

Ce beaucoup trop fameux Article VII dont ils font si grand tapage, qu'ils transforment en formidable baliste de guerre, n'eût été, sous la monarchie absolue de Louis XIV, tenu que pour un simple fétu, bon tout juste à boucher une dent creuse. Car il est digne de remarque combien l'astuce de l'Eglise a su toujours obtenir de plus en plus en avançant par les âges, et qu'elle a tiré bien mieux encore pied et aile de nos Républiques modernes qu'elle ne l'avait fait des monarchies de droit divin, excepté aux quelques moments de complète imbécillité de nos rois.

Sur la façon dont on doit considérer l'éternel esprit de l'Eglise et en traiter les gens, on peut choisir son bréviaire dans les Mémoires de Saint-Simon. Rien de plus net ni de plus précis que le noble duc, aristocrate né s'il en fut pourtant, et, plus que pas un, de cette caste privilégiée qui n'a pu naître et grandir qu'à l'ombre du Trône et de l'Autel, les deux ne faisant qu'un, toujours.

Il faut l'entendre raconter au long la curieuse histoire d'un simple marchand de pois chiches, mais « *appartenant* » à l'évêque d'Agrigente, et dont l'impertinence et la coquinerie déterminèrent, sous Victor-Amédée II, l'expulsion violente hors de la Sicile de tous les jésuites et frocards jusqu'aux derniers moinillons.

Il est bon de suivre comme quoi la victoire resta finalement au Roi très Catholique contre le Pape lui-même. Mais après quelles batailles acharnées, quels coups de ruse persistante et multiple d'une part, de force d'autant plus brutale de l'autre ! Les monarques de ce temps-là nous donneraient un bon exemple aujourd'hui pour l'esprit ferme et la main rude !

Et assurément le plus violent de nos journaux d'à présent ne formulerait pas la condamnation sans appel, non pas du cléricalisme, — précisons bien et finissons-en ! — de l'Eglise, de l'à jamais insatiabl eEglise elle

même, — avec plus d'énergie que cette écrasante conclusion du duc de Saint-Simon :

« L'AFFAIRE DES POIS CHICHES DE L'INSOLENT FER-
» MIER D'UN ÉVÊQUE IMPUDEMMENT ET SOTTEMENT SÉDI-
» TIEUX DOIT ÊTRE UN PUISSANT RAFRAICHISSEMENT DE
» LEÇON A TOUTES LES PUISSANCES TEMPORELLES DES
» MONSTRUEUX EXCÈS DE L'AMBITION ECCLÉSIASTIQUE
» QUI, DANS TOUS LES TEMPS, NE PEUT ÊTRE CONTENUE
» QUE PAR NE LUI PASSER RIEN DU TOUT MÊME DE PLUS
» LÉGER, SOUS AUCUN PRÉTEXTE, ET UNE VIGILANCE BIEN
» EXACTE A LA TENIR DANS LA PLUS ENTIÈRE IMPUIS-
» SANCE D'OSER SEULEMENT SONGER A S'Y LIVRER. »

L'*Univers* qui se connaît bien aux belles manières du grand style, comment trouve-t-il celui-là ?

LA MILLE ET DEUXIÈME NUIT.

PREMIÈRE PARTIE.

Personne n'ignore que notre Gouvernement a l'excellente habitude de sortir toutes les nuits avec une fausse barbe et un nez en carton pour se promener par la ville, comme le bon calife Aaroun al Raschild. Grâce à cette méthode, il se rend compte par lui-même de ce qui se passe, et c'est là seulement ce qu explique que les choses aillent aussi bien.

Le Gouvernement se fait accompagner dans ces promenades nocturnes par son fidèle conseiller, le Chef des Juges, également dissimulé pour la circonstance sous de modestes habits. Pour achever le déguisement, le Gouvernement est convenu de s'appeler alors Ghibolar et le grand juge, modestement, Pifar.

Par une de ces dernières nuits, Ghibolar et son fidèle Pifar s'avançaient donc avec une sage circonspection, le nez au guet et les lunettes bien frottées, sur le trottoir de la rue Bergère où demeure le journal *le Mot d'Ordre*, car, suivant son ordinaire prédilection, le fidèle Pifar avait encore ce soir-là

dirigé la promenade de ce côté, lorsque le Pifar poussa du coude son noble compagnon.

Ghibolar, dont la vue est naturellement un peu basse, vit alors, s'avançant vers eux, un homme qu'il n'avait pas aperçu jusque-là, et qui sortait de la maison n$_o$ 19.

Cet homme était jeune et de bonne mine.

« — Qui es-tu? lui demanda Ghibolar d'un ton bienveillant.

» — Seigneur, répondit modestement et avec civilité l'inconnu, votre âge vous donne le droit de m'interroger et votre air respectable me fait un plaisir de vous répondre. Apprenez donc que je suis à la fois un simple bachelier et l'homme le plus heureux du monde. J'ai épousé ce matin même ma fiancée, qui m'attendait fidèlement depuis dix ans.

» — Et pourquoi la faisais-tu si longtemps attendre?

» — Hélas! seigneur, c'est parce que j'étais alors occupé à ramer sur les galères.

» — Hum! murmura Pifar ; — un « cheval de retour ! »

Mais Ghibolar le poussa du coude et, poursuivant ses questions :

« — Aux galères ! Et quel méfait avais-tu donc commis ?

» — Seigneur, je suis scribe de mon état et j'avais écrit sur des tablettes ce que je pensais ; eût-il été honnête d'écrire ce que je ne pensais pas?

» — Hum ! hum ! fit de nouveau Pifar, dont la méfiance s'éveillait davantage.

Mais Ghibolar, qui est un très brave homme, lui cogna le coude de rechef et, s'adressant encore au jeune scribe avec intérêt :

» — Et tu n'avais rien fait d'autre que d'écrire ta pensée, pour être envoyé aux galères pendant dix ans ?

» — Rien d'autre.

» — Rien ?

» — Rien.

» — Quel est donc le sévère magistrat qui t'avait condamné pour ce simple fait à une peine aussi grave ?

» — Un colonel de lanciers, seigneur.

» — La Concurrence!!!... s'écria Pifar jaloux.

Le bon Ghibolar semblait rêveur...

Il reprit en ces termes :

» — Et que comptes-tu faire à présent?

» — Étant simple bachelier, mes goûts ne peuvent être que modestes. Je reprends mes tablettes et ma plume de roseau et je vais tâcher de subvenir honnêtement aux besoins de ma jeune compagne et des enfants qu'Allah voudra bien nous envoyer.

» — C'est bien, jeune homme, dit Ghibolar avec bonté. Va, et qu'Allah te protège! »

Quand le jeune scribe, après s'être courtoisement incliné, se fut éloigné de quelques pas, Ghibolar dit à Pifar :

« — O Pifar! Tu vas suivre adroitement ce jeune particulier jusqu'au coin du faubourg Poissonnière, où tu ne peux manquer de rencontrer deux de nos agas en vedette. Tu leur feras signe de s'emparer de sa personne avec ménagements et l'amèneras tantôt devant ton tribunal. Je te ferai connaître d'ici là mon intention. »

La commission était de celles qui ne déplaisent pas à Pifar. Il détala immédiatement sur la pointe de ses

babouches à la poursuite du jeune scribe, le rattrapa, et, sur un signe de lui, deux agents, avec ménagements relatifs, sautèrent à brûle-pourpoint sur le nouveau marié et le traînèrent incontinent par les pieds ou la tête, à la geôle, en attendant l'heure du tribunal.

Cependant Ghibolar atteignait la petite porte du Palais, car c'était son heure de rentrer.

L'aurore « rose et verte » commençait à éclairer peu à peu la ville, et le curé de Saint-Augustin attaquait avec ses cloches le vacarme de tous les diables qu'il nous fait chaque matin dans les minarets de sa mosquée.

(*Fin de la première partie.*)

SECONDE PARTIE.

Le bruit du procès s'était répandu comme une traînée de poudre dans la ville, et il y avait une foule énorme au tribunal et aux abords.

Comme nous n'avons pas chez nous beaucoup de mémoire, on avait bien un peu oublié l'excessivité de l'ancienne condamnation aux travaux forcés portée par le lancier-magistrat des troupes versaillaises; mais l'opinion publique n'admettait pas beaucoup une reprise qui avait le premier tort de rappeler cette vieille histoire. Il faut bien reconnaître qu'il y avait généralement sympathie pour l'accusé. Les uns disaient ceci, les autres racontaient cela; mais, en somme, on considérait son jeune âge, sa bonne éducation, ses souffrances courageusement supportées, son excellente tenue; tout le servait, jusqu'au romanesque de ce mariage de deux côtés attendu — sans espoir! — pendant dix ans. Chose essentielle à Bagdad, comme à Stamboul, à Paris et partout, l'accusé avait les femmes pour lui.

Il se défendit fort convenablement, ma foi! sans

arrogance ni humilité, avec éloquence et conviction. Mais Pifar qui, par grâce d'état, savait toujours d'avance que ce que veut le gouvernement c'est pour le bien, Pifar fut inflexible et requit les peines les plus sévères.

Quelqu'un qui aurait eu de bons yeux aurait pu surprendre alors sous le grand rideau, derrière le tribunal, une bonne et généreuse figure, mystérieusement attentive...

Il y eut dans la foule un silence de tombeau quand le Président rentra pour prononcer la sentence, qui n'avait pas pesé une once.

Le jeune scribe était condamné à mort et à seize francs d'amende. Férocité et dérision !

Subitement, comme au sifflet d'un machiniste, avec une rapidité d'éclair et de foudre, toute cette foule enleva de sa place, comme un fétu, l'accusé et, séance tenante, le nomma Scheik — qu'on prononce chèque, mais qu'il ne faut pas confondre avec les chèques que les personnes autorisées sont à même de tirer sur la maison Périer, le baron Seillière ou seulement le Crédit foncier (seconde manière). En d'autres termes, le jeune Humbert, ex-communard, ex-galérien de la Néo-Calédonie, fut élu d'emblée membre du Conseil municipal de la Seine.

Alors au milieu de l'effroyable tumulte, tout d'un coup, les deux grands rideaux du fond s'entr'ouvrirent, et on aperçut le noble visage de Ghibolar lui-même.

En quelques mots respectueusement écoutés, il expliqua que, voulant infliger à quelques personnes une leçon nécessaire, c'était lui-même qui avait dirigé les événements pour arriver à un résultat qui devait donner satisfaction à tout le monde et réparer d'une façon éclatante les torts qu'on avait eus envers un innocent.

On comprit alors, malgré quelques fausses appréciations antérieures, qui l'avaient d'abord fait prendre pour une bête en la circonstence, quelle était la sagesse de Ghibolar. Tout le peuple se mit à crier : — Allah! Allah! Vive le jeune Scheik! — prononcez chèque! — Vive Ghibolar! Et même par-ci par-là il y eut quelques : — Vive Pifar! quoiqu'il ne comptât pas beaucoup de sympathies, mais pour la petite part qu'il avait eue bon gré mal gré dans l'affaire.

Le soir il y eut fête générale, illuminations. Un nommé Ruggieri, qui était réputé pour son esprit depuis Catherine de Médicis et se rasait bleu aux tempes comme les acteurs, offrit un splendide feu d'artifice à la population ivre de joie. Des danses s'organisaient sur tous les points et le lancier-magistrat lui-même, qui envoyait autrefois si galamment aux

galères les gens qui avaient failli les rosser, ce lancier-magistrat ou magistrat-lancier, juste mais sévère en d'autres heures, emporté dans l'allégresse générale, dansait à lui tout seul le quadrille qui porte son nom.

Les plus éminents personnages circulaient familièrement parmi la foule. Emile de Girardin, peint par Carolus Duran, répétait à qui voulait l'entendre :
« — Ne vous l'avais-je pas dit ? »

Quant à Zola, assis en plein sur l'éditeur Charpentier, il ne pouvait plus prononcer qu'une seule parole : — « En voilà de l'*hypersupraexpérimentalisme !* » — Les médecins, même de l'école de Claude Bernard, s'éloignaient de lui en disant à la foule frémissante :
« — Son accès de didactisme aigu devait se terminer
» comme ça. Il en est au *coma.* — Donnez-lui tout ce
» qu'il veut... »

(*Fin de la deuxième et dernière partie.*)

Je m'étais arrêté devant une image du *Monde illustré* et j'étais resté sur place, irrésistiblement braqué sur cette chose singulière...

Dans une salle de gala, entouré de personnages officiels, militaires, civils et autres, tous debout — même des femmes — un homme au front haut, le masque régulier et intelligent, dépose à bras tendus une manière de bonnet carré et évasé dans la façon de certaines coupoles en ardoises de Dantzig et de Kœnigsberg, sur le chef d'un monsieur gras et comme Coquelin rasé, mais en jupe et camail, ce que Coquelin n'admettrait pas, même pour la comédie.

On lit au bas de l'image :

Paris. — *La remise des insignes du cardinalat à Mgr Meglia par M. le Président de la République, au palais de l'Élysée.*

Je m'éloigne, je rentre, je tâche d'oublier... — Non, cela me revient toujours, comme une obsession, comme une possession... Telles ces Coquecigrues qui s'obstinent devant les yeux fermés...

J'en rêve encore.

Et je me rappelle avec quelle sévérité on nous punissait au collège quand il nous échappait d'unir dans

un même membre de phrase deux verbes à deux temps différents.

Car le présent « commandait » impérativement le présent, le prétérit « commandait » le prétérit.

Si cette règle d'indiscutable logique était encore observée, quel joli pensum mériterait l'élève Grévy pour avoir réuni deux « temps » qui hurlent d'être ensemble — et donné à la République de 1879 le spectacle par trop incohérent et, pour dire le mot, dérisoire, d'un homme de notre ère, grave et sensé s'il en fut, faisant « ensemble », comme on dit à l'École des beaux-arts, et dans la plus grotesque des mascarades avec une potiche anachronique jusqu'à l'Étrusque, sacerdotale et même Monsignorisée ?

Le petit Jules, qui n'a pas dix ans, est déjà « dans les quatre » en cinquième, à son lycée ; mais le brave petit savant a gardé toutes les exquises naïvetés de l'enfance.

Dans le jardin entouré d'une modeste bâtisse à un étage qu'habitent la famille d'une part, et, de l'autre,

11.

le desservant de la paroisse, le petit Jules joue très sérieusement « *à la dame* » avec sa petite sœur.

C'est la petite sœur qui est « *la dame* », comme on le pense bien; le petit fait la nourrice et tient avec précaution dans ses bras la poupée.

Tout à coup la petite qui marche avec importance en avant se retourne et, gourmandant son frère :

« — Eh bien, nourrice! Vous oubliez encore de donner à téter au petit, qui doit avoir besoin... »

La nourrice, baissant les yeux avec modestie :

« — Mais, Madame?..... *Madame ne voit donc pas que Monsieur le Curé est à sa fenêtre?...* »

Cueilli en relisant le *Roi Leár* — et reproduit uniquement pour faire plaisir à Scholl.

C'est un Roi qui parle :

« —... Regarde avec tes oreilles. Vois-tu comme ce

» juge déblatère contre ce filou? Change-les de place,
» et puis devine qui est le juge?... »

J'entends dire le plus grand bien de « l'*Avertisseur des incendies* », qui tire immédiatement par le pan de sa redingote le propriétaire du « *Bon Marché* » en sa villa d'Auteuil dès qu'on frotte une allumette dans ses magasins de la rue du Bac.

Nous avons encore le redouté crotale, le plus dangereux des serpents de l'Amérique du Sud, lequel avertit de sa présence l'innocent voyageur grâce au bruit de sa sonnerie.

Mais nous possédons au moins aussi bien que cela dans nos journaux à sonnettes, dits le véritable « *Papier tue-mouches* », à l'usage spécial des ministres et des souverains aussi.

Ces feuilles de pompes funèbres se chargent à prix débattus et parfois pour rien, de tous pas et démarches à l'effet d'enterrer à bref délai tous gouvernements quels qu'ils soient, seulement en disant du bien. Le Prussien

Royaumir inventé jadis par la *Patrie* et contrôlé par Meunier qui se dit Victor, faisait mûrir les raisins rien qu'en les regardant ; rien qu'en approchant d'une administration quelconque, nos feuilles funéraires incontinent la rendent blette, et elle tombe.

Parmi ces journaux vénéneux dont la caresse ne pardonne pas, quelques-uns sont fort gais, comme beaucoup de nos croque-morts, et souvent très bien faits. Leur action n'en est que plus sûrement délétère : dès qu'un nouveau venu a obtenu leur suffrage, il peut courir faire prendre mesure de ses quatre planches.

Mais la bienfaisante nature, dans sa prévoyance éternelle, en nous les infligeant pour nous enseigner la prudence, nous a fourni en même temps le moyen de nous garer de leur approche, car on les reconnaît tout de suite et même de loin, à l'odeur.

Il est donc au su et au vu de tout un chacun sans exception qu'il n'est pas d'exemple que ces expertissimes en assommoir aient jamais manqué leur coup : — il est plus que dit et archiconvenu que tout pouvoir pour lequel ils sonnent, infailliblement et immédiatement « claque », comme dit Nana.

Dès lors, il semblerait indiqué que, dès que ces tombeurs brevetés poussent à dia ! — aussitôt, sans autre motif préalable, élémentairement, d'instinct purement

animal, tout gouvernement ayant le simple sentiment bestial de sa conservation, n'aurait, aussitôt tiré à dia! qu'à tourner tout de suite bride à hue!

Eh bien! non. Tous nos gouvernants se succèdent, ondoyants et divers, au moins comme étiquette, — Monarchie de droit divin, constitutionnelle, Empire, République; — tous, l'un après l'autre, sont accueillis par les mêmes fossoyeurs titulaires qui attendent, l'autre après l'un, au bord du même trou, la même pioche au même poing, — et tous sans exception, tous sans jamais l'ombre d'un soupçon de défiance, viennent boire à la même coupe le même vin mortel, se faire assommer à la même place. — « *Tanquam oves occisionis*, » disait d'avance saint Augustin.

Depuis quelques jours ces nécrophores jurés chantent la gloire de notre politique actuelle.

« — *Messieurs de la famille! quand ça vous fera plaisir?...* »



IX

Echenillons! — Placer pas-trop-tôt! — *Vaches!* — L'ami Wolff. — Rothschild et mes cent sous. — Souvenir d'Asselineau. — *Embrassons-nous, Folleville!*— Deschanel et l'héritage.—Le Monsieur « qui garde Truchu ». — L'œil d'Ernest Feydeau. — Rien des blondes ! — Un caboulot napolitain. — L'ambition.

Entre posthumes — et très historique.
Ernest Feydeau rencontre Baudelaire.

« — Mon cher, vous qui avez toutes les compétences d'art, que pensez-vous de ceci ? »

Et il tire de son portefeuille un menu objet minutieusement enveloppé ; puis, déblayant avec précaution chacun des langes successifs de papier brouillard, il finit par présenter à Baudelaire une petite peinture sur émail à la mode du dix-huitième siècle représentant, — un Œil flottant dans un nuage.

« — Qu'est-ce que c'est que ça ? demande Baudelaire, glacial comme il savait l'être.

» — Mon cher, vous savez comment sont les femmes.. Mme Feydeau trouve que j'ai dans le regard une certaine expression particulière. Elle m'a tant prié de faire peindre pour elle mon œil que j'ai dû obéir, et...

» — Oui, interrompt Baudelaire, de plus en plus à la glace, je vois bien l'œil ; — mais où est le vase ? »

Histoires de femmes.

G... est connu, comme Baudelaire encore, par son horreur des blondes et son admiration des brunes. Rien de trop noir ; la mulâtresse pâlit quand la négresse arrive.

Il a formulé son principe en axiome :

— Pour qu'une blonde arrive à être aussi bien qu'une brune, il faut qu'elle soit au moins deux fois mieux.

On parle à côté de lui d'un assassinat avec des détails horribles : — une vieille femme de soixante-quinze

à quatre-vingts ans a été coupée en morceaux par les assassins ; on a retrouvé, au bout de deux mois, dans la Marne, les lambeaux décomposés.

G..., distrait :

« — *Brune* ?... »

En recherchant une vieille lettre dans des liasses, je trouve ceci :

« *Naples*, 17 *mai* 78.

. . . .

« Que je te raconte une dernière nouvelle. — Hier devait s'ouvrir la fameuse brasserie *Alla Croce di Malta*, servie par des femmes : une innovation ici. Depuis trois mois, on ne parlait que de cela.

» La brasserie s'est en effet ouverte dès le matin, et tout le personnel féminin, vingt-deux belles filles, rien que cela ! très galamment attifées, étaient dès l'ouverture à leur poste.

» Les consommateurs affluaient, l'établissement était bondé, tout allait bien, — trop bien, car à six heures on a dû fermer la brasserie. — On avait bu toute la provision de bière ? Non, mais toutes les filles de service, les vingt-deux ! une à une avaient déguerpi avec les consommateurs. Il n'en restait littéralement plus une seule pour servir les tables... »

Et nous autres Parisiens qui avons la prétention d'être « sérieux » !....

Marsaud est un bohème qui n'est déjà plus tout jeune (— l'âge « qu'on » critique —) et qui habite sur l'autre versant de la colline Belleville, chère aux gens des théâtres.

Marsaud, qui eut toujours le caractère « naturellement volaille », a depuis quinze jours une nouvelle connaissance : une enfant du faubourg, dix-sept à dix-huit ans, ni laide ni jolie, un ruban dans ses cheveux que Loysel ne connut jamais, la jupe traînante. Vous rencontrez ces Nanas à chaque pas sur les boulevards extérieurs. Epaves flottantes.

La pauvre fille a déguerpi de chez sa tante, qui la frappait, et elle s'est abattue chez Marsaud, où elle se cramponne...

L'autre matin, chez Marsaud, à déjeuner (!), on causait, Marsaud, la petite, un peintre paysagiste et le sculpteur du rez-de-chaussée : un ensemble de rafales. Sujet de la conversation, le sujet éternel : — Si on avait cent mille francs ! Si on était riche !... — Et en avant le défilé des rêves : la petite maison avec le canot sur les bords de la Marne, le voyage en Italie, etc.

La petite, muette, rêvait :

« — Et toi, Mariette, — si tu étais riche ?

» — Moi ? Oh !... — J'aurais tous les matins mon petit café au lait et mes bottines décrottées !... »

Notre Conseil municipal continue à se livrer avec

ferveur à l'échenillage des noms dans la bonne ville de Paris.

Des esprits forts ou faibles en haussent les épaules. — S'attaquer à des noms! quelle misère! et faut-il avoir du temps à perdre!

Ce n'est pas tout à fait mon opinion, et j'estime qu'il n'est rien d'indifférent, surtout quand la petite besogne n'entrave en rien la grosse.

Ainsi, on m'a appris jadis à faire le moins possible de contresens dans une maison qui s'appelait, faute de mieux alors, le collège Bourbon.

Cet immeuble a persisté dans sa destination première, et, comme de mon temps, des professeurs egrèges continuent à y enseigner à la jeunesse, en outre des grammaires, l'élévation des sentiments, le désintéressement, l'héroïsme, l'amour de la patrie et la justice, au moyen de livres qui s'appellent : *De Viris illustribus*, Plutarque, et autrement.

Or le logis est placé sous l'invocation d'un nom, médiocre s'il en fut, mais que tout « *Dictionnaire des Girouettes* » offre premier comme maximum de l'étiage de la servilité et de la bassesse humaines.

Il n'y a que trop de temps perdu déjà et ce nom, naturellement choisi par l'Empire entre ceux que l'histoire vomit, était à la fois une honte, un défi et la plus scandaleuse des contradictions, inscrit comme exemple et *Sursum corda !* sur un édifice où grandissent nos jeunes citoyens.

Rencontré l'autre jour à l'angle d'une rue du quartier de Charonne :

RUE

DE COTTE

S'il s'agit là d'un des généraux du Deux-Décembre, il va de soi que ce nom ne peut se lire à la fois sur une de nos plaques municipales et dans l'immortel livre des *Châtiments*.

Nettoyons vite !

On voit à l'œil nu dans tous les journaux l'annonce d'une nouvelle société financière (— encore !) — qui a de l'or à la Guyane Française, mais qui manque d'argent ici, puisqu'elle nous en demande.

Ce qui se détache en première vedette dans cet appel éloquent, comme toujours contresigné par quelques noms sonnants de classes dirigeantes, plus ou moins astérisqués, selon le rite, chevaliers, marquis ou ducs, parmi lesquels le glorieux descendant de « l'Enfant chéri de la Victoire » — c'est la dénomination du gisement aurifère en ces quatre mots fatidiques :

PLACER PAS-TROP-TOT (!...)

Ça a toujours été mon avis.

Les rapports entre Russes et Allemands tournent évidemment à l'aigre. Plus vilain que les deux cochers qui se battent à coups de fouet sur le dos de leurs deux bourgeois, un journal russe d'hier va jusqu'à s'en pren-

dre aux dames Allemandes et s'oublie à ce point de les appeler « *vaches* », — ce qui est les mettre au pis. (— Pardon !)

Cet oubli de toute galanterie est choquant. Chez nous, les gens mal élevés s'en étaient jusqu'ici tenus à un dicton courant, de goût plus que suffisamment médiocre : « — Il n'y a qu'à dire à une Allemande de » s'asseoir pour qu'elle se couche. » — Un fat que je sais a même eu l'impertinence de prétendre que cela n'est vrai que pour moitié, vu qu'il n'y a besoin de rien dire du tout.

Laissons pour compte ces sottises dont le moindre tort serait de n'être que propos d'ingrats, car les Allemandes ont été de tout temps pleines de bienveillance et d'une prédilection toute particulière pour les Français, — et j'espère bien pour nos petits-neveux qu'elles persévéreront, — quoique cette préférence constante nous vaille chez « nos frères » du Rhin des rancunes jalouses autrement âcres encore, profondes et éternelles que le souvenir de nos guerres de l'Empire et des incendies monarchiques du Palatinat.

J'ai eu jadis pour ami un original qui s'appelait Wolff, comme tous les juifs, et qui était de Cologne, comme tous les Wolff.

Ce brave homme était frappé d'une terreur bestiale quand on prononçait à son oreille le nom de Rothschild. Heine n'en était, lui, qu'au respect; mais Heine avait déjeuné « *famillionnairement* » avec le « Baron », et notre pauvre Wolff ne déjeunait seulement pas avec lui-même.

Notre Wolff avait généralement sur toutes choses des idées personnelles, pittoresques mais souvent essentielles. — Par exemple, il se plaisait à nous établir, preuves en main, que, dans le monde entier, il n'existait pas une pièce de cent sous qui ne fût bel et bien la propriété du « Baron ».

« Le Baron », dans sa munificente bonté et encore un peu aussi pour ne pas se faire par trop d'ennemis, « le Baron » voulait bien consentir à laisser en apparence, par-ci par-là, dans quelques tiroirs, en quelques goussets de gilets, un nombre préalablement par lui limité de pièces de cinq francs. Mais c'était à la condition expresse que chacun de ces écus restât tenu par un fil imperceptible, de longueur appropriée à la distance; et tous ces fils de tous les points du monde, tous, sans exception, aboutissaient en unité dans la

main du « Baron » qui ne les lâchait jamais, — dormant avec.

Ainsi s'expliquaient dès lors tout naturellement, grâce au bon Wolff, les grandes commotions financières et les petites aussi. Tout le monde va toujours, dans ces cas-là, se casser la tête et chercher quatorze heures à midi. C'est la guerre, c'est la paix. Les uns disent : c'est ceci ; les autres : c'est cela. Wolff nous disait tout de suite : Voilà ce que c'est ! Et admirez quelle simplification vraiment géniale ! — Il y avait baisse : c'était « le Baron » qui s'était levé un peu nerveux, et qui — vli ! d'un petit coup sec, avait donné l'éveil à toutes les pièces de cent sous, qui se serraient aussitôt toutes agitées, se cachant les unes derrière les autres. — Mais « le Baron » s'adoucissait, et, les fils lâchés, toutes les pièces avaient immédiatement repris confiance. — Enfin « le Baron » voulait en finir et rentrer dans ses fonds : — vlan ! un bon coup de coude, en ramenant le poignet, — et toutes les pièces étaient rentrées au bercail, c'est-à-dire dans sa caisse.

Mon cher et regretté Charles Asselineau nous disait que Wolff était fou ; — Asselineau en était-il bien sûr ?...

THÉATRE DE COURBEVOIE

EMBRASSONS-NOUS, FOLLEVILLE!

joué par M. **E. Deschanel,** seul.

Je vais commettre sciemment et avec préméditation, tout au plus sans guet-apens, le crime noir d'ingratitude vis-à-vis de Deschanel qui me combla jadis de ses bienfaits dans le *Journal des Débats*, et j'aggrave encore mon cas en n'éprouvant pas même l'ombre d'une hésitation.

Nombre de journaux ont rendu compte de quelle agréable façon l'éminent professeur-député-littérateur-conférencier-père de famille et encore ex-proscrit de décembre, ce qui ne gâte rien de rien, vient de jouer à lui tout seul, sur la paroisse de Courbevoie, une des plus amusantes pièces du répertoire sans fin de Labiche le Charmeur.

Du premier coup d'œil ce qui nous appert, c'est que ce bon Deschanel est content de son sort — *contentus suâ sorte.* — Ça me fait plaisir, et je voudrais que ça suffît pour tout le monde, et Deschanel non plus ne de-

manderait pas mieux ; il en a même tant envie qu'il croit que c'est arrivé. Avec la bienveillance paterne d'un brave garçon qui n'est plus un parvenant, Deschanel nous comble de formules auxquelles nul ne reprochera de sentir le paradoxe, sur le travail « père du capital » et le capital, « qui n'est autre chose que le travail accumulé. » (— Oui, oui, oui, audacieux ! Mais le travail de qui ?) — En malin pour qui le verre d'eau sucrée n'a dès longtemps plus de secrets, il sait apparaître tour à tour pindaresque et familier jusqu'au bonhomme. Son bouquet a été, à la bonne franquette, un : « — *Tenez! voulez-vous que je vous dise?...* » qui ne procédait peut-être pas directement du *Conciones*, mais rappelait à plein nez le goût du bouchon du Sarcey — *Ya*!... à ses meilleurs jours, quand il tâche d'imiter le petit chien.

Au résumé, — nous jure Pessard, et Hébrard avec, — ce diable de Folleville a brûlé les planches, enlevé les cœurs et « ravagé » la salle quand il a décoché d'un doigt égal, *æquâ manu*, une petite chiquenaude amicale à la bourgeoisie qui a « la peur », et une pichenette affectueuse au prolétariat qui a « l'envie », — comme le lièvre a le trac, disait Vireloque, l'homme la femme, la femme l'homme, et le chien les puces. — « Oublions tout cela ! » s'est-il écrié plein de tendresse et de conciliation : tels, sans comparaison, après Sedan, ces bons bonapartistes nous disaient, les

larmes aux yeux : — « Finissons-en donc une fois pour toutes avec *les récriminations stériles !* »

Mais où Deschanel a gagné d'un seul coup d'aile son maximum d'altitude apogéenne, c'est lorsque, s'attendrissant sur lui-même, l'heureux père a donné sa parole d'honneur qu'il n'était rien au monde de plus beau, moralisant et même « noble » *(sic)*, que le spectacle d'un bourgeois léguant son pécule à son héritier.

Je suis bourgeois, moi aussi, que diable ! sans m'en être jamais vanté, — fils, arrière-petit fils de bourgeois, — et, selon le précepte d'Augier, je me suis même « donné le luxe d'un garçon ». Encore suis-je enfant de mon œuvre, comme on dit. — Comment donc me trouvé-je froid devant ce lyrisme ? N'ai-je donc point mérité de partager les nobles transports de Deschanel ?

Hélas ! tout au contraire. Mais je crois bien que si Deschanel faisait comme moi depuis quelque vingt-cinq ans certain métier de portraitiste et qu'il vît défiler à la journée des séries d'héritiers, futurs ou échus, il se hâterait moins de mettre sa main au feu et même la nôtre que l'héritage affirme, consacre et garantit le principe de la famille.

A quelques exceptions près, — et précisément de par l'héritage, — nous constatons, nous, à livre ouvert, sur

le plein vif et du matin au soir, la négation ou tout au moins l'oblitération de la piété familiale. Nous voyons une belle jeunesse qui aime bien papa et maman, le grand-oncle et la vieille cousine ; mais qui, surchauffée aux nécessités factices de notre vie moderne, se trouve placée entre l'affection filiale et l'attente fiévreuse des soifs à assouvir.

Cette place reste, quoi qu'en dise Deschanel, dangereuse... « — *Fin papa, je payerai à l'ordre de M...* » — nous contait Gavarni.

Trop souvent encore je vois que le brave père qui a surabondamment et au-dessus de sa force surgrossi l'héritage d'un dernier tiers de son travail a, pour cela et par cela même, supprimé du coup les trois tiers du travail de son héritier.

Comme il y en aurait encore long à dire ici !... Mais c'est là matière délicate et je sais de reste que je ne suis pas assez grand clerc pour trancher si grosse question. Toutefois je ne serai pas téméraire ni démenti par aucun en établissant que, depuis que je sais lire, c'est l'héritage, ce lien de la famille, que j'ai vu toujours donner le plus de besogne à nos tribunaux civils et créer, parmi les collatéraux, les haines les plus acharnées et les plus venimeuses. Au criminel, je ne souhaiterais pas à Des-

chanel d'être forcé de goûter à toutes les soupes aux allumettes phosphoriques que son « principe sacré » fait bouillir chaque matin dans nos naïves campagnes

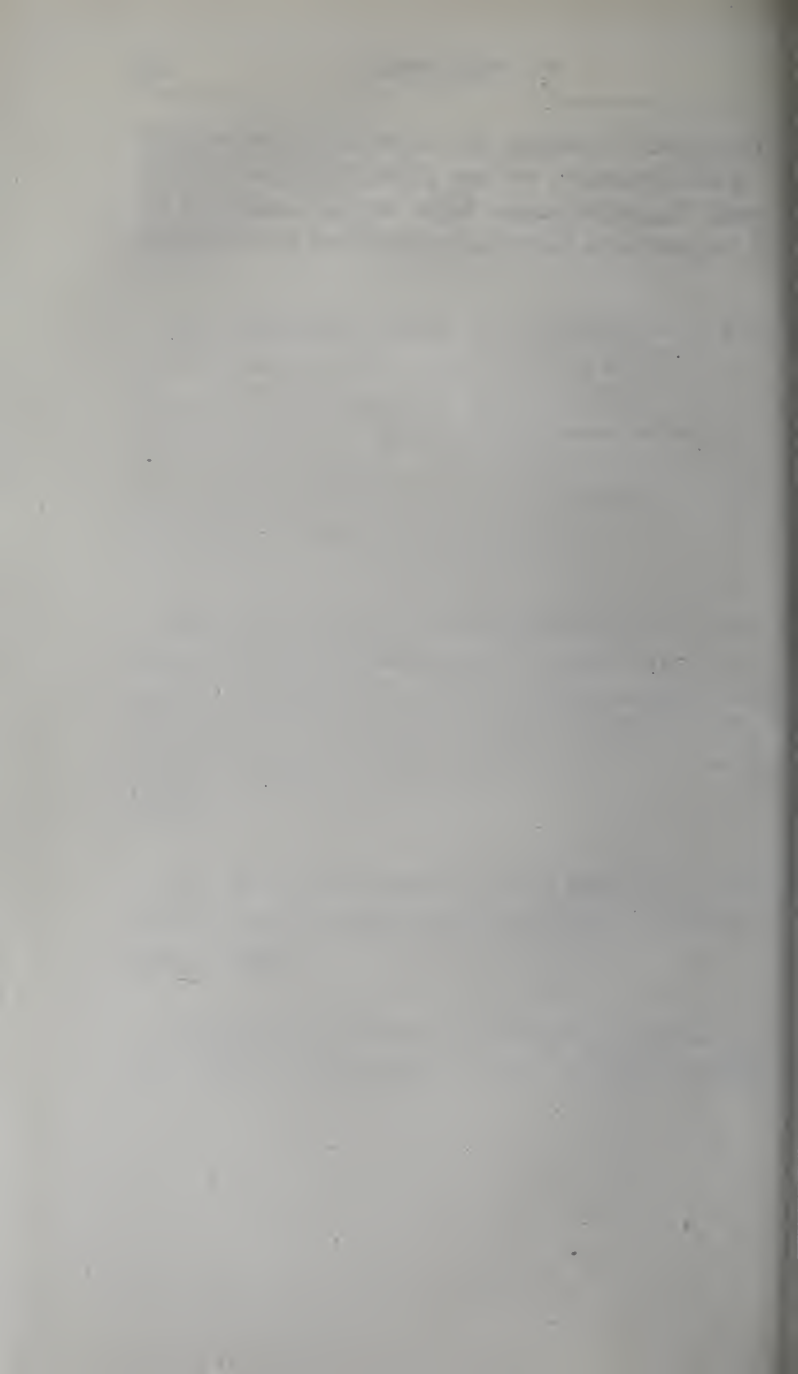
Mais je signale à l'orateur un regrettable oubli dans son énumération des vertus et gloires de l'Héritage : c'est que l'Héritage produit fatalement la Dot, comme la Dot à son tour réengendre inéluctablement l'héritage, dans un cycle sans fin. — La Dot et sa moralité ! Beau thème pour un second discours de Courbevoie — et qui, je l'espère, y aura le même succès...

Devant ces très graves questions que l'usage, la tradition et le lieu commun ne suffisent plus à trancher ce matin, ô Deschanel ! j'aurais laissé mon ancien ami entonner tout à son aise le *Gloria in excelsis* des Sept vaches maigres qui furent converties en Sept vaches grasses.

Mais Deschanel s'appelle Légion à cette heure et ces libéraux ont des jours que nous savons, où ils deviennent terribles...

Puisque Deschanel, sur sa paroisse de Courbevoie, en est arrivé à réaliser dans sa seule et chère personne

le type varié, mais un, du monsieur qui s'obstine à « *garder Trochu* », — une physiologie parisienne et même humaine qui me tente depuis longtemps, — je compte la lui dédier amicalement un de ces jours.



X

Ce qu'on trouve dans un cornet de tabac. — Suppression de la mort. — Sténographié. — La médaille de Mangin. — Ce que coûte un étage de moins. — Le cavalier de l'Opéra. — *La fille* une telle et *le nommé* X. — M. de Coëtlogon. — Bien tapé! — Les saints sans bon Dieu. — *Melancholia.* — L'incendiaire de la Cour des comptes. — Payons Jules Simon!

Il a dû vous arriver de déployer un cornet à tabac pour le lire.

Voici celui que j'ai développé, pas plus tard qu'hier soir, et c'est le texte imprimé même que j'envoie au compositeur. Je me permets seulement d'en souligner quelques mots, — soin superflu.

Mon bureau de tabac est à l'angle de la rue Pasquier : on y trouverait peut-être d'autres fragments intéressants. Au reste, cette correspondance imprimée vive d'un de nos missionnaires au Japon n'a aucun caractère mystérieux ni anonyme.

« Vous désirez sans doute, Messieurs, savoir quelles

sont mes ***ESPÉRANCES*** pour cette ville peuplée d'environ cent mille âmes, au dire de quelques employés. Si les choses restaient dans le *statu quo*, humainement parlant, il n'y aurait pas de conversions à attendre; mais je suis convaincu que, dans un avenir prochain, il y aura un grand changement qui viendra ou d'une *guerre civile* ou d'une *guerre étrangère*, qui me semble maintenant inévitable. Ce changement arrivé, le peuple japonais sera *plus libre*, et alors *j'ai l'espérance de voir des conversions nombreuses.* »

Que pourrait-on ajouter devant cette certitude absolue, cette sincérité naïve, cette candeur dans le monstrueux ?

Et, — plus extraordinaire encore : — l'homme qui écrit cela est tellement convaincu d'être dans la vérité qu'il est allé là-bas, spontanément, en offrir sa vie pour gage...

Restons dans cette région un instant encore.

J'avais un vieil ami, très brave garçon et prêtre

convaincu, de plus lettré et homme d'esprit. Nous passions religieusement notre temps à nous quereller, on peut deviner sur quoi; il s'obstinait et y revenait toujours, jusqu'au jour où il se découragea tout à fait, et m'abandonna.

— La mort... lui disais-je une fois.

— Il n'y a pas de mort! me répliqua-t-il vivement; il n'y a que la vie, la vie éternelle! Je t'en supplie, ne crois pas au tombeau : *la tombe n'est qu'une porte horizontale...*

A l'hôpital, de lit à lit, entre deux pauvres diables :

— ..... Si je meurs ici où je ne manque de rien, bon!... Oui, mais si *j'ai le malheur de guérir*?...

(Sténographié.)

Le vieux Paris — le Paris de mon temps — a gardé mémoire de Mangin, le fameux marchand de crayons, à casque d'or, sur son char.

Mangin le portait haut, comme on dit.

« — Combien vos crayons? lui demandait un particulier.

» — Les trois crayons ET MA MÉDAILLE, dix sous!

» — Et sans la médaille?

» — Un franc!!! »

Je ne puis croire que ces souvenirs inspirent V...., l'architecte.

Cependant, il vient de terminer un petit hôtel pour un bourgeois, et il présente la note à payer, — de cinquante mille francs plus chère que le devis.

Le bourgeois se récrie :

» — Mais vous m'aviez juré sur les plans que nous resterions plutôt au-dessous de deux cent mille, et vous m'en demandez à présent deux cent cinquante?

» — Oui, — mais vous avez voulu un étage *de moins*. »

Je suis devant l'Opéra de Garnier.

A la lueur par moments rosée, parfois intermittente aussi, des globes de Jablochkoff, je vois lisiblement la façade préalablement polychrome, uniment grise aujourd'hui, — ce qui doit apprendre quelque chose aux architectes de notre zone.

Je vois les quatre groupes sculptés, l'un, le fameux, qui s'amuse peut-être un peu trop, les trois autres qui « s'embêtent à mort » — allégorie tangible de notre bel ordre social qui les créa à son image.

Je vois encore le foyer aux baies sombres, car les lumières en sont économiquement baissées (— fi !...) dès que dans la sallé le rideau se lève, pour ne plus reflamber que l'acte fini, — si bien que l'homme des provinces, en passage, qui connaît son répertoire ancien et ignore l'Opéra nouveau, n'a pas le droit d'en regarder pour son argent, à son moment voulu.

A la vérité, on me réplique que, même en économisant ces bouts de chandelle, l'Opéra dépense *cent vingt-huit mille francs de gaz par an,* — ce qui m'est bien égal.

Mais ce que je vois surtout, ce que je vois toujours, ce que toujours j'ai vu, du plus loin qu'à la lumière

mes yeux se sont ouverts pour voir, — c'est devant le théâtre, au beau milieu du grand espace vide, un cavalier planté sur son cheval, immobile et comme figé sur place. Telle sur son socle funéraire, au cimetière de « Don Juan », la statue de pierre, le bâton de Commandeur piqué sur la hanche droite.

Chaque fois que je passe par là, le soir, je me campe, contemplant ce point d'interrogation, cet éternel cavalier, toujours autre, toujours même.....

Et quand je m'en vais, il me suit et poursuit, toujours inexorablement immobile...

Les yeux fermés sur mon oreiller, — obsession, possession, — je le retrouve, muet, fixe, implacablement.....

Plusieurs fois, étonné, stupéfié, ahuri devant cet homme équestre, immuable, cataleptique, je me suis enhardi jusqu'à questionner avec civilité timide et sans l'ombre de gouaillerie, bien sûr, quelque gardien de la paix circulant devant la façade. — Nous pouvons aujourd'hui nous permettre dans une certaine mesure cette licence que n'eût pas tolérée toujours le sergent de ville d'autrefois et qui eût pu nous mener loin ; — c'est déjà cela gagné...

L'un après l'autre, ils m'ont répondu, parfois même avec bienveillance :

« — Je ne sais pas.

» — J'en ignore.

» — C'est pour l'ordre.

» — C'est pour les voitures. » (— Mais il n'y a pas de voitures !)

Mais ce qui ressort surtout de l'ensemble des dépositions, c'est :

« — Ça a toujours été comme ça ! »

Je suis fixé.

Mais ce m'est insuffisant. Et je me dis :

— Cet homme, si improductif et si inutile là, — dès lors par cela seul nuisible, — cet homme humilié dans l'isolement niais de cette parade dérisoire et stérile, cet homme, en somme, c'est l'armée.

L'armée, ce n'est plus, comme aux temps passés, le mercenaire, le gagé ; ce n'est plus l'instrument aveugle du vouloir, du caprice des intérêts d'un seul ; ce n'est plus l'envahissement, ce n'est plus le meurtre, ce n'est

plus l'incendie, ce n'est plus le pillage et le viol dans les villes à sac : ce n'est plus l'esclave ni le bourreau.

L'armée, il me semble bien à cette heure que c'est la nation tout entière, — c'est tout citoyen, sans un seul excepté, du plus pauvre au plus riche, debout et prêt pour l'unique et noble besogne de la défense du sol et de la liberté conquise. L'armée, c'est la plus concrète expression de tout ce qui fait la dignité humaine...

Ou je me trompe — du tout au tout — ou, si je ne me trompe pas, alors je me demande qui donc a l'impertinence de s'obstiner ainsi à envoyer ce cavalier sur la place de l'Opéra, chaque soir de représentation?

Ce que nous appelons la Justice, — ce que « dans l'espèce » j'appellerai encore plus volontiers la Magistrature, craint en vérité par trop de s'écorcher, comme on dit, la bouche avec un peu de politesse, et il me semble, depuis que cela dure, qu'il n'est que temps de le lui dire.

On est choqué et souvent même indigné d'entendre un homme, un homme fait comme vous et moi et quelquefois même plus laid encore, abuser de ce qu'il est assis devant d'autres hommes debout et, comme dit Rochefort, portant des jupons au lieu d'une lévite,

se servir impunément et avec provocation d'appellations brutales, grossières même, en un mot s'adresser à son semblable comme fait un charretier à ses chevaux.

Ce n'est que façons de parler basses et plus que familières ; nous n'entendons que : — « *Fille* une telle ! — *Femme* une telle ! — *le nommé* X... » et des — « *Levez-vous !* » — et des « *Allez-vous asseoir !* » et des hue ! et des dia ! à donner à l'auditeur le plus patient des démangements à la paume des mains et des fourmillements dans la botte.

Le respect — qu'il serait bon pourtant de garder au moins ici — n'a rien à gagner avec ces impertinences ; mais celui qui prétend au respect des autres doit commencer par se respecter premier. On dira que ce n'est là qu'une tradition de formules surannées ; tradition ou non, l'arrogance n'a jamais pu être de saison, et aujourd'hui moins que jamais. D'ailleurs ces formes hautaines et insolentes qui ne seraient autre part que ridicules et punissables sur place, d'homme à homme, deviennent odieuses quand on examine que l'offensé n'a même pas ici le droit de souffler mot en réponse.

Nous savons trop qu'en France la présomption est toujours acquise contre le prévenu ou l'accusé, quand

le juge Anglais tout au contraire s'en défend et la repousse. Mais, prévenu, accusé, condamné encore, l'homme reste, malgré tout, — et à côté de l'accusé même, il y a encore les témoins que le magistrat traite avec même sans-façon souverain et non moindre insolence. — Les femmes elles-mêmes, sur ce sol français!

Assurément il serait impossible d'admettre que, parmi tant de juges qui tous ont commencé par être des hommes bien élevés, plus d'un n'ait dû souffrir, avant habitude prise, de parler en présence d'un auditoire public, au tribunal, comme il ne se fût jamais permis de s'exprimer dans sa propre maison, devant les siens. Je connais plus d'un magistrat qui a su toujours, sans se départir de ces formes prétendues transmises, se défendre de cette morgue, de ce ton rogue si haïssable et conserver sur son siège souverain les habitudes d'homme distingué, de gentleman, — mieux que cela : d'homme « humain ».

Mais pour combien serait encore utile, à tous risques et périls, la leçon donnée à l'un d'eux, il y a bien des années et dont on a gardé mémoire.

C'était, si je me rappelle, dans une affaire de presse, celle dite des « Correspondants étrangers ».

Le président s'adresse à l'un des prévenus, M. de

Coëtlogon, lequel n'avait pas froid aux yeux, et après les questions préliminaires de nom, âge, domicile :

« — Prévenu ! avez-vous déjà subi quelque condamnation afflictive ou infamante ?

» — Non, président. — Et vous ? »

Amour semé, chagrin planté.

Il y a des saints tellement saints qu'ils se passent même de bon Dieu.

La souffrance est nécessaire pour pousser au bien certaines âmes rétives, comme telles viandes coriaces ne savent s'attendrir que seulement lorsqu'elles furent battues.

Il en est beaucoup que j'entends désirer la mort subite. Quoi ! être ainsi foudroyé sans avoir eu même le temps de dire adieu aux aimés, de demander pardon aux offensés ?...

Melancholia :

— Viens-tu souper ?

— Oh ! qu'au contraire je voudrais être soupé moi-même ! Trouve-moi donc tout de suite la bête féroce qui me dévore et m'achève !...

Pensée d'un *Déballeur* :

— Celui qui met le feu à la Cour des Comptes, c'est celui-là qui a des comptes dans la Cour.....

Définitions :

Porte-monnaie : — petit ustensile de poche qui supprime la perte des pièces isolées en permettant de perdre d'un coup la somme entière.

Crachoir : — meuble familier indiquant les places pour cracher alentour.

Rue des Réservoirs : — rue de Poitiers prolongée.

On doit des égards aux vivants et la vérité à M. Jules Simon.

(*á ne pas suivre*)



XI

?

?. — Le Parc de Rambouillet. — Avis à la Présidence. — Un homme terrestre. — Gavarni et le cochon de l'Irlandais. — Petit Paul fait des mots. — Le festin de Trimalcyon. — Guibollard restaurateur. — Les pères Didon. — Deux histoires conjugales. — Les blessures vives. — Devant la glace. — La huitième Plaie. — Ma vieille voisine. — Un bonheur qui étouffe. — Derechef à la Présidence et à son Grand Veneur, non aquatique. — Pas d'équivoque ! — M. Jourdain, chasseur. — Ce n'est pas vrai.

?

Le fait qu'on nous rapporte est tellement invraisemblable que nous nous refusons à y croire. Mais la haute honorabilité et l'autorité de nos témoins comme notre devoir nous imposent la nécessité d'adresser, à qui de droit, une question.

Voici le fait :

Des affiches réglementaires annoncent pour le 1er juillet la mise en adjudication des baux, expirant à cette date, des chasses dans les forêts de l'Etat.

Or, ces jours derniers, une bande apposée sur ces affiches apprend à tous intéressés que « *la location du » grand Parc de Rambouillet et bordures reste en dehors » de l'adjudication.* »

De plus, ce dont témoins, des amis, de prétendus amis de la Présidence affirment hautement que cette chasse serait réservée au président de la République.

Or, la chasse de Rambouillet est louée depuis 1871, au prix d'environ 18,000 francs par an, jusqu'au 1er juillet prochain.

Mais à cette date le prix annuel de la nouvelle adjudication montera certainement beaucoup plus haut, peut-être jusqu'au double, en raison des dépenses considérables faites pendant ces dernières années par la société actuelle pour l'amélioration de cette chasse.

L'Etat aurait donc à subir là, pendant toute la période nouvelle, une perte annuelle qu'on peut raisonnablement évaluer de 20 à 40,000 fr., — soit en moyenne 30,000 fr. par année.

En question secondaire et personnelle, restent en plus au compte de l'adjudicataire ou du détenteur quel qu'il soit, les frais d'exploitation et de jouissance : personnel, gardes de nuit, élevage, renouvellement et nourriture du gibier, frais de battue, etc., etc.

Ces frais sont, année moyenne, de 85,000 fr. pour la société actuelle, composée de gens spéciaux, hommes de loisir et gérant par eux-mêmes, puisqu'ils n'ont absolument rien autre chose à présider.

Si, ce que nous persistons à nous refuser à croire, le président de la République prenait à son compte cette opération, il est supposable qu'elle ne lui reviendrait pas, à lui, à moins de 100,000 fr. par an, — sans compter les 30,000 francs de location annuelle, perdus pour nous, sans parler encore du fait grave des gardes de l'Etat détournés de leurs fonctions administratives, etc.

En résumé, si le président de la République, qui a déjà la chasse de Marly — et nous comptons bien que c'est déjà en qualité d'adjudicataire — désire au surplus la chasse de Rambouillet, libre à lui. — Dans ce cas il n'a qu'une seule chose à faire : se présenter aux enchères comme le premier citoyen venu.

C'est de toute rigueur son unique voie : sa conscience, le sentiment de ses devoirs, le respect de la légalité républicaine en la lettre et en l'esprit, l'exemple qu'il doit à tous, tout est là et en lui-même pour le lui dire.

Je ne parle pas des graves responsabilités de la haute situation qu'il occupe et d'où il doit à toute heure

défier les attaques venimeuses des ennemis de la République, toujours aux aguets...

Sous un régime qui n'est plus celui des monarchies et du bon plaisir, sous un gouvernement honnête qui n'agit qu'au grand jour, sans avoir jamais rien à cacher, il appartenait à un républicain d'adresser au premier magistrat de la République, non un conseil pour lui plus qu'inutile, non pas même une question. — ce simple avis.

A Londres, un soir — après la légende du cochon de l'Irlandais, qui était si maigre que son maître était forcé de lui faire un nœud à la queue pour l'empêcher de se sauver par les barreaux de sa cabane, — Gavarni me racontait :

La femme de chambre Irlandaise contemple les deux petites « *misses* » confiées à sa garde :

« — Comme ces deux petites, Jane et Mary, se ressemblent !... *Mary surtout !* »

Petit Paul est en visite avec papa et maman. Le chien de la maison vient auprès de lui : Petit Paul, qui a grand'-peur des chiens, se précipite sur un canapé et se hisse en haut du dossier de toute la rapidité de ses petites jambes nues.

On repousse le chien et on rassure l'enfant.

« — Oui, oui ! dit le petit toujours défiant et clignant de l'œil ; — il sent bien que je suis de la viande ! »

La serine qui est chez la maman de Petit Paul va couver et elle s'arrache le duvet pour faire son nid plus doux.

Petit Paul est braqué sur la cage et contemple...

Un instant après la maman pousse un cri : Petit Paul vient de se couper avec des ciseaux ses longues boucles de cheveux qui sont à terre.

« — Qu'est-ce que tu as fait là, petit malheureux ?

» — Maman, je veux me faire un nid ! »

Tout autre chose. — Guibollard a fait comme tout le monde. Il a acheté des livres, une bibliothèque, et, comme quelques-uns, dans un coin de sa bibliothèque, il a un « *enfer* ». — Ce n'est pas de ce côté-là qu'il puise le moins.

Un ami le surprend l'autre jour, lisant le *Festin de Trimalcyon*...

« — C'est un peu froid, dit l'ami. Vous avez plus vif que votre Pétrone.

» — Oui, mais je préfère cela, *parce que c'est historique.* »

Guibollard est éternel.

Guibollard a appris que les Brébant, les Noël, les Tavernier, gagnaient de l'or « gros comme eux, » et il vient d'acheter un bon million le fond d'un restaurateur à la mode.

De son perron, cravaté de blanc, il attend le client.

Pataratata! Un brillant équipage s'arrête. Guibollard s'est précipité à la portière.

Un beau cavalier descend, aide à descendre une belle dame, et met vingt centimes dans la paume de Guibollard.

« — Mais... pardon!.... dit Guibollard interloqué; — c'est moi qui suis le patron.

« — C'est différent! » réplique le monsieur.

Et il lui donne un franc.

Guibollard le prend.

Puisqu'à cette heure tous les pères Didon de la nature battent des ailes à grand fracas et font campagne contre la loi naturelle à propos du divorce, arrachons brusquement, comme fait le chirurgien, les pansements qui couvrent deux plaies vives, à jamais incicatrisables.

En exposant au grand air ces blessures saignantes,

nous allons réveiller chez deux êtres humains d'atroces souffrances, à l'heure peut-être où elles s'assoupissaient. Mais, ainsi qu'à la clinique, le mal de quelques-uns doit fatalement servir à la guérison de tous. Il n'est pas permis d'hésiter.

Le cas est autrement grave ici et d'humaine urgence que le passage de ce fossé de Sébastopol qu'un maréchal Pélissier quelconque faisait boucher avec de l'infanterie.

Les deux histoires ne sont que trop vraies. Elles datent d'hier dans la chronique scandaleuse parisienne, et le premier venu vous dira les noms.

Les deux hommes sont jeunes tous deux, tous deux connus, honorables et honorés, l'un dans le haut commerce, l'autre dans les lettres, poète charmant et aimé.

Le poète, grand garçon bien tourné et de la meilleure mine, entre le soir de son mariage dans la chambre nuptiale, après les quelques instants réglementaires d'attente.

Il voit sa jeune femme, habillée encore, droite contre la cheminée ; il s'avance empressé vers elle; — mais pâle, le bras tendu pour le repousser, elle lui dit glacialement :

« — Monsieur, je vous ai trompée. Je ne puis vous appartenir, je ne vous appartiendrai jamais. Depuis deux ans, je suis la femme d'un homme que j'aime, mais dont je ne puis porter le nom. Mon père, mes frères m'auraient tuée en découvrant ma grossesse, qui date de six mois. A présent, de par vous, je ne dépends plus d'eux. Pardonnez-moi le mal que je vous ai fait pour me sauver. Je quitte votre maison : vous n'entendrez jamais parler de moi... »

L'autre, le négociant, plus imprudent encore, était tombé amoureux fou d'une grande fille de famille bourgeoise, sans dot aucune, mais de ces beautés éclatantes, qui laissent sur leur sillage les passants en deux haies stupéfiées d'admiration. Il avait, au contrat, reconnu tout ce qu'on avait voulu lui faire reconnaître.

Lorsque, tout comme le premier, il entra le soir dans la chambre nuptiale, sa fiancée de la veille, sa femme légale depuis le matin, était comme l'autre debout, dans sa toilette de bal. — Mais celle-ci était souriante.....

Ce fut elle qui fit la moitié du chemin vers le téméraire qui avait osé rêver devenir son maître, et, le prenant par la main, elle le conduisit droit devant une grande glace...

Là, souriant toujours, contemplant, heureuse et fière, sa splendide beauté, ses épaules nues sous l'éclat des bougies, elle lui dit net :

« — Sérieusement, monsieur, avez-vous pu croire un seul instant que je pourrais, — moi ! — jamais être vôtre? Dans ce cas, il est l'heure de vous réveiller, et, pour cela, vous n'avez qu'une chose à faire : — là, devant nous, dans cette glace, regardez-vous — et regardez-moi !...

» Finissons donc tout de suite une comédie qui n'a plus l'ombre d'intérêt puisque nous en avons le dénouement. J'ai votre nom, j'ai une fortune, vous avez reconnu que cet hôtel est à moi. Séparons-nous en bons amis, si vous le voulez, je ne m'y oppose pas.

» Mais retirez-vous !... »

Et vous voudriez, ô pères Didon que vous êtes, nous faire accroire qu'une loi divine consacre ces

choses et qu'il est une morale qui rende ces deux unions indissolubles à jamais ?

Une plaie nous a frappés et sur nous elle s'étend, la huitième Plaie, celle que l'atroce méchanceté elle-même du Dieu biblique n'avait osé rêver. La Nature entière gît sous le grand linceul d'ouate glacée ; elle arbore le suaire blanc en signe de détresse, demandant grâce.

La ville, le bourg, la chaumière sont cernés, calfatés, oppressés, étouffés par l'implacable blocus sans trouée d'un assiégeant infaillible qui a bouché implacablement et qui tient toutes les issues. Tout s'est éteint, bruits et sons ; la plainte même ne s'entend plus.

La vie humaine est arrêtée partout, circulation, transactions, relations : — suprême mise en demeure, — inutile, hélas ! — de la solidarité humaine...

C'est une immense calamité publique qui, du haut

au bas, se chiffre déjà par des milliards; mais qui pourra jamais ici compter, et il s'agit encore de bien autre chose que de nombres! Elle nous frappe tous, les petits et les moyens, les gros eux-mêmes; mais pour ceux-ci, ce n'est qu'un contre-coup perdu, même comme enseignement, amorti dans les épaisseurs de leurs doublures; — contre-coup qui n'est rien, des roses! quand on envisage épouvanté le sort des humbles, de ceux qui n'ont rien, rien, ni pain ni gîte, les vieillards aux moelles pleines de frissons, les petits enfants aux mains gourdes, aux pieds gelés, les pauvres femmes, par la bise sifflante des carrefours, sous les haillons crevés...

— Que de mal! Et la ville, encore, a ses murailles, ses édiles, sa charité, si dérisoirement insuffisante qu'elle soit devant pareil désastre. Mais tous ces misérables des bourgs, des masures, des cabanes isolées par les espaces sans fin, perdus, ensevelis, étouffés sur place sans qu'une oreille humaine puisse entendre leur dernier souffle...

Ce matin, pourtant, au milieu de ces tristesses, par ces affres, j'ai reçu une bonne nouvelle.

Bonne!...

Ma voisine, la vieille marchande de journaux qui est tous les matins, avant le jour, dans sa petite échoppe de planches disjointes, — et pour gagner quoi! — ma voisine m'avait apporté, il y a quelques mois, une pétition à l'effet, — ambition suprême! — de faire admettre aux bons pauvres de Bicêtre son mari, âgé de plus de soixante ans et plus qu'infirme. Tous les droits, mais encore fallait-il « des protections »...

J'avais répondu à ma voisine que je ferais de mon mieux, mais que je n'avais pu de ma vie être bien en cour et que je n'y serais jamais, sachant de reste que mon royaume n'est pas de ce monde...

Mais la pauvre femme, toute joyeuse d'avoir réussi et d'être désormais rassurée au moins pour celui-là, croyait avoir à me remercier.

« — ... Alors vous voilà contente?

» — Oh! monsieur, je crois bien! Au moins, il ne manquera jamais de rien là-bas...

» — Et vous?

» — Oh! moi!..... — et je pourrai le voir deux fois par semaine.

» — Depuis combien de temps *étiez*-vous mariée?

» — Depuis quarante-quatre ans, monsieur... sans nous être jamais quittés... jamais quittés d'un jour...

» — Mais alors... maintenant, — et jusqu'à la fin ?...»

Elle fondit en larmes...

Son bonheur — le bonheur d'être l'un de ces deux vieux finalement séparés — la pauvre vieille femme l'avait atteint, elle le tenait enfin, au bout de bien des pas, bien des peines, bien des prières...

Un bonheur fait pour les pauvres gens, — et pas tous, encore! — de ces bonheurs qui étouffent — et dont on sanglote...

Et alors vis-à-vis de ces deux-là, Pharisien, tu te tiens quitte ?

Mais détournons-nous bien vite du désobligeant spectacle de ces misères, pour contempler les pompes et grandeurs de notre cher président.

Préoccupé de ce qui est autrement intéressant que l'honneur de la femme d'un César, je m'étais ému le premier à propos des grandes chasses de Rambouillet, réservées, disait-on, aux plaisirs du président de la République.

Ma note a provoqué des réponses de plusieurs genres et degrés. Mais dans la levée de boucliers de ces divers journaux, officieux, semi-officieux, quelques-uns même hostiles d'ordinaire, voire dédaigneux, — nous devons reconnaître qu'en première ligne, pour couvrir le président de la République, s'avance le *Figaro*, ce qui suffirait à prouver que tout va au mieux au moins de ce côté.

Cette question de vénerie, vénielle au premier abord, semble prendre d'autres proportions et affecter un caractère plus grave. Il ne s'agit plus seulement d'intérêts cynégétiques, aussi indifférents à nos lecteurs qu'à nous-même.

Puisqu'il le faut, nous allons donc préciser et mettre les points sur les *i* de telle façon qu'il ne soit laissé place à aucune équivoque, à aucune échappatoire.

Il ne doit pas rester seulement une circonstance atténuante à plaider même aux nouveaux et très futés avocats que la présidence vient de se découvrir.

Le fait :

M. le président Grévy qui jouit déjà de la chasse de Marly (?...) *laquelle ne lui suffit plus, prend possession supplémentaire de la grande chasse de Rambouillet.*

La preuve :

Le grand parc de Rambouillet (885 hectares), le bois de Gazereau, Volailles, la Cerisaie et la Haute-Tasse (705 hectares) — en tout 1,590, je dis *mille cinq cent quatre-vingt-dix hectares* — ne sont pas portés sur les affiches administratives d'adjudication du 16 courant. Ces domaines ne sont pas même indiqués aux plans.

De plus, c'est officiellement que l'inspecteur des forêts de Rambouillet, chargé par le « Grand Veneur » et ami de M. Grévy, — mais celui-ci, homme terrestre, — s'est informé auprès de la société actuelle en possession jusqu'au 1er juillet prochain, des prix auxquels cette société voudrait — ou ne voudrait pas — céder le gibier existant, matériel, etc.

Or, ce lot adjugé en 1871 au prix de 17,150 fr. par an, en vaut aujourd'hui, haut la main et preuves en main aussi, *le double*. — C'est donc une première perte de 35,000 fr. annuels pendant cinq ans consécutifs, soit de 185,000 fr. que notre budget aura à supporter.

Je dis *première perte*, car ce sera loin d'être ce qu'on appelle une perte sèche.

Il faudra y ajouter, en effet, de 90 à 100,000 fr. d'entretien et renouvellement annuels, soit, au bas mot, pour les cinq années 635,000 fr. — Est-ce aussi notre Trésor public qui aura la galanterie d'offrir cette sauce, après le poisson ?

Les nouveaux amis de la présidence, admettant que le fait puisse « paraître anormal, *vu les temps où nous vivons* (sic) » veulent bien nous l'expliquer ainsi, — (nous citons en résumant) :

« *La chasse est au nombre des plaisirs que la France doit aux Princes étrangers qui la visitent, dans son hospitalité digne d'eux et d'elle-même... Le coin de la forêt de Marly n'offre qu'une chasse toute bourgeoise. Les hécatombes princières ne s'y renouvelleraient pas trois fois.* »

Le tout, disent comme bouquet ces journaux : — « *AU NOM DE LA DIGNITÉ DE LA FRANCE !* » – désormais, paraît-il, confiée à leur garde.

Si la « dignité » de la France était là en effet, aux tirés de Rambouillet, si notre grand et noble pays de sciences, de lettres, d'art et d'industrie n'avait d'autre attrait pour les touristes, même augustes, que ces odieuses boucheries de bêtes innocentes dont l'odeur de sang venait jadis à nous en buées abominables, la France serait bien malade — et les augustes touristes aussi.

Mais laissons cela et résumons.

Qui d'abord, et au profit de qui, peut se permettre de prêter aux Chambres un vote qu'elles n'ont pas émis?

Qui, après leur avoir dicté ce vote, a l'audace de l'exploiter d'avance comme acquis?

Qui, enfin, ose prendre à cette heure la responsabilité de la perte de plus d'un demi-million au détriment du Trésor public?

Encore n'ajouterons-nous pas que tant d'argent

perdu l'aura été pour rien et sans même avoir servi aux plaisirs « augustes » de nos visiteurs princiers, s'ils nous visitent, ni même de notre président, vu que la société actuelle de Rambouillet ainsi expropriée, en bonne réplique de droit commun, n'y laissera certainement pas un merle.

Il nous faudra regiboyer. — Là encore, qui paiera? La chasse de Marly, si dédaigneusement traitée de « bourgeoise » aujourd'hui, fournissait tout autant de gibier que Rambouillet pour le moins. Mais pour récolter, il faut semer, et puis cultiver et entretenir, même en vénerie. Si Marly s'est « embourgeoisé », c'est-à-dire dépeuplé, c'est qu'on l'a épuisé sans rien lui rendre. Ces plaisirs de grandes chasses sont, paraît-il, joies de haute liesse; mais il paraît aussi que ça coûte très gros. Nos grands seigneurs de ce matin ne s'en doutent pas encore, ne l'ayant pas appris à leurs dépens, puisque nous avons jusqu'ici payé pour eux. Mais allons-nous encore poursuivre sur Rambouillet les frais de l'éducation commencée à Marly?

On a bien des fois parlé des républiques diverses et d'Athènes et de Sparte. Je cherche en vérité, dans quelle république au monde on pourrait trouver place pour d'aussi antirépublicaines et impertinentes façons. Molière lui-même n'eût pas osé pousser son Monsieur Jourdain jusqu'à Rambouillet.

Mais ce n'est pas tout, et que nous dit-on encore?

« *Le parc de Versailles, dont la location expire á la*
» *même date que celle du parc de Rambouillet, ne figu-*
» *rerait pas, lui non plus, sur les affiches des adjudica-*
» *tions du* 16 *courant en Seine-et-Oise ?* »

Et de trois, donc! Pourtant, quelque princier que soit le premier visiteur attendu par M. Grévy, il ne peut séparer en trois son auguste personne sur Marly, Versailles et Rambouillet. On ne court déjà pas commodément deux lièvres à la fois : trois chevreuils, que sera-ce?...

Mais je sens trop en moi qu'il n'est pas là matière à rire.

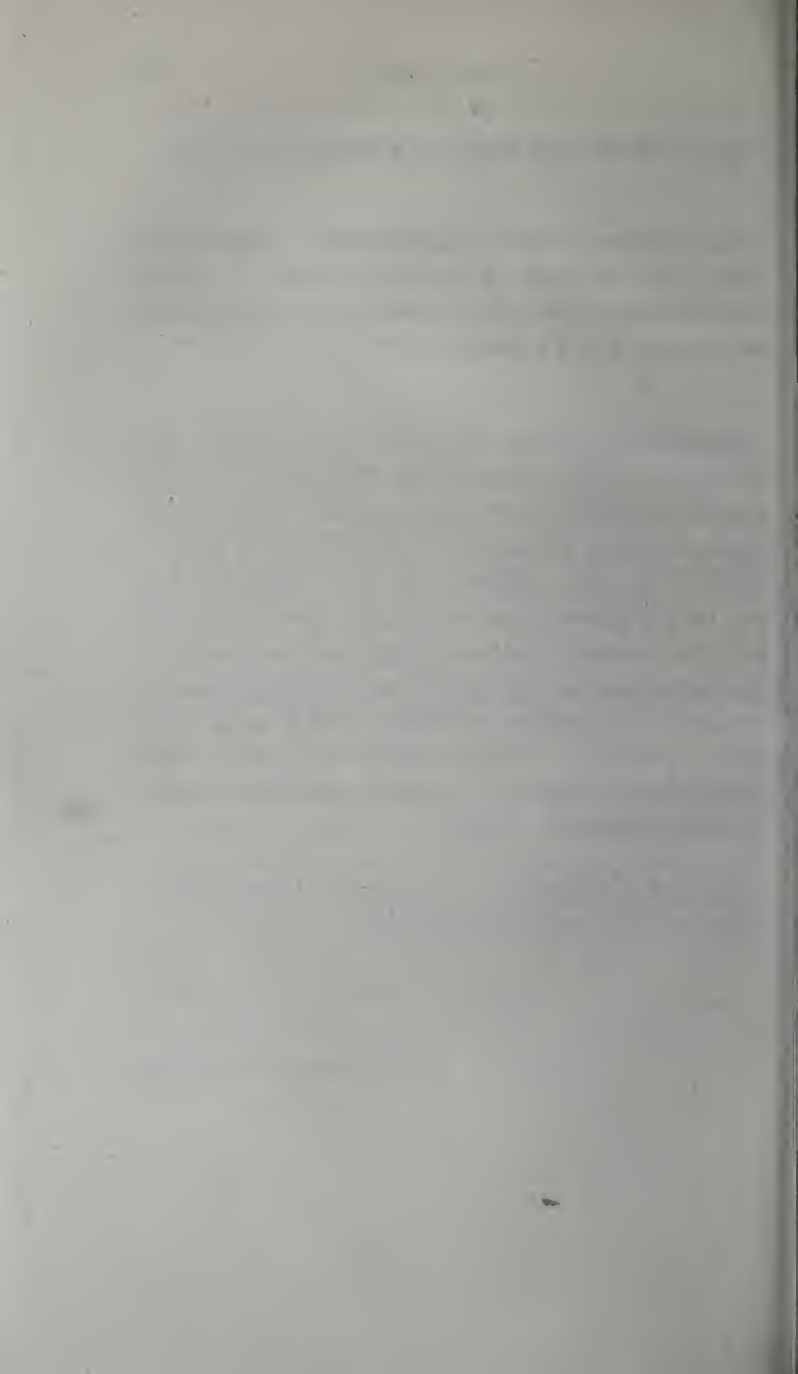
Si des amis bien dangereux et bien coupables ont pu fatiguer, jusqu'à les assoupir et les surprendre, une simplicité de vie jusqu'alors respectée de tous, une austérité de longue date sur laquelle il nous était bon de compter toujours, c'est à nous de nous défendre contre des prétentions non plus seulement ridicules, mais audacieuses jusqu'à l'outrecuidance, et qui, non refoulées, donneraient toute raison au dicton réactionnaire tant de fois éructé :

« — Ote-toi de là que je m'y mette. »

Du premier de nos fonctionnaires indignement abusé, nous en appelons au citoyen Grévy que jadis on ne trompait pas; mais, surtout, du président nous en appelons à « l'homme »...

Eh bien! non, non! 635,000 fr. pour poudre aux moineaux, gâchés comme cela d'emblée, de parti pris, le cœur léger! Et à quel moment vient-on nous apprendre cette nouvelle? A cette heure où il fait si froid, où tant de pauvres gens ont tant besoin, par ces neiges glacées, par ces frimas, par cette bise, par cette détresse, par cette faim? Non, ce n'est pas! Personne, à cette heure où villes et campagnes, et la grande Ville première grelottent sous la neige et la glace, personne n'oserait tendre une main impie sur tout cet argent avec lequel on peut faire un peu de bien contre tant de mal!

Non, ce n'est pas vrai! — Et si c'est vrai, qu'importe encore : — c'est impossible!



XII

A Berne. — Le néo-catholique Jean Wallon. — Les héros de la *Vie de Bohème*. — M. Loyson, curé de Mabille. — Les abjurations d'Henri Heine. — Au *Restaurant des Pieds humides*. — Gare les jambes! — Le sculpteur X. — Quand on fait une fin. — Les tripes à la mode de Caen. — Les poésies de Préault. — Bienfaiteurs et obligés. — Une date. — Les chevaux innocents. — Un sur vingt! — Notre Conseil municipal. — Pourquoi?

J'arrivais pour la première fois à Berne par l'automne, vers quatre heures du soir, pour y passer la nuit et le lendemain.

Je me préoccupais, en descendant du chemin de fer, des moyens d'employer au moins mal mon temps dans cette vieille ville pour moi nouvelle, lorsque, tout justement en entrant sous les arcades sans fin de la grande rue, je me cogne dans deux individus, — dont un prêtre catholique, en soutane et grand chapeau.

« — Ah !... Nadar !!!... » — s'écrie celui qui n'était pas le prêtre.

C'était Wallon, mon bon, mon excellent, mon vieux Jean Wallon, écrivain théologue relaps et persistant, la bête noire de Veuillot qui le perfora parfois ; Wallon avec son honnête figure de châtaigne d'eau, en as de carreau, que Mürger emprunta à notre vieille bande du café Momus pour l'exhausser nominalement en *Colline*, le philosophe de la *Vie de Bohème*; Wallon, le dernier survivant de la bande joyeuse avec Schann-*Schaunard* et moi ; Wallon le plus brave homme de la création, mais que j'ai toujours tenu pour bon à enfermer ; aussi comme il me le rend bien ! Moi, il me lierait.

Wallon nous présente, l'un à l'autre, son curé et moi ; ils se chargent tous deux de ma personne, et m'emmènent.

Notre curé me fait l'effet d'un bon diable, un peu bizarre, presque l'allure d'un quelqu'un qui serait déguisé en curé ; d'autre part, il n'est pas sans un certain aplomb, car son costume, assurément unique dans ces rues ultraprotestantes, attire l'attention et provoque les gamins. Mais l'abbé prend très bien la chose, — et au surplus, il est porteur d'un bâton à l'endroit où à l'envers de ceux qui s'approcheraient un peu trop.

« — Et que fais-tu à Berne ? avais-je déjà demandé deux ou trois fois en route à Wallon.

« — Je t'expliquerai cela tout à l'heure, à table... »

Nous sommes arrivés et nous dînons sur une terrasse, d'où nous contemplons les neiges de la Yungfrau, rosées par le soleil couchant...

Là enfin, Jean Wallon m'explique pourquoi il est à Berne.

Il y est venu fonder une nouvelle religion — *bone Deus* ! encore ! — Il a détourné l'abbé qui se trouvait mal à l'aise dans la sienne, ou bien l'abbé s'est suffi pour se détourner tout seul, et depuis deux ans, ils sont là attelés tous les deux, — folie parallèle, — soufflant, anhelant et crevant à cette drôle de besogne.

Pour ceux qui aiment les « dénouements », je termine ici bien vite en disant que mon Wallon resta à Berne un an encore, — total : trois ans, hivers compris ; ils sont durs par là ! — et qu'il s'en revint comme il était venu, sans avoir fondé sa paroisse Walloniste. Je suppose qu'alors l'abbé et lui se dispersèrent. Ce qui m'en console, c'est que nous y gagnâmes une église en moins.

Je me rappelais tout à l'heure mon candide Wallon, en lisant — sans comparaison ! — une dernière réclame de M. Loyson Hyacinthe.

Jadis j'avais été, comme l'univers entier, poursuivi par une autre réclame photographique de ce desservant de Tertullias, curé de Mabille et archidiacre de « *Valente* »,— représentant impudiquement un homme gras au sein d'une famille touffue (— Eh quoi ! monsieur ! faire servir à ça des petits enfants innocents !...), l'homme, rasé jusqu'au bleu des tempes comme Brasseur, en bâtisse sur le devant, — un de ces bedonnants dont le menton épais commence à reluire dès le second plat.

Cet homme non moins évangélique que de publicité, toujours à l'affût dans le désert de son Coin du quai, ne pouvait manquer de sauter sur l'occasion de tapage profitable à lui fournie par M. Naquet. Immédiatement il a trouvé un ou deux journaux qui ont de la bonne volonté et de la place de reste pour annoncer qu'il va à son tour traiter la question du divorce. Il est, tout pesé, pour le père Didon, — comme s'il nous avait manqué une dernière raison pour être contre.

Ce fut et ce sera pour moi une rancune éternelle contre H. Heine qu'il vendît deux fois ou trois le

Dieu qu'il n'avait pas. Encore Heine était-il le poète exquis que nous admirons et aimons.

Mais si parmi tous ces mystagogues, schismatiques, renégats même, il en est qu'une monomanie décrite, — besoin de vérité, soif du bien, — pousse vers des routes nouvelles à jamais inaccessibles à la raison, — quelle doit être la rapidité de notre fuite à l'approche de ces marchands de bons Dieux qui n'ont rien pour eux, rien que le verbiage courant et coulant d'un stagiaire d'office, — et qui ne passèrent pas même seulement, comme mon bon Wallon, trois hivers dans les neiges bernoises ?...

Toutes ces religions-là me font l'effet du bouillon de la rue Montorgueil, quand, à la dernière heure, on allait fermer le « *Restaurant des Pieds humides* » et que le garçon débuchait, une fois suprême, de la cuisine, brandissant son baquet et criant :

« — Personne n'en veut plus ?... Gare les jambes !!!.. »

Le sculpteur X... est insupportable. De talent

médiocre, il a toutes les vanités, et en crève. Absolument il faut qu'on ne s'occupe que de lui.

On parlait l'autre jour d'un absent, ce qui était déjà fort désagréable à X..., et c'était pour en dire du bien, ce qui devenait tout à fait intolérable. Les éloges ne tarissaient pas et X..., de plus en plus agité, en arrivait à ne plus pouvoir tenir sur sa chaise.

« — Quel homme charmant ! disait-on.

» — distingué...

» — de mérite...

» — doux et brave...

» — dessinant à merveille...

» — musicien de premier ordre.,.

» — ... et ne parlant jamais de lui ! »

Ici, X... n'y tient plus — et éclate :

« — C'est comme moi !!! » s'écrie-t-il.

L'ancien héros des bals de l'Opéra, du temps qu'on allait aux bals de l'Opéra, notre vieux bohème Gas-

pard a fini par se décider au mariage, bien qu'il fût le moins mariable des hommes. Mais il avait par deux et trois fois épuisé le stock des dames de Mabille et des restaurants de nuit. Il fallait se décider à faire une fin.

Il est tombé, comme tous ceux qui se marient, sur une jeune fille d'honorable famille, simple et timide.

Le lendemain matin, Gaspard tourne et retourne dans la chambre nuptiale, un peu embarrassé lui-même de la situation nouvelle, mais n'ayant, d'instinct, qu'une idée fixe : — sortir !

Il se décide enfin, prend son chapeau et, se retournant vers le lit :

« — Eh bien ! ma petite... *Quand te reverrai-je?...* »

C'est lui qui me disait, — car on n'a jamais pu lui reprocher d'être bégueule ni de s'effaroucher devant le trivial :

« — Dans la vie de plaisirs, on tombe parfois sur cer-

taines rencontres sans gloire, mais non sans profit, dont on ne se vante pas, dont on serait même un peu honteux, mais qui ne manquent point de charme. Ces personnes — je ne pense à aucune analogie physique — me font l'effet des tripes à la mode de Caen : — c'est bon, exquis même parfois, mais à l'expresse condition qu'on ne pense pas qu'on en mange, ni qu'on en mangera, ni surtout qu'on en a mangé... »

Le sculpteur Préault avait concentré à peu près la même pensée abominable dans ce vers célèbre et unique, le seul qu'il ait jamais produit :

« Tout homme a dans son cœur un cochon qui sommeille. »

On est fatigué d'entendre toujours la même éternelle plainte contre les « ingrats », et il serait temps de rétablir enfin l'ordre réel des choses.

Il me semble que tout bienfaiteur, déjà largement

payé par l'infinie jouissance du service rendu, qui compte encore sur la reconnaissance, commence à devenir un peu excessif; — mais s'il prétend en plus à la restitution, que laisse-t-il donc à faire à un usurier?

Tout le monde dit : j'ai mes pauvres ! — et pourtant combien de pauvres n'ont personne !...

Le jour de dimanche, 28 décembre 1879, avant neuf heures du matin, j'ai vu arrêter devant ma maison cinq tombereaux chargés de neige et attelés chacun de deux chevaux.

Jusqu'à une heure un quart de l'après-midi, heure de leur départ, ces tombereaux sont restés sur place, — chargés et attelés.

Où étaient, que faisaient pendant ces quatre heures,

pour ne pas dire cinq, les conducteurs de ces tombereaux, — hommes, chevaux et charrois stérilisés ?

Les chevaux, glacés sur place, frappaient de leur sabot la neige pour se réchauffer, et quelques-uns, énervés de l'attente, montaient sur le trottoir, coupant le passage aux piétons, et y restaient pour changer et se distraire.

Pendant ces quatre mortelles heures sans fin, ces chevaux ont-ils eu besoin de manger ou de boire? Ont-ils eu, dans ce cas, le nécessaire ? — Je le demande.

Pauvres chevaux innocents !...

Sur combien d'autres points de la Ville assiégée par les neiges — et partout ailleurs — à ces mêmes heures et à d'autres encore — la même improductive dépense de personnel, chevaux et charrois ?

Quels chiffres peut représenter l'ensemble de ces dépenses stériles?

Quels chiffres encore, ces brigades d'hommes levées pour le nettoyage des rues, l'amoncellement des neiges, le dégagement des ruisseaux ?

Or, sur vingt hommes d'une brigade — je dis ce que je vois, comme nous le voyons tous, sur tous les points,

de jour et de nuit, presque invariablement, — UN — *je dis UN* — homme de l'équipe travaille pendant tout le temps de sa tâche avec suite, *conscience;* deux encore, trois peut-être, mais plus mollement. — Tous les autres contemplent ces trois-là et, de temps en temps, quand ils ont nécessité de se réchauffer par un peu d'exercice, ou simplement quand ils sont fatigués de ne rien faire, ils donnent nonchalamment de ci de là un coup de pioche ou de pelle, — le tout sous la surveillance des brigadiers.

Je constate. Je ne critique rien, je ne m'en prends à personne, ni surtout à notre Conseil municipal de Paris, — celui de tous nos corps administratifs qui fait assurément la plus suivie, la plus consciencieuse, la plus utile, la meilleure besogne, — et le seul que nous ne payions point, — logiquement.

Dans quelles proportions une surveillance, une discipline plus sévères pourraient-elles arriver à pallier ici le vrai mal, mal général trop profond, qu'il faut bien nous décider à regarder en face, si désagréables et importuns que soient ceux qui nous le montrent : — le défaut absolu d'intérêt commun, c'est-à-dire l'antagonisme social ?

Nous avons pu voir à un moment suprême, quand

l'ennemi foulait le sol sacré, toute une population de déshérités debout et restant héroïquement debout, par la faim, le froid, sous les obus et, pis encore, sous l'inaction forcée, pour défendre la propriété *qui n'était point sienne*. — Nous avons aussi vu ce qui s'en est suivi : l'Assemblée monarchique de Bordeaux, l'audacieux déni du droit, l'injure grossière et publique aux représentants du peuple les plus légitimement populaires, la loi des loyers, celle des échéances, — et le reste...

Sommes-nous bien sûrs, nous qui usons à politicailler le temps si précieux, ce temps qui nous brûle, — sommes-nous bien sûrs d'avoir le droit d'être absolument, rigoureusement sévères pour ceux qui se désintéressent du bien public, pour ces salariés qui ne gagnent pas leur salaire, — comme tant d'autres ! — quand nous sommes tout fiers d'en être encore à ce palliatif si dérisoirement insuffisant qui s'appelle la Charité, — lorsque, sous la calamité présente qui nous frappe tous indistinctement, petits, moyens et grands, fléau dont les conséquences sont aussi désastreuses que celles d'une nouvelle invasion, — la Solidarité du Mal, si cruellement évidente, ne parvient même pas seulement à nous faire entr'ouvrir les yeux à l'indiscutable, inéluctable nécessité de la Solidarité du Bien ?

XIII

Le petit Larochefoucault (non Bisaccia). — La bûche du Bohème. — Un panier percé. — Le veuf. — Les secrets de l'art. — Les loups n'ont pas de gorge. — Compteur gelé! — Le pays des Fourrures. — L'entrée du Portugal. — Mort aux chapeliers! — Tous boyards! — M. Thiers et son pantalon gris. — Monsieur Charles! — Le vieux carrick à papa. — Les draps en varech. — Quatre et demi kilos! — Souvenir de Dantzig. — La fête des Rois. — Trois ivrognes. — Un Polonais qui se flatte. — Le divorce. — Une dent humaine!

La première moitié de la vie s'emploie généralement à embrouiller la seconde, et la seconde à débrouiller la première.

Tendre la seconde joue au soufflet! Abnégation surhumaine bien faite pour toucher une âme tendre, — jus-

qu'au jour où elle s'aperçoit que l'admirable maxime a été faite surtout au profit de ceux qui donnent les gifles aux autres.

Assaut de racontars entre Bohèmes : — misères, détresses, ruses de guerre.

B... raconte que lorsqu'il demeurait au sixième étage, rue Saint-Marcel, il s'est très bien chauffé pendant tout un hiver avec une seule bûche.

Il la jetait du haut de l'escalier, se précipitait pour l'aller chercher, la remontait en grimpant quatre à quatre, la jetait encore jusqu'à plénitude de chaleur naturelle.

Mais le vieux G... :

« — Panier percé, va ! Pourquoi la bûche ?:... »

Le petit Jules, qui a perdu sa mère en naissant, a été élevé par son père. L'enfant, qui commence à grandir, doit assister au mariage d'une cousine.

« — Et toi, Julot, quand te marieras-tu ?

» — Moi, jamais ! *J'aime mieux rester veuf !* »

Le miniaturiste Vernet était de riposte.

Il est invité à dîner à la campagne chez un de ses clients, M. Blanchon, homme plein d'importance, marchand de sucre retiré des affaires et âne bâté s'il en fut : — *somaro, ma somaro solenne !*

Après le dîner, M. Blanchon fait servir le café dans le « kiosque ». Le dialogue, qui ne court pas d'ordinaire avec M. Blanchon, tombe sensiblement, lorsque tout à coup l'amphitryon part au repos — et, de son creux le plus grave :

« — Mossieu Vernet ! Une chose que je n'ai jamais pu comprendre, c'est cette quantité, cette variété, je dirai même cette diversité de couleurs que vous autres peintres vous employez sur votre palette. — Pourquoi ?... »

La question aurait assommé un bœuf. Mais Vernet :

» — Ah ! monsieur Blanchon, pardon. pardon ! Vous avez les secrets de votre art ; — permettez-moi de garder les secrets du mien !... »

Guibollard a profité de la saison pour visiter Fontainebleau. On lui a tout montré : Franchard, Apremont, la Mare aux Fées, les Longs Rochers. — Mais, à la Gorge aux Loups, il s'est récrié et, haussant les épaules :

« — Comme si les loups avaient de la gorge !... »

Encore Guibollard :

Il rentre de sa partie de dominos, le soir, par le boulevard. — Une de ces dames le bouscule.

« — Hé ! va donc, *compteur gelé !* »

Guibollard, interloqué :

« — Je ne vois pas le rapport... »

Notre zone ayant eu la fantaisie de devenir hyperboréenne, nous avons dû nous élever à la hauteur des circonstances. La contrée de ce vieux Mürger, déjà propice à l'éclosion des ours blancs, est devenue « le Pays des Fourrures » de l'ami Verne.

Chacun a arboré le poil de bête — « l'entrée du Portugal, la bête sur l'animal »! — et il faudrait vraiment à l'heure qu'il est arriver au bas de l'échelle après le dernier des derniers pour n'avoir pas au moins troqué son melon de feutre ras contre un astrakan imitation-première.

Les chapeliers vieux style en ont dans l'aile. Ils ont beau en être arrivés à offrir aux passants, contre un vieux chapeau, un chapeau neuf et quatre francs, ça ne mord plus. Percés à jour, ils expirent sous la position et encore sous quelques vieilles rancunes. Plus de chapeliers! Ni hommes, ni femmes, tous fourreurs! Ceux qui ne peuvent se mettre fourreurs s'en vengent en étant fourrés.

Tous les poils de bêtes de la nature, ours, marmottes, loutres, visons, martres, putois, chinchillas, moutons astrakans, hermines encore et renards bleus, — ainsi dénommés parce qu'ils sont gris, — ayant décliné leur suffisance à emmitoufler cette population de grelottants, il a fallu suppléer à la parcimonie du Créateur. Les lapins et les chats nous ont libéralement fourni l'appoint, et Dieu sait avec quelle variété de transformations fantastiques!

Seulement ce n'est pas cher. Dans des prix ridiculement doux, vous trouvez couramment des houppelandes et autres witchouras, toutes doublées d'une loutre plus ou moins spécieuse mais pleine de fausseté, et le moindre « *singleman* » coiffe son chef, jusque-là modeste, d'un astrakan en coton qu'on a pour rien. Tous boyards! Et sous ces pelleteries inaccoutumées, imaginaires mais d'ordre somptueux, quelles étranges

figures de Samoyèdes ahuris, Norwégiens hétérogènes, Groënlandais pour rire !

Les tailleurs, eux, n'avaient pas eu à attendre le froid pour se mettre en garde et « tomber » le client.

Depuis longues années, la France s'était faite ici tributaire de l'Anglais, — question de genre, — et l'Anglais, qui nous donnait d'abord du bon à bon compte, dès qu'il nous a tenus, nous a fait payer de l'exécrable très cher.

Le plus fâcheux, c'est que notre vieille et honnête fabrication française s'est mise à copier « l'article » anglais et s'y est dépravée. Vous ne trouverez plus de draps que dans les annales de l'histologie. M. Thiers a emporté avec lui le dernier pantalon de « casimir » gris ministre, et M. de Rémusat, qui s'appelait logiquement « Charles », comme dans les *Rendez-vous bourgeois*, s'il revenait renouveler sa lévite, préférerait aller tout nu.

Il n'y a plus désormais que des étoffes, — pas des étoffes ! je ne sais quelles choses sans nom en dépit de tous leurs baptêmes, manières de parenchymes bourrés ou foulés, épais, rêches, brutaux, spongieux à la fois et

âpres, non moins incapables de conserver la chaleur que sans pareils pour recueillir la pluie, et qui n'ont même pas l'excuse dernière et la dernière pudeur d'être seulement solides.

— Ah ! le vieux carrick de mon vieux papa, noisette brûlée, à trois collets ! Une fois déjà il avait été retourné sur son maître qu'il servait fidèlement — depuis combien d'années ! — et pendant combien d'années m'en fit-on une inépuisable série de culottes, inusables même sur l'enfant brise-fer — et qu'on put même retourner sur lui une fois encore !...

Quant à ce drap présent, qui ne fut jamais du drap, à ces étoffes qui ne seront jamais des étoffes, cela se constitue dans le mystère des ténèbres avec tout, pourvu que ce ne soit pas de la laine, avec du varech, de la sparterie, de l'alfa, des copeaux, de la rognure de zinc, du carton-pâte, du silex, que sais-je ! mais sans qu'il y entre un poil, à moins que ce soit un poil à gratter.

Et ça pèse !

Précisément mon tailleur vient de me livrer un paletot d'une telle gravité spécifique que deux hommes de nos jours, comme disait le bon Homère, auraient peine à l'ébranler.

Dans ma stupeur devant cette masse, je n'ai point tout à fait perdu mes sens : j'ai fait peser sur-le-champ mon paletot. Il donne juste quatre kilos et demi — neuf livres ! — y compris l'air ambiant qui le traverse, et y persiste.

Neuf livres ! Si je me rappelle bien, c'est précisément la première surcharge, l'initiale, qu'on imposait au jeune fantassin Romain dont on commençait l'entraînement aux fatigues de la guerre. C'était son affaire ; mais, moi ? — Romain, je ne l'ai jamais été, et il se fait probable que je ne le serai jamais ; — fantassin, je le suis sans l'être ; jeune, peut-être encore un peu trop quelquefois ; mais, pour ce qui en paraît !...

J'ai soumis humblement ces observations à mon tailleur et, — étant entendu que je n'avais pas à compter sur le moelleux mais sur la pesanteur de mon paletot pour me réchauffer, — je me suis même permis d'ajouter que j'atteindrais sensiblement le même but, avec économie non moins sensible, à mettre un crochet sur mon dos, deux fagots sur mon crochet et à les porter de la Madeleine à la Concorde, avec retour.

Mais le tailleur m'a démontré limpidement que je n'y entendais rien — et m'a laissé le paletot.

Et je me suis rappelé à ce moment mon ancien voyage

au pays de Werther, le reître sentimental à l'odeur de bière aigre, et sa Charlotte aux bras rouges en pelures d'oignons, — quand j'errais de la Sprée berlinoise, rivière si sale qu'elle exclut toute idée de suicide, jusque vers la Vistule et le Niémen, par les sapins et les sables d'un sol maudit.

J'étais envahi déjà par le mal mélancolique et pénétrant qui ne lâche plus son infiltré, le mal du pays, de mon beau, grand et cher nigaud pays de France, si énervant et irritant quand on y vit — et loin duquel les heures sont si intolérablement longues...

Et comme je buvais les paroles de notre consul de Dantzig, blanchi sous le harnais des transactions internationales, quand il me racontait quel respect unique et mérité, quelle vénération avait l'étranger pour la proverbiale, éclatante loyauté de notre fabrication et de notre négoce français...

Que me dirait-il aujourd'hui, s'il vit encore, ce digne M. Dejean — devant mes quatre et demi kilogrammes de paletot ?

Vieux drapiers, honneur du travail de France, vieux

et honnêtes draps, gloire d'Elbeuf, de Sedan et de Louviers, — et toi, vieux carrick de mon vieux papa ! — qu'êtes-vous devenus ?...

J'ai voulu attendre le résultat de la dernière infusion de thé et de menthe poivrée pour constater qu'à quelques légères indigestions près, déjà heureusement finies, la Fête des Rois s'est très bien passée et que la République ne s'en porte pas plus mal. M. Baudry d'Asson et moi, nous sommes contents.

Cette Fête des Rois m'a toujours agréé fort, mon civisme ne perdra rien à l'avouer. Comme granivore très essentiel, j'ai d'abord la joie d'y retrouver l'honnête galette du petit Chaperon rouge. Toute paisible, toute intime, et sans être sujette à caution comme son frère aîné le médianoche Réveillon, — un garnement s'il en fut, noctambule, casseur de carreaux et rosseur de guet, — la Fête des Rois est bien la fête réservée au sein des familles. (— « — Ah ! le sein des familles ! »... s'écriait ce polisson de Bache, en appuyant.)

Je ne veux pas prétendre que le diable y perde tout Tels et tels y trouveront encore matière à protester

avec un peu trop de conviction contre le phylloxera qui, de son côté, a eu bien réellement les premiers torts. Sans se piquer absolument le nez — (lexique de Compiègne) — et en faire à la lettre une pelotte, j'en sais qui sont bien décidés à ne jamais laisser passer la moindre occasion de s'y planter au moins une ou deux épingles. Qu'y faire?

Pouvons-nous oublier, nous-mêmes, que nous sommes du pays des Gaules, — le pays du vin et du curé de Meudon?

Jeune, j'étais un peu comme tout le monde, très sévère pour mes défauts — quand je les trouvais chez les autres, — et surtout impitoyable pour les autres défauts qui me manquaient. En fait, en vérité vraie, de cette vieille Société des Buveurs d'eau, que je persiste à préférer aux sociétés de M. Philippart, j'étais le seul à n'avoir jamais bu de vin. Aussi la vue d'un ivrogne m'exaspérait.

J'en ai rabattu.

Ce n'est pas du tout parce que j'ai appris depuis que tout peut se plaider. Mais j'ai vu mieux tout d'abord, en regardant de plus près, les pauvres gens, ces affligés, en quête éternelle et stérile de qui et de quoi les

console. A tant de maux qui aurait le cœur de marchander le remède même décevant? Comment être sévère aux misérables — et puis où commencent et s'arrêtent nos misères?

On arrive encore, en avançant par les années, à apprécier que la première vertu de l'homme est en définitive la bonté, c'est-à-dire l'indulgence. L'ivrognerie est au moins le vice bienveillant par excellence.

Quel débordement de tendresse dans ce bon ivrogne que rencontra Préault, vers une heure du matin, sur le boulevard Beaumarchais, quand on y plantait les petits arbres devenus de grands garçons aujourd'hui!

L'ivrogne tombant, dans l'un de ses zigzags, s'était retenu à l'un de ces petits arbres, et il le tenait étroitement embrassé, lui répétant de temps à autre :

« — Je t'en prie!... je t'en prie! Laisse-moi m'en aller!... »

« — Monsieur, me disait cet autre, — un convaincu, celui-là! — monsieur, c'est plus fort que moi, mais

quand j'ai pris seulement un premier verre de vin, je sens aussitôt en moi un tout autre homme; — oui, un tout autre homme, et qui vaut mieux que moi, monsieur! — et auquel j'éprouve immédiatement le besoin irrésistible d'offrir la politesse d'un second verre... »

Où rencontrer plus d'accortise?

Et comme toutes leurs histoires, à ces ivrognes, sont gaies, bon enfant! Sent-on assez la profondeur philosophique, et, dans une juste mesure, l'appréciation, l'amour du « *at home* » dans cette belle et simple réponse du Lithuanien ... ki à sa servante :

Il était rentré ivre-mort, selon sa coutume.

Selon sa coutume aussi, la vieille bonne l'avait couché.

Quand il fut bien bordé dans son lit, la fidèle servante, avant de se retirer :

« — Monsieur n'a plus rien à m'ordonner?

» — ... Si... si... ma bonne Catherine... — Tu me réveilleras quand j'aurai soif!... »

Rien n'y manque, à ces histoires, l'esprit non plus. Et, par exemple, toujours supérieur en toutes choses, à quelles hauteurs sidérales ne plane-t-il pas, l'ami Lherminier, notre dernier gentleman !

L'autre soir — « dans le monde » — un autre Polonais, qui était devenu son ami intime depuis plus d'une demi-heure, lui demande tout à coup :

« — Monsieur, pourquoi dit-on : « Saoul comme un Polonais ? »

Mais Lherminier, de son ton le plus superlativement dégagé:

« — Cher monsieur, cela ne peut être dit ici que par quelques Polonais *qui se flattent*!... »

Un bon Français et drapier, ce qui ne gâte rien, m'a adressé, pour défendre l'honneur de la fabrication

française, un lettre fort civile et, à mon regret, non signée.

Je ne demande pas mieux que de reconnaître avec mon honorable correspondant les gloires de la grande industrie nationale créée sous Colbert et l'incontestable, légendaire supériorité des Montagnac et des noirs de Sedan sur les draps anglais ou allemands, raides, durs, tombant droit et « bons à vêtir des clergymen. »

Il n'en reste malheureusement pas moins acquis, et beaucoup trop cher, qu'on ne nous habille plus qu'avec des draps qui ne sont plus en drap.

Je ne crois point non plus ici à l'efficacité des droits protecteurs. La protection ne peut jamais être qu'un topique ou un palliatif, emplâtre qui soulage un membre en faisant dépérir le corps. Le remède est ailleurs, selon moi : plus haut et plus loin.

Quant à mon paletot de 4 1/2 kilos, qui a laissé mon correspondant un peu incrédule, je n'avais rien « laissé dans les poches » avant le pesage. Je tiens l'oiseau à la disposition et au libre examen de mon correspondant. J'ai dit 4 1/2 kilos, c'est quatre kilos et demi — et c'est bien moi qui regrette de n'en pouvoir rien rabattre.

Toujours et à jamais les procès de M. de Bauffremont contre sa femme, laquelle me paraît dorénavant tenir le meilleur bout, ce qui, à vue de nez, ne me déplaît point. C'est une guerre à mort et au delà, qui laisse de bien loin derrière elle la sanglante querelle d'Etéocle et de Polynice et l'interminable guerre des Atrides.

Ce combat à outrance, qui se renouvelle éternellement entre les deux époux, est bien le plus éloquent des plaidoyers pour le divorce. Mais les pères Didon ont bien autre chose en vue, pour s'attacher à ces détails !

Dans le parti noir, on accuse généralement les républicains de vouloir détruire la famille en attaquant l'indissolubilité du mariage, qui se dissout de droit surtout dans les pays monarchiques et catholiques. Mais nous savons de quel côté sont les pires sourds...

Le divorce ne peut être d'ailleurs et il ne sera jamais que l'exception, les ménages assortis — ou résignés — étant en fait la grande majorité. Et combien aussi d'unions parfaites !... Baucis et Philémon sont heureusement éternels.

Mais encore est-il que là même il ne faut rien pousser à l'excessif, ne fût-ce d'abord que pour ne pas faire de jaloux. Et il faut bien dire enfin que le spectacle de deux âmes unies, qui est un fort beau spectacle, peut arriver dans tels ou tels cas à devenir parfaitement répulsif.

Un exemple, sans aller plus loin, d'un « comble » de l'amour conjugal poussé jusqu'à l'horrible. — Si vous avez l'estomac solide, suivez-moi.

Nous allions jadis, quand nous le pouvions, passer nos journées de jeunesse dans l'île Saint-Germain, dite l'île des Ravageurs dans les *Mystères* d'Eugène Sue.

Nous trouvions là notre bateau et une manière d'auberge tenue, par un des membres de l'indénombrable lignée des Contesenne, dynastie de traiteurs Séquaniens, plus touffue et pullulante que la tribu de Juda.

Un jour, après la pleine eau, nous voici donc à table. On nous sert le potage, que nous attaquons avec vigueur, — lorsque tout à coup un cri d'horreur...

L'un des nôtres vient de trouver dans sa première cuillerée de soupe une dent, — UNE DENT HUMAINE...

Nous nous sommes aussitôt dressés, appelant Contesenne avec des clameurs vengeresses.

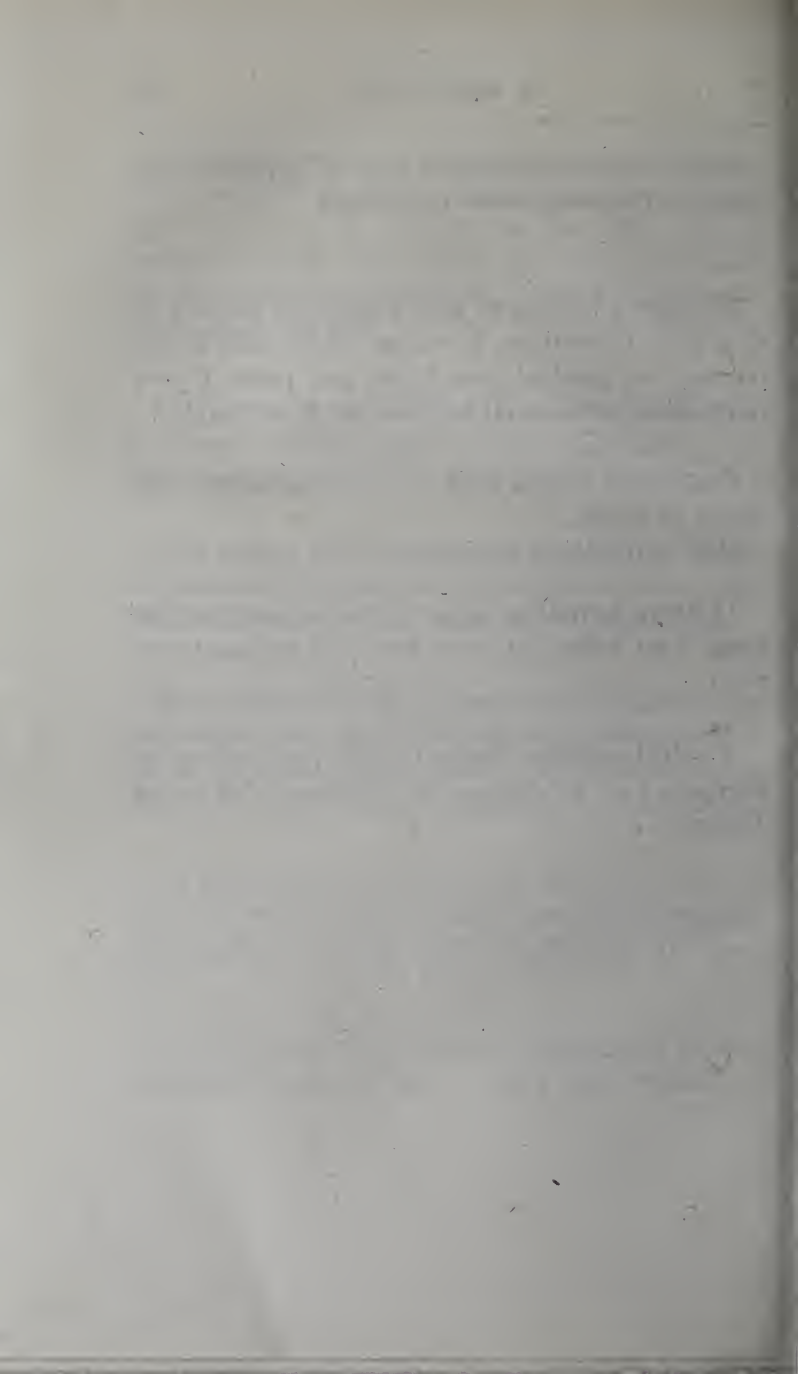
Il accourt : les cris se sont subitement éteints, et, d'un geste dramatique, la cuiller lui est sous le nez tendue, — pendant que toutes nos paires d'yeux ronds d'indignation sont braqués sur le coupable....

Contesenne voit la dent ; — si Contesenne qu'il soit, il en a pâli...

Mais ce n'a été qu'un éclair...

La figure du traiteur vient de s'illuminer tout d'un coup. Il est calme, et, avec son plus ravissant sourire :

« — Oh ! monsieur Hanguet, dit-il, vous pouvez être tranquille ! — ce n'est pas de la bonne, *c'est de ma femme !...* »



XIV

Nouveau jeu des salons. — Par catégories. — Les cent mille francs de M. Isaac Pereire. — Au pont des Invalides. — *Quid? Quis?* — Le dernier perdreau et le docteur Cherville. — *Pouah!* — A. Dumas à la Maison d'Or. — Toujours Guibollard! — Madame Crémieux. — Baucis et Philémon. — Chez le Photographe. — Un contrepoids. — M. Vinoy et le journal de M. Clémenceau. — Souvenirs. — Un juge de l'Honneur! — La nuit de Noël. — Centregaucherie. — La *Comédie anti-Humaine.*

La Chronique parisienne n'a pas à chômer. Elle n'aurait que l'embarras du choix dans l'infinie quantité de petits faits quotidiens en sous-ordre qui font heureusement, à l'heure qu'il est, toute notre histoire. — Heureux, a-t-on dit, les peuples qui n'en ont pas !

Ainsi, les uns s'agitent autour des innovations réglementaires de l'Exposition de peinture, le nouveau « Jeu des Salons » de cet ingrat Turquet, que j'ai comblé de biens jadis, sans qu'il s'en soit jamais douté.

Je comprends l'aversion contre tout ordre et toute classification, bien qu'il faille toujours commencer où tout au moins finir par là. En somme, les critiques d'art qui crient le plus fort à cette heure sont toujours forcés de créer pour leur propre travail cette classification qu'on leur prépare aujourd'hui d'avance. Il faut espérer, d'autre part, que M. Turquet ne mènera pas les choses plus loin et ne poussera point l'ordre jusqu'à catégoriser en subdivisions tous les portraits — par chambrées de profils droits — et chambrées de profils gauches.

Comme mesure d'ensemble, on serait imprudent d'affirmer que le décret Turquet soit plus bête qu'autre chose, comme il serait téméraire de jurer qu'il le sera moins. Il faut voir. — Attendons lâchement le résultat pour nous prononcer.

Un financier célèbre, qui se trouve être en même temps un penseur et un homme de bonne volonté, s'est préoccupé depuis longtemps des misères sociales.

Il vient libéralement de fonder un concours avec cent mille francs de prix divers pour la solution de l'éternel problème.

Cent mille francs, — c'est une somme ; mais, s'il obtient à ce prix la suppression du paupérisme, je suis sûr que M. Isaac Pereire sera le premier à trouver que ce n'est pas cher...

La débâcle des glaces de la Seine a détruit tous les travaux préliminaires de reconstruction du pont des Invalides. La dépense à jamais perdue se chiffre haut.

Pourquoi ces travaux, entrepris trop tard ou trop tôt, n'étaient-ils point terminés avant la saison des débâcles ?

Et pourquoi ces échafaudages étaient-ils disposés en amont et non en aval du pont primitif, dont les culées devaient élémentairement les garantir ?

Perte : — *Quid* ?

Le coupable : — *Quis* ?

Cherche !!!...

Nous ne saurons notre force que quand nous en serons arrivés à la responsabilité — la responsabilité effective, — j'entends rigoureuse, absolue, envers tous, — sur biens et par corps.

La persistance et l'épaisseur des neiges ont anéanti le gibier. La perdrix surtout est détruite, n'ayant pas l'esprit d'être opportuniste comme les oiseaux émigrants et de filer sous la bise. — Un beau livre de plus pour la plume exquise du docteur Cherville : « le testament du dernier Perdreau. »

En attendant, la chasse vient d'être close, à peu près comme on ferme l'écurie après le cheval parti. Le stock des décédés — chevreuils, faisans, perdreaux, bécasses, etc. — est entassé aux devantures des marchands, et chaque heure le décime, — pendant que Monselet soupire...

Les plus friands flairent et passent : ils attendent un faisandage plus accentué. Un amateur forcené m'a engagé sa foi qu'une bécassine n'est vraiment mangeable que lorsque, depuis plusieurs jours pendu par le bec, son corps se détache et tombe, laissant la tête au croc pendue. — Pouah !

C'est l'heure annuelle où revient l'histoire de la bécasse d'A. Dumas fils, histoire que je ne puis me résoudre à accepter que comme légende.

Alexandre arrive à la Maison-d'Or et demande à Verdier un gibier un peu « monté ».

Un garçon vient lui soumettre quelques pièces que Dumas flaire et refuse. — Ce n'est pas encore ça !

« — Je suis désolé, lui dit Verdier, mais je ne vois plus rien... »

Le garçon fait à son patron un signe que surprend Dumas.

« — Qu'est-ce que c'est ?

» — Dame ! monsieur Verdier.., il y a bien encore la bécasse... — Vous savez ?...

» — Y pensez-vous ? se récrie le patron ; une bête pourrie !... — Et d'abord, pourquoi ne m'avez-vous pas obéi quand je vous ai dit avant-hier de la jeter ?

» — Pardon ! pardon !... fait Dumas, devenu tout oreilles. — Montrez-moi donc ça ? »

Le garçon va et rapporte l'objet... — de quoi renverser !...

Dumas flaire longuement la bête.

« — Eh bien ! mais... dit-il, voilà qui est excellent ! — Mettez-la moi de côté pour après-demain !... »

Guibollard prêche :

« — ... Oui, mes frères, comme vous dit l'Evangile, en vérité vous feriez plutôt passer une aiguille par le trou d'un chameau... »

Pendant que nous marchions hier — pour la dernière fois — derrière la vénérée madame Crémieux, je pensais à celui qui restait seul, écrasé sous le poids qu'on ne lève pas...

Tout le monde a dit, mais sans jamais le redire assez l'inaltérable tendresse de ce ménage modèle, qui tint en partie double fidèlement la promesse, — que le soupçon d'un nuage ne troubla jamais, — et qui a fait revivre pour notre exemple, pendant un demi-siècle, le touchant souvenir de Baucis et de Philémon.

Il y a quelques années, madame Crémieux accompagnait son mari chez leur ami, qui est aussi un peu le nôtre, le photographe N...

On s'assied, on cause, on rit, tout en disposant l'objectif ; et quand le mari est en place, bien monté à point et « entraîné », pour l'instant décisif, rayonnant de toute sa bienveillance naturelle, surchauffé de toute l'affection dont il se sent entouré, — madame Crémieux le regarde, le contemple, s'absorbe dans ce visage comme si elle le buvait, et, l'œil humide, du plus profond de leur vieil amour :

« — Et ils osent dire qu'il est laid ! s'écrie-t-elle. — N'EST-CE PAS, monsieur N..., QUE MON MARI EST BEAU ?... »

« — Et vraiment, nous dit N..., je vous jure qu'elle disait vrai et que l'excellent homme, en ce moment surtout, était beau ; — beau d'abord de par le magnétique influx de la tendresse inspirée et méritée, — mais beau aussi de la beauté vraie, celle qu'imposent, à travers la discordance des lignes conventionnelles, l'intelligence supérieure, l'infinie bonté, l'indulgence éternelle, l'amour de la justice — et surtout l'inaltérable sérénité de la conscience pure... »

Il est un contrepoids salutaire aux grandeurs inventées par le Tentateur éternel, — aux honneurs factices imaginés pour l'orgueil humain par la ruse humaine, — à tous ces « Grands Cordons » faits, au fond, comme tous les cordons, pour attacher, — à tous ces gros traitements si lourds qu'ils écrasent, là où ils portent, le budget fait de la peine des humbles qui travaillent pour payer toutes ces croix et tous ces rubans :

A ces gloires admirées, enviées d'en bas, le contrepoids légitime et consolant, c'est l'opinion publique — avec son œil toujours ouvert et son oreille qui ne dort jamais, — qui guette implacablement pour juger sans appel comme Cour suprême.

C'est ainsi qu'il a été ces jours-ci, un peu trop pour

M. Vinoy, question du général grand Chancelier de la Légion d'honneur.

Dans un article d'entête, tout à fait remarquable, le journal *la Justice* a rappelé à ceux qui n'oublient pas leur histoire et appris à ceux qui l'ignorent que le grand Chancelier de la Légion d'honneur d'aujourd'hui, — simple colonel à l'époque du 2 Décembre d'exécrable mémoire, — avait poursuivi dans les montagnes des Basses-Alpes et fait successivement fusiller — après le combat ! — huit des braves citoyens qui avaient défendu la loi et la République contre celui qui violait l'une pour assassiner l'autre.

Il n'eût été que temps pour cette légende de s'arrêter là.

Elle va plus loin.

Aux temps des cinq mortels mois — hier ! — quand on s'obtinait à croire à tout, même aux plans déposés chez les notaires, il suffit alors d'un malheureux atteint de folie loquace, pour tenir en arrêt obstiné pendant tout ce temps et finalement livrer lié tout un peuple d'honneur avec une simple parole : — « *Le Gouverneur de Paris ne capitulera pas !* »

Lorsque, juste à la dernière minute, notre gouverneur macrocéphale — ô Escobar ! — faussa compagnie à son serment, ce fut, très fâcheusement pour lui, M. Vinoy qui se trouva là tout justement premier pour

prendre « la main » passée et signer au lieu et place du Trochu déguerpi.

C'était, pour M. Vinoy peut-être un dévouement héroïque, qui put même lui être lourd, mais non moins assurément, par-devant l'Histoire, un irréparable malheur personnel, qui n'avait désormais pour refuge que l'ombre et le silence...

Nous n'avons pas dès lors à nous étonner si des républicains, — au nombre de quelques-uns, — apprécient, l'heure présente, que c'est là des titres tout ou moins peu suffisants pour octroyer aux autres l'honneur — et même pour le leur retirer.

Nuit de Noël ! que tu sois la « nuit bleue et froide de décembre » que nous a dite incomparablement le très cher, à jamais irremplaçable Baudelaire, avec ta scintillante poussière d'étoiles à toute volée lancée dans le bleu profond d'un ciel d'acier ; — que tu sois l'éclatante nuit polaire, aveuglante de pâle clarté, phosphorescente comme l'électrique lueur, — ou la nuit opaque des brouillards, sous la Plaie des Téné-

bres, quand les chapelets sans fin du gaz avare ne piquent plus à l'œil inquiet du piéton attardé qu'un premier, unique point rougeâtre, lugubrement perdu dans l'infini du noir plein de frissons ; — nuit sacrée, d'attente pieuse et de recueillement pour le croyant qui a trouvé son Rédempteur ; de fièvre, de malédiction et de blasphème pour l'inassouvi qui attend toujours le sien ; — nuit de l'orgie, des bruits discordants, du tumulte et des cristaux brisés, chantée par les joyeux fous assez jeunes pour oublier la mort et même la vie ; — ô Nuit de Noël, où tu es surtout la nuit aspirée, la nuit de l'année, l'incomparable et adorable nuit, la nuit bénie, c'est dans la chambre d'innocence du petit enfant qui vient de s'endormir pour se réveiller bien vite, après avoir rituellement déposé dans sa cheminée son petit soulier, béant aux espérances, — le petit soulier, toute son âme, croyant et presque palpitant lui-même de l'ardeur d'attente, comme si un cœur y battait...

Mais encore, puisqu'il nous faut aller au fond de toutes choses, jusqu'à quel instant précis sont-ils bien tout à fait sincères dans leur foi au « Petit Noël, » ces chers tout petits ? Il est si plein de séductions, d'entraînements, ce charmeur de « Petit Noël, » ce mystérieux et éternel bienfaiteur qui nous a tant comblés, que nous avons tous béni, sans qu'il nous ait été donné de le voir jamais.

Jusqu'à quel âge avons-nous cru, bien vraiment cru, au « Petit Noël »? A quel moment confus s'éveille chez tel ou tel enfant le premier vague soupçon qui va tout à l'heure jeter le premier désarroi dans l'essaim charmant des croyances naïves, provoquer l'examen, déterminer la compréhension? L'appât du joujou, l'intérêt, puisque ce vilain mot a déjà pris un sens dès que l'enfant a ouvert les yeux, ne sont-ils pas des auxiliaires un peu suspects pour la crédulité prolongée parfois au delà du vraisemblable?

Eh bien! j'en connais un, un tout petit déjà bien grand, car il compte ses huit ans bien sonnés — neuf ans presque! — et qui « gobe » pour de bon le « Petit Noël ». Et notez que l'enfant est intelligent, d'un caractère sérieux et réfléchi, — mais d'une innocence!...

Strictement, chaque année, il ne manque pas de déposer son soulier dans la cheminée de sa petite chambre, et il attend, convaincu.

Cette nuit-là, non moins régulièrement, le papa et la maman sont sûrs de leur affaire : de minuit à une heure, ils seront, sans manquer, réveillés tout à coup par les cris de joyeuse surprise de l'enfant, dont l'ardeur de convoitise, qui veille dans le rêve, aura raison du sommeil même : « — Maman! Papa! viens donc

» voir ce que le « Petit Noël » m'a mis dans mon sou-
» lier !!!... »

Mais, la nuit dernière, papa et maman n'ont pas été dérangés, — et, mystère ! ils le savaient d'avance...

Au matin, Marianne, entrant à son habitude dans la chambre de l'enfant, a vu Petit Paul dans son petit lit, éveillé et assis sur son séant, tournant et retournant une lettre décachetée et, pour lui, lettre, hélas ! close encore, — la lettre qu'il a trouvée pour tout bien dans le soulier du « Petit Noël. »

« — Marianne, lisez-moi ce qu'il y a là-dedans. »

Marianne lit :

« Petit Paul.

» Vous savez que j'ai toujours été très bon pour
» vous ; mais je suis très mécontent de votre conduite
» cette année. Vous n'êtes pas sage du tout, vous ne
» voulez même pas apprendre vos lettres, ce qui est
» véritablement honteux à votre âge, et de plus vous
» avez griffé Marianne, qui vous aime tant et a tant
» de soins pour vous.

» Je me borne, pour cette fois, à vous laisser cet

» avertissement dans votre soulier. Mais ne vous y
» fiez pas ! Si vous deviez continuer ainsi, l'année
» prochaine, ce n'est pas une simple lettre que je vous
» apporterais, mais autre chose dont on vous a quel-
» quefois menacé et que vous me semblez tout à fait
» avoir besoin de connaître...

» Vous êtes assez intelligent pour comprendre ce
» que je veux dire...

» Signé :

» LE PETIT NOEL. »

Petit Paul a écouté en silence, immobile....

La lecture finie, il a repris des mains de Marianne la lettre, l'a fourrée sous son oreiller — et a dit gravement à sa bonne :

— Marianne, *il est inutile* que vous disiez à mes parents que j'ai reçu cette lettre...

Candeur ingénue de l'enfant, duvet du fruit, pollen de la fleur, charmes indicibles, — une fois et à jamais perdus...

CENTREGAUCHERIE

De la dépouille de nos lois
A force de joncher la terre,
On s'asseyait sur de Marcère ;
Paul Bethmont n'eût pas eu deux voix.

Triste et mourant, pauvre pécore,
Le Centre gauche, vainement
Ruminait une fois encore
Son éternel vomissement :

« — Banc que j'aime, adieu, je succombe,
» Banc des ministres — dont on sort !
» Et dans chaque vote qui tombe
» Je vois un présage de mort.

» Fatal museau que ce Dufaure !
» Il disait de son ton narquois :
» — Va toujours ! un nouveau Dulaure
» Naîtra pour chanter tes exploits !

» La Gauche partout m'environne,
» La Droite rit, moi je détonne ;

» Je regarde en vain le Bureau.
» Plus bas que Simon, que Broglie
» Je tombe en mélasse, en bouillie :
» Buffet devant moi fait le beau !

» Et je claque ! En vain se démène
» Savary, tout jaune, devant
» Cette Gauche républicaine
» Qui ne vaut guère mieux, pourtant !

» Tombe, *Globe*, feuille éphémère !
» Sous tes nouvelles à la main
» Cache aux yeux de monsieur le Maire
» Mon sort qui reste incertain.

» Mais si mon amante voilée,
» La Présidence qui me fuit,
» Revenait, un simple : — « *Pïhuit !*
» M'aurait bien vite rappelée !... »

Il dit, décampe, et sans retour..
— Ce n'est pas vrai, car cette graine
Est éternelle. Au premier jour
Il reviendra, gant ou mitaine.

On le mit pourtant sous le tas
En attendant sa réveillée,
Et Cunéo, dit « la Pâtée »
— Lui dont mon chien ne voudrait pas ! —
Vint tout seul déposer son cas
Sur la pierre du mausolée.

RÉSUMÉ

LA COMÉDIE ANTI-HUMAINE

FOLIE-REVUE DE BOUT DE L'AN.

Le Chœur. — Je suis en vérité stupéfié de cette rapidité de nos révolutionnaires d'hier à devenir réactionnaires dès qu'ils sont au pouvoir. Voyez-les tous ! Est-ce que par hasard on leur verserait là-haut quelque breuvage spécial ?

Alphonse Karr. — Plus ça change, plus c'est la même chose.

Moi. — Finissez-en donc avec cette ritournelle, mon cher. Vous savez mieux que personne qu'au contraire c'est toujours la même chose précisément parce que ça ne change jamais.

Le centre gauche. — Messieurs!...

M. Clémenceau. — Mais il est mort!

M. de Calino. — Écoutez! Écoutez!

M. le général baron Guibollard. — Très bien! très bien!

Le centre gauche. — Messieurs, dis-je... toujours profondément républicain, mais non moins profondément conservateur...

Feu Montesquieu à feu Descartes, pendant que Vaugelas commence à s'agiter. — Qu'est-ce que ce galimatias?

Le centre gauche (continuant). — ... je n'ai jamais eu, vous le savez de reste, une occasion de nuire à la République que je veux défendre, et je porterai toujours glorieusement à mon côté ce sabre, qui fut le plus beau jour de ma vie, pour défendre nos institutions et au besoin pour les combattre.

M. de Calino. — Écoutez!

M. le général baron Guibollard. — Très bien!

La Chambre et le Pays. — Assez de centregaucherie comme cela! Plus de centre gauche!

(Le centre gauche s'évanouit; on l'emporte).

Tous. — Ouf!!!

M. de Calino (entraîné). — Très bien!

M. le général baron Guibollard (idem). — Très bien! très bien!

M. Granier de Cassagnac. — Vive l'Empereur !

M. E. de Girardin. — Lequel ?

Sarah Bernard. — Moi !

Got (bas à M. Perrin). — Est-ce que « la personne » ne finit pas par vous agacer les nerfs ?

M. Perrin lève son regard au ciel.

M. Naquet. — Je demande le divorce.

M. Cernuschi. — Et vous avez déjà l'adultère, gourmand !

Le faubourg de Belleville. — Je continue de travailler comme devant du matin au soir pour mes patrons, mais je ne bois pas de vin. L'octroi coûte trop cher. On m'avait pourtant bien promis...

M. Gambetta (étendu à l'antique, couronné de roses, son bras dodu replié sous sa tête, — et de profil !) — Enfant, verse-moi une coupe encore de ce Falerne ; il est exquis. Belle dame, à la vôtre !

M. Jules Simon. — Demandez ! demandez la romance de *Jenny l'ouvrière*, nouvelle édition corrigée, pour la *Gazette de France* ! J'ai des cahiers à 2 sous et à 4 sous ! Ça se vend toujours !

Darimon (du fond de sa culotte). — Moins pressé, mais encore plus ficelle que moi, celui-là !

Jules Simon (persistant). — Demandez *l'Ouvrière*, demandez le *Devoir*, — pas encore l'*Honneur* !

Le maréchal Vinoy. — L'Honneur, voilà ! C'est moi, l'Honneur : c'est moi qui le donne et même qui le retire !

Rochefort. — Ce grand prêtre de l'honneur a tué, après le combat, et pour la part du crime de Décembre, des proscrits fuyant dans la montagne pour avoir défendu la loi. C'est à lui que Trochu, le misérable « qui ne capitulera pas » passa la main au moment juste pour signer l'infâme capitulation de Paris.

M. Zola (tribunes publiques). — Oh ! là, là? malheur !

Nana (elle-même, ibidem). — N'en faut plus !

L'Allemagne . — Je suis épuisée ! je râle ! Bismarck, serpent tentateur, tu m'as trompée ! Tu me disais : c'est la gloire ! — et c'est la ruine ! Il ne me reste plus que ce dernier silbergros pour acheter un dernier morceau de pain...

Méphisto-Bismarck. — Donne-le-moi : voici de la poudre. Veux-tu la Champagne, veux-tu la Franche-Comté ? Ces imbéciles ont encore leurs généraux de 1870, et...

L'Allemagne. — Merci, je sors d'en prendre. Et ne t'avise pas de vouloir me faire recommencer, garnement ! Ou c'est sur toi que je tombe !

Mlle Bernage. — Oh ! là, là ! maman. On me pince !

Le préfet Andrieux. — Tapez ! cognez ferme ! enlevez « la bande ! » De la poigne, morbleu, de la poigne ! Soufflez-moi cette *Lanterne*, et plus vite que ça !

L'ex-préfet Piétri à l'ombre du préfet Delessert. — Hé ! mais, confrère, voilà un gaillard qui a du biceps, et on ne faisait réellement pas mieux au bon temps.

L'ombre du préfet Delessert. — Monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous parler.

Molière (penché sur le bastingage du bateau de Folkestone). — A l'aide ! je me meurs ! M'emmener à Londres sur cette galère ! La peste soit des fâcheux qui en eurent l'idée. Un médecin ! un médecin !

M. Philippart (en maître d'hôtel). — Versez terrasse ! Versez partout ! Versez encore !

Tout le monde verse. Quand tout le monde a versé, M. Phili... part... — (Pardon) !

Les nihilistes. — Tue ! tue ! Brûle ! brûle ! TERRE ET LIBERTÉ ! Irkoust flambe ! Brûle ! tue !

Wagner-le-Grand (sortant de sous sa dernière partition, le VAISSEAU-PIANO). — Un peu moins de bruit, messieurs, je vous prie ! En vérité, je ne m'entends plus moi-même !

Le Zoulou Cettiwayo. — Moi avoir jamais fait mal à Petit-Blanc. Petit Blanc être venu faire mal à moi. Petit-Blanc avoir *écoppé.* Tout petit monde juste dire : — bien fait pour Petit Blanc !

M. de Fier-à-bras (du Gers). — Chameau, va ! — Peuple, on te trompe ! L'enfant a dit lui-même qu'il « se sentait né artilleur ». Recommencer les massacres de Décembre et « maquiller la brême » était le rêve doré de son printemps, à cet innocent ! Doux rêves enchanteurs, envolés, hélas ! Empire et festins, nopces et tripotées !

La Magistrature. — Distinguons, messieurs, distinguons ! Inamovible contre toute diminution de mes honoraires, oui, certes ; mais pour les augmenter, amovible toujours ! C'est pourtant bien clair !

Le Conseil de Guerre (affaires politiques). — Voilà qui est parler, mille millions de verres d'absinthe ! Et vous avez raison, ma sœur.

La Magistrature (avec un recul et de très-haut). — Allez donc danser votre quadrille des Lanciers, vous !

M. Saint-Genest (suffoqué). — Oh !!!... où allons nous ?

Coquelin aîné. — Je demande la croix... pour Léonce.

Feu le baron Taylor. — Mon garçon, puisque tu as de l'amour-propre, rappelle-toi que je vous ai donné des rentes et même un peu des bottes ; commence au moins par me faire enterrer. On verra après.

Le dernier Merle de la forêt de Marly fuyant à tire d'ailes). — Grévy Nemrod a tout exterminé chez nous Asile ! asile !

Le Grand-Veneur de la Présidence (espèce terrestre). — Rambouillet, à ton tour maintenant ! Pif ! paf ! Comme chantait m'ame Gibou, notre grande classique :

» Quel plaisir d'aller *à la chasse*
» Surtout quand il n'en coûte rien ! » — Pif ! paf !

Entrée de la loterie de Paris-Murcie, — vareuse trouée, mais castagnettes.

Lebey. — Vive Meyer !

Mayer. — Vive Lebey !

(Ils s'entredécorent de tous leurs ordres réciproques et exécutent un pas de deux. Fête générale, fandango, gallegada, mais surtout tir aux pigeons et balançoires ; canonisation finale de sainte Farcy par Aurélien Scholl, protonotaire apostolique du Second Théâtre Français.)

La Bulgarie : — Enfin je possède un souverain. La Russie a eu l'obligeance de m'en prêter un.

La petite République de Saint-Marin — En voilà des imbéciles !

M. de la Rochefoucauld et même Bisaccia dit *le Roi des Gendres*, vivement. — Imbécile, vous-même, entendez-vous ! Et tâchez un peu de respecter mon beau-père !

M. de Calino. — Très bien !

M. le général baron de Guibollard. — Très bien ! très bien !

Mais pendant que le discours de réception académique de M. Taine, ci-devant libéral, fait du coup monter de vingt mètres la banquise de Saumur — la concurrence ! — au coup de quatre heures qui sonnent, grand morceau d'ensemble attaqué vigoureusement par MM. de Gavardie, de Lorgeril, Baudry d'Asson et le fougueux colonel Langlois. Le programme porte : — Inimitation onomatopique du bassin des oiseaux aquatiques au Jardin des plantes.

Ténor. — Couic ! couic ! couic !

Baryton. — Brek ! brek ! brek !

Basso cantante. — Pihuit ! pihuit ! pihuit !

Haute-contre. — Vericorocoro ! vericorocoro ! vericorocoro !

Cette symphonie quatuor, d'un caractère si essentiellement parlementaire et même législatif, exécutée par de pareils maîtres, soulève un tel tonnerre d'applaudissements que la séance s'en lève toute seule.

Bordeaux unanime, dès demain. — Vive Blanqui .

Lyon suburbain, dès hier. — Toi, ex-citoyen Andrieux, quand tu nous repinceras!

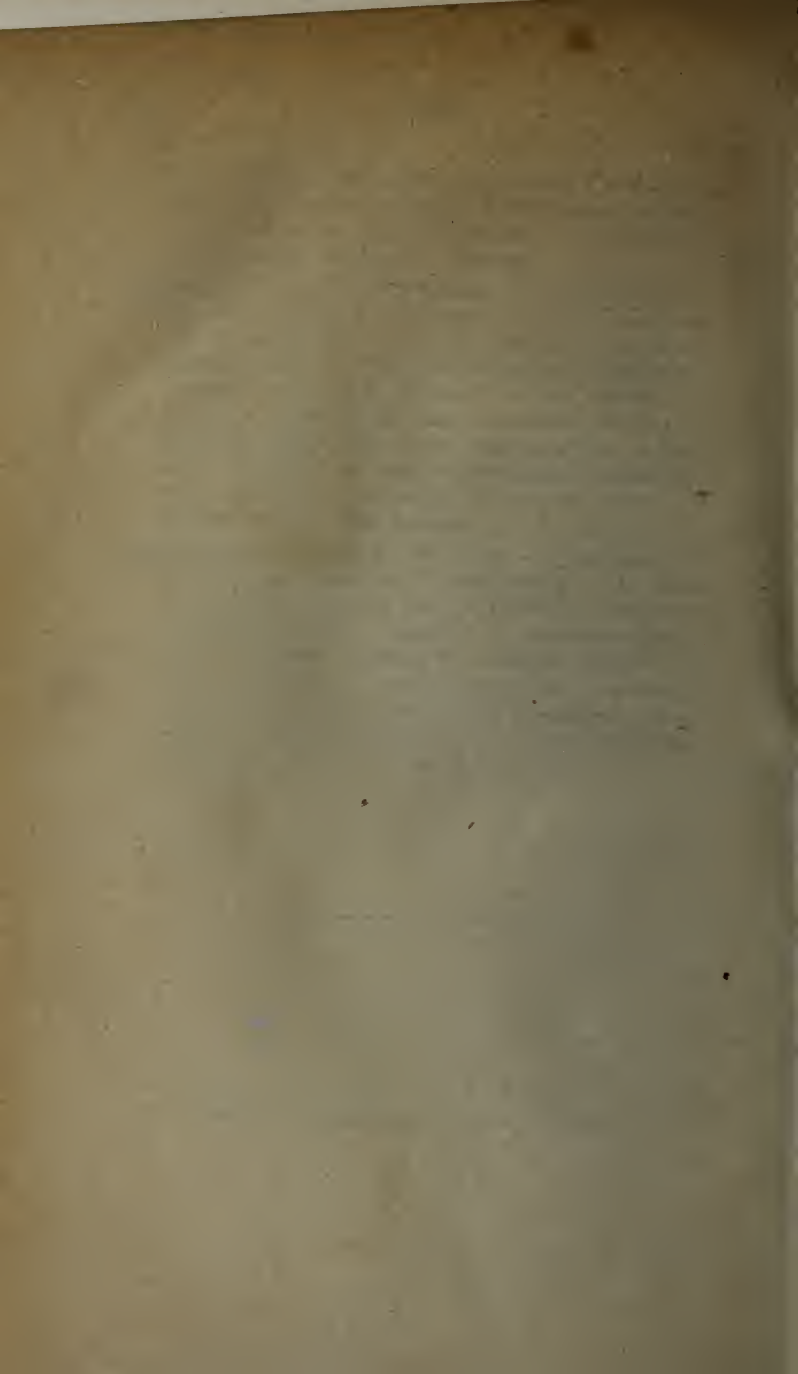
Villemessant, promu ange, mais encore légèrement enroué, du plus haut de l'azur. — Ah ! mes enfants, elle est toujours bien bonne !...

FIN

TABLE

Paris. — Imprimerie de E. Donnaud, rue Cassette, 1.







Collection gr. in-18 jésus à 3 fr. et 3 fr. 50 cent. le volume

Vol.

GUSTAVE AIMARD

Les Vauriens du Pont-Neuf 3
Le Chasseur de Rats. . . 2
Les Coupeurs de Routes. 2

ALBÉRIC SECOND

Le Roman de deux Bourgeois. 1

PHILIBERT AUDEBRAND

César Berthelin. 1
L'Enchanteresse. 1

ALFRED ASSOLLANT

Le plus hardi des Gueux.. 1
Nini. 1
Le Vieux Juge. 1

XAVIER AUBRYET

Chez Nous et chez nos Voisins. 1

ELIE BERTHET

L'Incendiaire. 1
Le Sauvage. 1
Les Cagnards. 1

ADOLPHE BELOT

Une Joueuse. 1
La Sultane parisienne. . . 3
Les Étrangleurs. 2

F. DU BOISGOBEY

Les deux Merles de M. de Saint-Mars. 2
La Vieillesse de M. Lecoq. 2
L'Epingle rose. 3

GONTRAN BORYS.

Le Cousin du Diable.. . . 2
Le Beau Roland. 2

ALEXIS BOUVIER

Le Domino Rose. 1

EDOUARD CADOL

Rose.. 1
Le Cheveu du Diable. . . 1

CHAMPFLEURY

Le Secret de M. Ladureau. 1
La Petite Rose. 1

EUGÈNE CHAVETTE

Aimé de son Concierge. . 1
Nous marions Virginie . . 1
Le Roi des Limiers. . . . 1

JULES CLARETIE

La Maison Vide.. 1
Le Train 17. 1
Le troisième Dessous. . . 1

C. D'AMEZEUIL

Miss Putiphar 1

ERNEST DAUDET

La Petite Sœur. 1
Zahra Marsy. 1
L'Aventure de Jeanne. . . 1

ALPHONSE DAUDET

Robert Helmont.. 1
Jack. 2

ALBERT DELPIT

Le Mystère du Bas-Meudon. 1
La Famille Cavalié. . . . 2

Vol

CHARLES DESLYS

Le Serment de Madeleine. 1
La Dot d'Irène. 1
Sœur Louise. 1

CHARLES DEULIN

Les Contes de ma mère L'Oye. 1
Contes du roi Gambrinus. 1
Histoire de Petite ville.. . 1

E. ENAULT

Mlle de Champrosay . . . 1
Gabrielle de Célestange. . 1

H. ESCOFFIER

La Vierge de Mabille. . . 1
Chloris la Goule. 1

XAVIER EYMA

Les Amoureux de la Demoiselle. 1

FERDINAND FABRE

Barnabé. 1
La Petite Mère. 4

P. FEVAL

Le Chevalier de Keramour. 1
Douze Femmes. 1

OCTAVE FÉRÉ ET E. MORET

Le Médecin confesseur. . 1
Les Millionnaires de Paris. 1

FERVAQUES

Durand et Cie. 2
Sacha. 1

EMILE GABORIAU

Le Petit Vieux des Batignolles. 1
L'Argent des Autres.. . . 2
La Corde au Cou. 1

L. M. GAGNEUR

Les Crimes de l'Amour. . 1
Les Droits du Mari. . . . 1
Les Vierges Russes. . . . 1

EMMANUEL GONZALÈS

La Servante du Diable.. . 1
La Vierge de l'Opéra. . . 1

GOURDON DE GENOUILLAC

L'Homme au Veston bleu. 1
Une Vie d'Enfer. 1

CONSTANT GUÉROULT

L'Héritage tragique. . . . 2
La Tabatière de M. Lubin. 2

ROBERT HALT

Le Roman de Beatrix. . . 1
Le Cœur de M. Valentin. 1

CH. JOLIET

Les Filles d'Enfer.. . . 1
Roche-d'Or. 1

ARMAND LAPOINTE

Bataille d'Amoureuses. . . 1
Les Sept Hommes rouges. 1

JULES LERMINA

Les Loups de Paris. . . . 3
Les Mille et une Femmes. 2

A. DE LESCURE

La Dragonne. 1
Mademoiselle de Cagliostro. 1

Vol.

LUBOMIRSKI

Par Ordre de l'Empereur.. 2
Les Viveurs d'hier. . . . 1

HECTOR MALOT

Le Docteur Claude. . . . 2
Cara. 1
Sans Famille. 2

CATULLE MENDÈS

Les Folies Amoureuses. . 1
La Demoiselle en Or . . . 1

CHARLES MÉROUVEL

Le Péché de la Générale. 1

XAVIER DE MONTEPIN

Le Chalet des Lilas. . . . 2
Le Médecin des Folles. . 5
Le Parc aux Biches . . . 2

A. PERCEVAL

La Maitresse de M. le Duc. 1
La dot de Geneviève. . . 1

PAUL PERRET

L'Ame murée. 1
Hors la Loi. 2

CAMILLE PÉRIER

La Pomme d'Eve. 1

PONSON DU TERRAIL

Les Voleurs du Grd Monde. 7
Le Filleul du Roi. 2

TONY RÉVILLON

La Séparée. 1
Noémi. 1

MARIUS ROUX

La Poche des Autres. . . 1
Eugénie l'Amour. 1

EMILE RICHEBOURG

Andréa la Charmeuse. . . 2
Deux Mères. 2
La Dame voilée. 1

PAUL SAUNIÈRE

Le Legs du Pendu. . . . 1
Flamberge. 2
Mamzell' Rossignol. . . . 2

AURELIEN SCHOLL

Les Amours de Cinq minutes. 1
Les Scandales du Jour.. . 1

ANAIS SEGALAS

Les Mariages dangereux. . 1

A. SIRVEN ET LE VERDIER

Le Jésuite Rouge. 1

LÉOPOLD STAPLEAUX

Le Pendu de la Forêt-Noire 1
Les Cocottes du Grand Monde. 1

PIERRE VÉRON

Le nouvel Art d'aimer. . . 1
Les Mangeuses d'homme. 1

VICTOR TISSOT ET AMERO

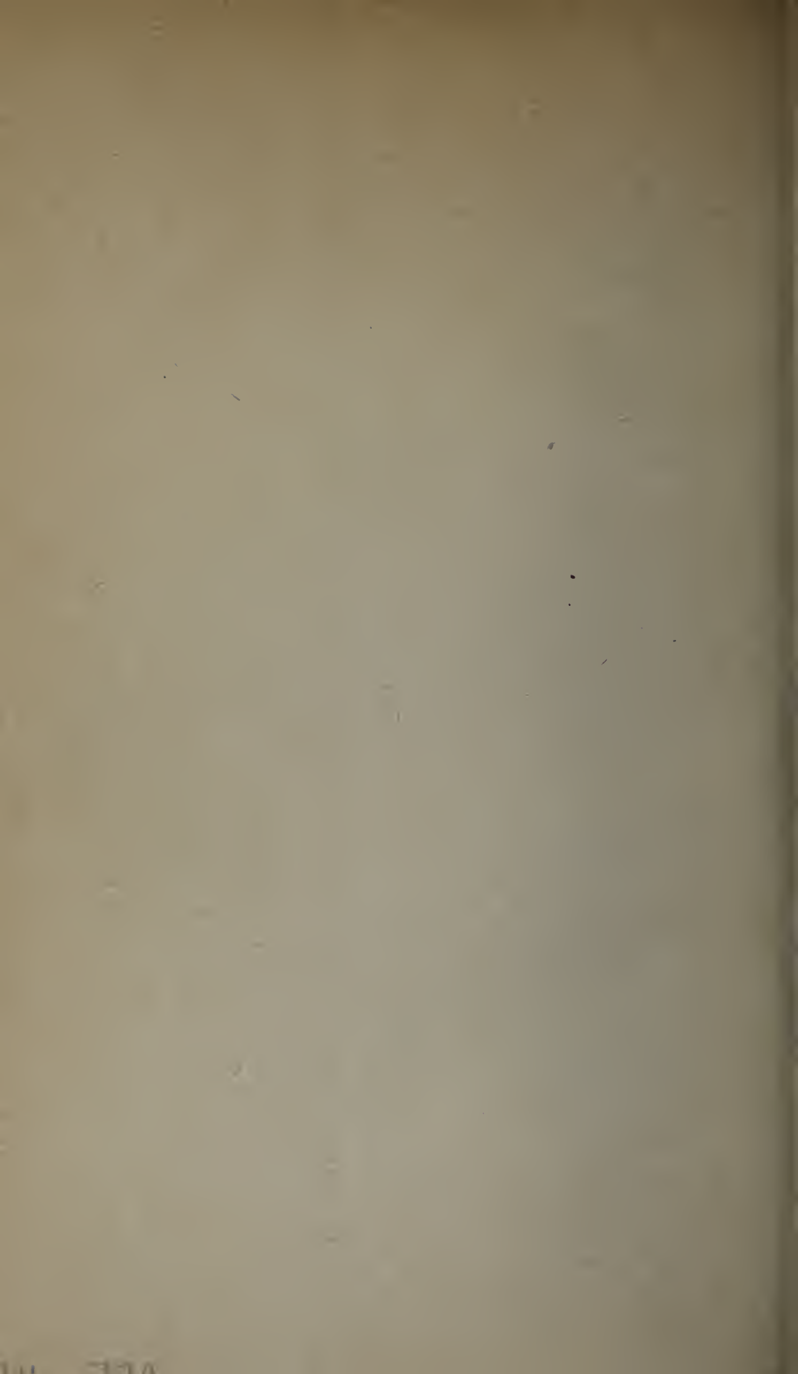
La Comtesse de Montretout. 1
Les Mystères de Berlin. . 1

PIERRE ZACCONE

L'Homme des Foules. . . 1
La Vie à outrance.. . . . 1
Le Fer Rouge. 1

Paris. — Imp. de E. DONNAUD, rue Cassette, 1





H82 6.000

Un des rares exe. sur Chine, non mis dans le commerce, tirage inconnu de Vicaire

Envoi d'auteur

(C-6)

